

Digitized by Google

8
16-b.
41



bliotheca
Coll. Rom.
t. Jesu

29.5.22

8, 16, b, 41

~~8-7-d~~



[redacted]

5o
C

ŒUVRES
DE FRANÇOIS
DE
LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ESTAT ORDINAIRE.

TOME II.

CONTENANT CINQ DISCOURS.

I. De la Contrarieté d'humeurs, &c.
II. De la Bataille de Lutzen.
III. De la Tréve des Pays-bas.
IV. De la Pieté des François, &c.
V. De l'Histoire, où est examinée celle de Sandoüal.

Bibl. Sacr. Coll. Rom. S.I.

A PARIS,
Chez LOUIS BILLAINE, au Palais au second Pilier de la grand Salle, au grand Cesar.

M. DC. LXIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

BIBLIOTECA NAZ. VITTORIO EMANUELE ROMA



DISCOURS
DE LA
CONTRARIETE'
D'HUMEURS
QUI SE TROUVE
NTRE DE CERTAINES
NATIONS,
ET SINGULIEREMENT
ENTRE LA FRANCOISE
ET L'ESPAGNOLE.

TRADUIT DE L'ITALIEN
DE FABRICIO CAMPOLINI
VERONOIS.

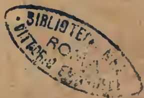
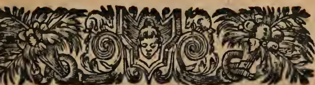
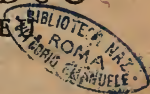




TABLE
DE CE QUI EST CONTENU en ce second Volume.



A MONSEIGNEUR
MONSEIGNEUR
L'EMINENTISSIME
CARDINAL DUC
DE RICHELIEU.


BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

MONSEIGNEVR,

Aussi-tost que j'eus pris la resolution de donner du support à l'Ouvrage de ce Veronnois, le dediant à quelqu'un selon la coustume, je fis reflexion sur cette commune façon de parler, avec laquelle nous dedions les Livres, comme on dedie à Dieu ce qui luy est consacré dans nos Eglises. Cette consideration me fit croire que je devois user de beaucoup de circonspection, à faire choix d'un nom plein de grandeur & de sainteté, sur lequel je peusse, comme sur un Autel, de poser ce petit present. Et parce qu'il ne m'en a point paru dans le monde de plus considerable pour cela, que celuy de Vostre Eminence, j'ose la supplier tres-humblement de vouloir souffrir qu'il soit écrit au haut de ce Tableau votif, qui vous representera les humeurs differentes des Nations. C'est la coustu-

me des Grands de ne considerer gueres les presens des moindres, que par leur bonne volonté ; & c'est le propre de Dieu de les agreer, quand ils luy sont offerts avec pureté & devotion. Celle avec laquelle je prens la hardiesse de vous presenter cette Traduction, me fait esperer qu'elle sera bien receuë de vostre bonté, qui sçait bien qu'une peau de chevre n'estoit pas moins favorablement prise dans le Temple de Hierusalem, venant de la main d'un Pasteur, que l'or & l'argent, de celle des plus grands Princes. Mais puisqu'on ne porte rien aux lieux Saints, sans y chanter au moins quelque petite Hymne, Vostre Eminence me permettra s'il luy plaist, que je prononce foiblement, selon la portée de ma voix, la moindre partie de ce que je conçois de ses heroïques vertus. Vn Oracle de la Grece dit autrefois à l'honneur de Lycurgue, qu'il ne sçavoit s'il le devoit mettre au nombre des hommes, ou des Dieux : Si nous vivions encore dans la licence du Paganisme, c'est sans doute que la France feroit des sacrifices à vostre grand Genie, comme à son Dieu Tutelaire. Elle le contemple comme le seul qu'elle a reconnu jusques à present égal à la grandeur de son Estat ; comme un Soleil d'où viennent ses meilleures influences, l'éclairant mesme au milieu de ses tempestes ; & comme l'Intelligence, motrice de son corps, n'ayant rien au dessus d'elle que le premier Ciel où repose nostre grand Roy. En effet, ceux qui ont paru le plus jusques ici dans le gouvernement des Estats, croioient faire beaucoup de se prevaloir des occasions, que vostre prevoiance fait naistre & servir à ses des-

ins ; ils attendoient la bonne fortune, vous la II,
ites suivre ; ils dépendoient de je ne sçai
uelles destinées, vous leur donnez la loy, &
out cede au pouvoir de vostre conduite. Aussi
moindre partie de vos perfections les eust pû
endre la meilleure de leur Siecle, la Nature
ous a choisi pour faire voir au nostre qu'elle
et plus de graces, quand il luy plaist, en vn
ul sujet, qu'en tous les autres ensemble; &
Dieu, pour mieux dire, par la production de
ostre belle ame, semble avoir prononcé en fa-
eur de ceux qui ne les tiennent pas toutes
gales, la comblant de si extraordinaires be-
edictions. C'est ce qui fait, MONSEIGNEUR,
ue comme vous estes au dessus des loüanges vul-
aires, & que les plus relevez titres d'honneur
trouvent de beaucoup au dessous de ce qui est
eû à Vostre Eminence: Aussi n'y a t-il person-
qui doive estre si temeraire que d'entrepren-
re le Paranymphe de vos immortelles actions,
ont le craion seul se peut voir dans tout ce
u'on a écrit jusqu'ici des plus grands Mini-
res d'Estats, qui semble n'avoir esté dit que
our vous. Quand on les a figurez tels qu'ils de-
oient estre plûtost que tels qu'ils estoient, on
fait sans fiction vostre veritable portrait: On
oid reellement en vous, ce qui n'estoit alors
onceu qu'en idée. Vous estes ce grand simulacre
ue toute la terre respecte, selon le mot de l'Em-
ereur Iulien : Et l'on ne se peut rien imaginer
ui vous represente, sans donner jusques dans le
rodige, puisque la memoire des hommes n'a rien
ourni jusques ici qui approchast si prés du mira-
le. & qui tinst si fort de la Divinité que fait

*la moindre copie tirée sur l'original de vostre vie. Mais comme il est vrai qu'on ne peut mieux reverer vos incomparables vertus qu'avec le silence & l'admiration, aussi ne devons nous jamais cesser de remercier la Bonté & la Providence Divine, d'avoir fait naistre parmi nous un si grand Personnage, qui devoit estre necessairement le second Fondateur de l'Empire sous lequel il vivroit ; & d'avoir permis que la France ait possedé un esprit si sublime & si transcendant, qui ne pouvoit manquer d'établir une grande Monarchie par tout où il eust esté. Aprés cette action de graces, nous n'aurons pas besoin de beaucoup importuner le Ciel de nos vœux: nous sommes si heureux, qu'en obtenant de luy la conservation d'*ARMAND DE RICHELIEU*, nous assurons tout ce qui nous peut estre cher en ce monde, veu que le bien de cet Estat, l'avancement de la Religion, le contentement de nostre Prince, & la joüissance de nos fortunes & de nos vies, dépend de la subsistence d'une si precieuse Personne. Ce seroit*, MONSEIGNEUR, *mal garder le respect qui luy est deû, & préjudicier trop notablement à l'interest public, auquel vous donnez tous vos soins, si je vous importunois d'un plus long discours: celuy-ci suffira pour vous dévoüer avec cet écrit ma tres-humble servitude.*

D. L. M. L. V.

DISCOURS



DE LA
CONTRARIETE'
D'HVMEVRS,
QVI SE TROVVE
ENTRE CERTAINES
NATIONS,
ET SINGVLIEREMENT
NTRE LA FRANCOISE
ET L'ESPAGNOLE.

CE n'eſt pas ſeulement entre les hommes qu'on remarque de certaines convenances ou repugnances naturelles, elles ont eſté obſervées dans ıs les ordres de la Nature. Parmi les erres meſmes, le Diamant eſt en diſſen- *Hiſt.* n (pour uſer du propre mot de Pline) *Nat. l.* ec l'Aimant, & ſon Theamedes d'E- *ult. c.* 4

thiopie rejette le fer avec autant d'animosité que la Calamite l'attire. Entre les mineraux & les metaux, il y en a qui ne se peuvent allier, au contraire de l'or & du vif argent qui se cherchent & s'unissent avec tant d'ardeur. Les Plantes font voir les mesmes amitiez ou inimitiez entre elles. La Vigne s'accorde fort bien avec l'Orme; elle ne peut souffrir le Chou, & hait mortellement le Laurier. Le Roseau & la Fougere sont à bon droit un signe hieroglyphe de guerre irreconciliable, puisque le Laboureur qui veut purger son champ des racines de la derniere, ne fait qu'attacher au soc de sa charruë un Roseau, qui acheve de faire perir ce que le feu n'avoit pû consumer. Bref, il y a divers Auteurs qui ont attribué aux Palmes l'amour masculin & feminin; & ce Romain dit en son Histoire Naturelle, que le Chesne & l'Olivier exercent des inimitiez capitales; l'impieté rustique des Manicheens, comme l'appelle Saint Augustin, aiant bien passé outre, lorsqu'ils donnoient aux Plantes jusques à la vie raisonnable. Quant aux animaux, non seulement le bien ou le mal qu'ils se peuvent faire, & les interests du boire & du manger, causent la concorde ou la discorde que nous voions parmi eux à les considerer de mesme ou de differente espece; mais il semble qu'outre cela il y ait quelque chose de plus caché à nostre connoissance qui produit les mesmes effets. Car il est aisé de com-

L. 36. c. 16.

Pier. in hierogl.

Lib. 24. cap. 1.

Lib. 2. de mor. Man. cap. 17.

prendre d'où procede que la Brebis vit si bien avec la Chevre, & hait si fortement le Loup. L'aversion qu'a la Poule du Milan, le Cigne du Dragon, & le Dauphin de la Baleine, a ses causes manifestes. Quand la Linote & le Serein persecutent l'Asne, Aristote, Pline, Ælian, & les autres Historiens des animaux assurent que c'est, pource qu'il gaste leur nourriture en se frottant contre les buissons, dont il se repaist encore à leur prejudice; aussi que son seul braire fait perir leurs petits, & corrompt mesme les œufs de la Linote. Mais s'il faut rendre raison pourquoi l'Elephant fuit devant le Belier; d'où vient que le Lion ne peut souffrir la seule voix du Coc; à cause dequoi le Cheval tremble à la veuë & à la seule odeur du Chameau, ce qui rendit Cyrus vainqueur de Crœsus, ainsi que le conte Herodote; comment il se peut faire que le sang de deux oiseaux ennemis, la Linote & le Bruant (s'il est l'Anthus d'Aristote & de Pline) ne se peut mesler mesme aprés leur mort; c'est alors que les plus grands esprits sont contraints d'avoir recours à des proprietez occultes, & d'alleguer des sympathies & antipathies naturelles, qui ne sont, à l'égard de beaucoup, que de beaux termes inventez pour mettre à couvert nostre insuffisance. Sans doute que c'est par là que Democrite, l'un des plus grands Genies qu'ait eu la Philosophie, se démesloit de tant merveilles qu'il at-

II.

Sextus Pirrh. hyp. l. 1. c. 14.

Lib. 1.

Plin. Nat. hist. l. 28. c. 8.

tribuoit au Chameleon dans ce Livre qu'il fit exprés pour les expliquer. Car comment pouvoit-il autrement faire comprendre la vertu de ce petit animal, bien plus estrange que celle de la Remore, qu'on ne fait agir qu'en touchant, quand il assuroit que les oiseaux de proye les plus forts d'aisle, estoient contraints de tomber s'ils voloient pardessus luy. Je sçai bien que Pline l'a accusé de vanité Grecque sur ce sujet, & que Aulu-Gelle pour defendre un si grand personnage, nie que l'ouvrage fust de luy. Mais quoiqu'il en soit, la verité n'estant pas toûjours requise en cette sorte d'exemples, on en peut au moins recueillir cette leçon, qu'il n'y a point de partie plus impure dans toute la Philosophie, comme l'a fort bien observé le Chancelier Bacon, que celle qui traitte des sympathies & antipathies, & qu'on a baptisée du nom de Magie naturelle. Car de penser rendre raison de tant d'effets merveilleux par les simples qualitez premieres des Elemens, comme on fait au reste de la Physique ; c'est peut-estre ainsi que dit Scaliger, avoir l'esprit trop grossier & trop Elementaire. De dire aussi nuëment que cela se fait par des vertus occultes, & par des proprietez de toute la substance des choses, c'est s'expliquer si peu philosophiquement, que si Fernel, Fracastor & quelques autres, qui ont traitté ces matieres expressément, ont fait mine de s'en contenter, plusieurs

Noct. Att. l. 10. c. 12.

u contraire ont nommé ces qualitez ſecrettes des Aſyles de l'ignorance humaine, & ont avoüé ingenument que toutes es conditions ſpecifiques, proprietez internes, & emanations des formes, ſont ûtant d'ingenieuſes paroles, & de mots nventez exprés pour ſe ſauver des mauvais paſſages, & pour jetter du ſable aux eux de ceux qu'on veut paier d'une fauſſe pparence de tout ſçavoir. C'eſt en ce ſens u'Ariſtote ſe moque d'Empedocle au troiiéme Livre de ſa Metaphyſique, de ce qu'il ne rendoit point d'autre raiſon de beaucoup de choſes, que le bon plaiſir de la Nature. Si eſt-ce que ce Prince des Dogmatiques de noſtre temps, n'a pas laiſſé de comparer à la veuë du Hibou la portée de noſtre eſprit en beaucoup de rencontres: Et s'il a eu ſujet de prononcer avec ſon diſciple Theophraſte, que c'eſtoit peut-eſtre faire contre raiſon, de vouloir rendre raiſon de toutes choſes, on le peut bien dire en cette matiere de ſympathies & antipathies de la Nature, où nous ne voions rien de plus manifeſte, ſinon qu'elle a mieux aimé s'y faire admirer que connoiſtre, & nous inſtruire de ſa volonté que de ſa façon d'operer.

II.

Cap. 4.

ὁ ὅταν πέξυχεν.

Or s'il faut recourir à ces idioſyncraſies, & à ces qualitez formelles, pour rendre raiſon de certaines bien-veillances ou mauvaiſes inclinations qui ſe voient entre le reſte des animaux; j'eſtime que la neceſſité ne ſe trouvera pas

moindre de le faire à l'égard de celle des hommes, soit qu'on les considere dans le general ou dans le particulier, dans l'espece ou dans l'individu. Car c'est chose facile d'assigner les causes de la mauvaise intelligence qui se trouve entre de mesmes Artisans, & generalement entre tous ceux dont les interests alienent manifestement les esprits. L'animosité qui se voit entre des Nations voisines qui ont tous les jours de nouveaux differens à démesler ensemble, n'a pas aussi son fondement plus obscur. Quand les Perses & les Grecs se sont faits des guerres mortelles, quand les Republiques de la Grece se sont si furieusement acharnées les unes contre les autres, & que la Romaine a persecuté si long-temps la Carthaginoise, tout le monde a reconnu que les uns combattoient pour la liberté, & les autres pour l'Empire: De sorte que c'estoit là le principe de toutes leurs mauvaises volontez; comme les bons offices & les mutuelles assistances que se rendent d'autres peuples, engendrent la bien-veillance qu'on y remarque quelquefois. Le mesme sujet qui fait dire à l'Ecclesiastique, que son ame hait seulement deux Nations, les Philistins & les Sichimiens, pource qu'ils estoient en des guerres perpetuelles avec les Israëlites, nous a fait autrefois abominer la fureur des Normans, & consecutivement la rage des Anglois & des Bourguignons, lors que nous ne reconnoissions point de plus

Cap. 50.

angereux voisins que ceux-là. Mais de II.
íre pourquoi dés la premiere rencontre
ous sommes portez de bonne ou de mau-
aise intention, contre des personnes tout-
-fait inconnuës ; pourquoi entrant dans
n tripot nous nous engageons aussi-tost
l'affection pour l'une ou pour l'autre des
arties que nous n'avions jamais veuës ;
ourquoi il y en a qui ont des aversions
nortelles de certaines choses qui sont af-
ectionnées par d'autres, comme quand le
Roy de France Henri Troisiéme ne pou-
roit durer où il y avoit quelque chat, en-
core qu'il ne sceust pas qu'il y fust ;
c'est ce qui est bien plus difficile, les cau-
es prochaines, & telles que les deman-
lent les Philosophes, manquant alors
u besoin. Dom Juan Rol Palomeque,
Chevalier d'Alcantara ou de Calatrava (je
ne me souviens pas duquel des deux Or-
lres) ne pouvoit ouïr seulement pronon-
cer le mot de *Lana* sans tomber en synco-
pe, bien qu'il pûst manier & porter de la
laine sans cet inconvenient ; si le Marquis
de Mirabel, qui estoit Ambassadeur en
France il y a peu de temps, & qui disoit
l'avoir connu, me peut estre garant de cet
exemple. Je sçai bien qu'il choque la plus
commune opinion des Escholes, qui ne
veut pas que des paroles toutes nuës puis-
sent d'elles-mesmes produire aucun effet:
mais aussi s'est-il trouvé assez de person-
nes qui en ont pensé tout autrement. Pom- *De Incant.*
ponace a esté depuis peu du dernier avis
A iiij

ſans ſortir de l'enclos de ſon Lycée; & nous pouvons dire ; avec peut-eſtre plus de raiſon que Pline ne faiſoit de ſon temps,
L. 28. c. 2. que tout le monde ſuit ce ſentiment & y defere à toute heure ſans s'en appercevoir, *omnibus horis credit vita, nec ſentit*. Or qui eſt-ce qui peut rendre raiſon de tels & autres ſemblables effets qu'on rapporte à l'infini, ſans donner dans ces qualitez occultes & dans ces proprietez ſubſtantielles, dont nous avons parlé ? ou ſans avouër ingenument que nous ne ſommes pas plus clairvoians en ce qui nous touche pour ce regard, qu'en ce qui concerne les autres animaux que nous nommons déraiſonnables ? Certainement nous éprouvons tous les jours en nous-meſmes de certaines ſympathies ou antipathies qui nous dominent ſi puiſſamment, qu'il ne ſemble pas bien que noſtre diſcours s'en puiſſe rendre le maiſtre, ni beaucoup moins en penetrer la cauſe. C'eſt ce que j'ai eſté obligé d'avancer par forme d'avant-propos, pource que m'eſtant propoſé de parler de la contrarieté d'humeurs que nous voions entre les deux peuples de France & d'Eſpagne, & croiant la pouvoir repreſenter comme une auſſi parfaite antipathie qu'il y en ait dans la Nature ; j'ai crû me devoir expliquer auparavant de ce que je penſe en general des ſympathies & antipathies naturelles, beaucoup plus aiſées à reconnoiſtre dans leurs effets que dans leurs cauſes.

La raison la plus generale de la concorde ou discorde des nations, se tire du temperament, dont la ressemblance concilie par tout les amitiez, autant que sa difference aliene manifestement les esprits. Or le temperament des hommes, considerez ainsi en gros, dépend principalement de celuy des regions qu'ils habitent; & celuy des regions de leur position naturelle, selon qu'elles sont pleines ou montueuses, qu'elles ont quantité d'eaux qui les arrousent ou qu'elles en manquent, qu'elles sont exposées à des vents contraires, & que le Ciel les regarde avec de differens aspects. Ainsi Strabon remarque que les mœurs des Medes & des Armeniens estoient semblables, pource, dit-il, que leur païs n'est en rien different. Et Galien observant les diverses conditions des Asiatiques & des Europeens, les fait dépendre de leur differente habitation; comme Hippocrate avoit auparavant attribué la grande ressemblance des Scythes entre eux, a l'égalité de leur demeure; & leur peu de rapport avec les autres hommes, à la diversité des climats. Que si nous considerons de mesme la differente assiette de la France & de l'Espagne, separées naturellement par de si hautes montagnes que sont les Pyrenées; la premiere, à l'Orient & au Nord; la seconde, au Couchant & au Midy, en leur regard reciproche; l'Espagne chaude & seche, la France froide & arrousée de tant de rivieres; l'E- II.

11. Geogr.

L. quod animi mores, &c.

L. de aëre, locis, & aquis.

ſpagne rarement battuë des vents ; & cela reglément ſelon les ſaiſons, la France perpetuellement agitée par eux ; l'Eſpagne ſi peu moüillée des eaux du Ciel, la France ſi ſujette aux pluyes en tout temps ; & que nous allions ainſi remarquant toutes les diverſitez de l'une & de l'autre Province ; nous ne nous eſtonnerons pas en ſuite, que des païs ſi differens produiſent des hommes de temperament diſſemblable, qui cauſe par aprés cette repugnance d'eſprits que nous voions entre eux. Auſſi tous ceux qui ont parlé des mœurs de ces deux Nations, ont toûjours repreſenté la Françoiſe auſſi changeante que ſon air, & auſſi legere que les vents qui y dominent ; l'autre auſſi conſtante que ſon ciel & ſes ſaiſons. Les François froids & humides comme leur terre, d'où vient leur blancheur ; les Eſpagnols chauds & ſecs comme la leur, ce qui les rend bazanez. Les François d'ailleurs gais, francs, hoſpitaliers, liberaux, religieux, ſans ceremonies, bons cavaliers ; mais volages, pleins de boutades, cauſeurs, médiſans de leurs compatriotes chez les eſtrangers, ne pouvans ſouffrir la faim ni les autres incommoditez de la guerre, combattans plus de forces du corps que de l'eſprit, & avec plus de ferocité que d'artifice & de conſeil. Les Eſpagnols tout au rebours melancholiques, diſſimulez, inho-

ſpitaliers, avares, ſuperſtitieux, importuns en civilitez; mais conſtans, poſez, taciturnes, ſe priſans les uns les autres hors de leur païs, bons à l'infanterie, endurans la faim, la ſoif, & toutes les fatigues de la guerre, executans plus de la teſte que de la main, & faiſans plus par ruſes & par ſtratagemes qu'à force ouverte. Je laiſſe à part ſi toutes ces qualitez ont un parfait rapport au temperament preſuppoſé des uns & des autres. Mais il faut que je rapporte encore ici ce que j'ai oüi obſerver par tout. C'eſt que le Soldat François ſe fait toûjours craindre d'abord, jurant & tempeſtant quand il entre quelque part; & neantmoins dans le lendemain il s'eſt accommodé avec tous les domeſtiques, & ſe trouve des grands amis de la maiſon. L'Eſpagnol jouë un perſonnage tout different, car il uſe de courtoiſie en arrivant, ſe contentant de remarquer doucement ce qui eſt des commoditez du lieu; mais il n'y a rien de plus rude que ſa ſortie, car c'eſt alors qu'il fait ſon coup, pillant & deſolant tout ſans remiſſion; d'où vient peut-eſtre le proverbe qui dit, qu'on ſe garde de la furie Françoiſe, & de la retraite Eſpagnole. Ce n'eſt donc pas merveille que des Genies ſi contraires s'accommodent ſi mal enſemble, puiſque les amitiez n'ont point de fondement plus naturel que la reſſemblance, & que, ſelon l'obſervation de Sextus l'Empirique, les choſes meſmes

II.

7. *adversus Mathem.* inanimées s'unissent quand elles sont pareilles, comme le font voir les diverses semences dans un crible, qui vont chacune à celle de son espece ; & comme le monstrent encore les petites pierres que la mer jette sur son rivage, dont les monceaux se font selon les figures, les rondes s'y voiant assemblées en un, & les longues de mesme. Mais si nous voulons porter encore plus avant nostre consideration, & examiner plus par le menu l'opposition du naturel de ces deux nations, peut-estre aurons-nous de la peine à rapporter tous les effets qui en dépendent aux seules qualitez premieres qui forment le temperament ; & peut-estre remarquerons-nous une si grande antipathie de corps & d'esprit entre elles, que nous commencerons à douter avec un certain Espagnol, que ceux de son païs sortent de mesme façon du ventre de leurs meres que font les François ; ou pour le moins nous serons contraints de recourir à ces causes occultes dont nous avons parlé. Le François est grand de corps, l'Espagnol petit, le premier a le poil ordinairement blond, l'autre l'a noir ; l'un porte les cheveux longs, l'autre courts ; le François mange beaucoup & vistement, l'Espagnol fort peu & lentement ; le François se fait servir le bouïlli le premier, l'Espagnol le rosti ; le François met l'eau sur le vin, l'Espagnol le vin sur l'eau ; le François parle volontiers à table, l'Espagnol n'y dit mot ;

le François se promene aprés le repas, l'Espagnol s'assiet au moins s'il ne dort ; le François soit à pied soit à cheval viste par les ruës (d'où vient que Boccalin pour bien punir Ronsard, le monte sur un cheval n'allant que le pas, sans luy donner de gaule ni d'esperon,) l'Espagnol va toûjours fort posément ; Les laquais François suivent leurs Maistres, ceux des Espagnols vont devant ; le François pour faire signe à quelqu'un de venir à luy, hausse la main & la ramene vers le visage, l'Espagnol pour le mesme sujet baisse la sienne & la rabat vers les pieds ; le François donne un baiser aux Dames en les saluant, l'Espagnol ne peut souffrir cette privauté ; le François n'estime les faveurs de sa Maistresse qu'autant qu'elles sont connuës pour le moins de ses amis, l'Espagnol ne trouve rien de plus doux en l'amour que le secret ; le François ne raisonne que sur le present, l'Espagnol que sur le passé ; le François demande l'aumosne avec mille submissions de gestes & de paroles, l'Espagnol avec gravité & sans bassesse, pour le moins, s'il ne passe jusques à l'arrogance ; le François reduit en necessité vend tout horsmis sa chemise, c'est la premiere chose dont l'Espagnol se défait, gardant la fraize, l'épée & le manteau jusques à l'extremité ; le François porte ses habits d'une façon, l'Espagnol d'une autre, qui n'a rien de semblable à les considerer de pied en cap ; le François met le matin son pour-

II, *Cent. 1. rag. 98.*

point tout le dernier, l'Espagnol commence à s'habiller par là ; le François pour se boutonner prend du collet vers la ceinture ; l'Espagnol tout au rebours ferme le bas premierement & finit sous le menton : le François met le pourpoint bas pour se battre en duel, l'Espagnol prend alors une jaque de maille s'il peut : le François croit qu'il n'y a que des estroüellez en Espagne, & fait peur à ses enfans d'un Espagnol comme d'un demon infernal, l'Espagnol tient tous les François aussi gueux que ses *Aguadores* de Madrid, les trouve *gavaches*, & croit qu'il ne sont nais que pour faire rire le monde : le François se voiant contraint d'estimer le vin d'Espagne, & d'avouër que les draps, les chevaux, les gans, & sur tout les pistoles y sont tres-bonnes, adjoustera aussi-tost qu'il n'y a rien qui vaille en ce païs-là que ce qui ne parle point ; l'Espagnol obligé de reconnoistre qu'il se nourrit des bleds de France, & se sert utilement de son sel, de ses toiles, de ses cordages, & de mille manufactures qui lui en viennent, assurera que ce n'est que par le mépris que font ceux de sa nation, de cultiver leur terre, & de travailler aux arts mechaniques, n'estimans que le mestier de la guerre, sans jamais donner aucune superiorité à la France. Qui ne dira, faisant reflexion sur toutes ces antitheses & plusieurs autres qu'on pourroit faire suivre, qu'un François ne peut estre mieux defini, qu'en di-

ſant qu'il eſt un Eſpagnol renverſé ? Et qui II.
ne croira qu'Heraclite a eu grande raiſon de mettre la contention & le debat pour un principe Phyſique ? Car on ne peut pas attribuer une ſi grande contrarieté à la ſeule difference du ciel & de la terre dont jouïſſent ces deux nations, puiſqu'on en voit de climat beaucoup plus diſſemblable, qui n'ont neantmoins rien de ſi ennemi. Je ſçai bien que les Aſtrologues dreſſent les horoſcopes des peuples & des Monarchies comme ceux des individus, & que comme ils donnent un merveilleux pouvoir à leurs *ſynaſtries* pour la conciliation des amitiez, ils ont auſſi d'autres conſtellations tres-puiſſantes, & de certains aſpects dont ils font naiſtre les hoſtilitez. Mais on ne trouvera point dans tout leur art dequoi nous ſatisfaire ici, ni de raiſon pour laquelle les François doivent avoir plus de convenance avec le Polonois ou le Perſan, qu'avec l'Eſpagnol. L'Italie eſt en meſme eſloignement des Gaules que l'Eſpagne ; elle a ſes eaux, ſon air & ſon ciel differens ; la ſeparation des Alpes eſt plus haute & plus difficile que celle des Pyrenées: & neantmoins les François n'éprouvent point une ſi grande antipathie avec les Italiens, que celle qu'ils ont avec les Eſpagnols. Il y a donc quelque cauſe plus cachée & vrai-ſemblablement plus puiſſante, qui opere ici, ou qui concourt pour le moins avec une merveilleuſe force à la production d'un ſi grand

effet. Que si nous voulons laisser pour cette heure la recherche des causes occultes aux Philosophes, une partie desquels se contente de les avoir ainsi baptisées sans passer plus outre, & l'autre s'en moque comme d'un masque trompeur qui couvre nostre ignorance; peut-estre trouverons-nous des raisons meslées de Physique & de Morale qui nous donneront plus de satisfaction.

Ce n'est pas sans sujet qu'Epicure nommoit les bestes, des miroirs de la Nature. Si nous y voulons jetter les yeux, nous reconnoistrons facilement, que comme ils ont leurs interests qui les unit ou les divise, selon que nous disions tantost, & qu'Aristote l'observe plus particulierement au neufiéme Livre de leur Histoire; les hommes ont les mesmes sentimens d'amour ou de haine, à proportion du bien ou du mal qu'ils se font les uns aux autres. Ceci nous peut servir comme d'un passage pour considerer en suite, si ce n'est point de là que vient cette grande inimitié des François & des Espagnols; & si ainsi est, pourquoi ils sont portez à s'entre-mal-faire de la sorte. Car de dire que c'est à cause du voisinage qui fournit des sujets de noise, cette raison ne satisferoit pas, puisque les uns & les autres ont assez d'autres voisins avec qui ils n'exercent pas de si grandes animositez. D'alleguer simplement les differens politiques de l'une & de l'autre Couronne, il n'y auroit pas non plus de-

quoi

quoi se contenter, parce que les mes-intelligences d'Estat qu'ont eu les François avec les Anglois, les Italiens & les Allemans, n'ont pas engendré les mesmes effets. Taschons donc de penetrer plus avant, & de trouver une cause particuliere qui touche de plus prés son effet. Chacun sçait comme les deux Puissances de France & d'Espagne sont celles aujourd'hui qui balancent les forces de l'Europe, & qui tiennent en équilibre tout le Christianisme. Quand il leur plaist de se reposer, elles font dormir les autres en toute seureté; s'il leur prend envie de faire battre la caisse, il faut que tout ce qui reste de considerable dans le monde Chrestien, s'enrolle pour l'un ou pour l'autre parti. Ces deux Estats comme deux Astres dominans, influent le bien & le mal à tous les autres; ceux qui les gouvernent sont les arbitres d'une paix, ou d'une guerre universelle; & la France & l'Espagne peuvent estre considerées comme deux principes de concorde ou de division. Or est-il que suivant la doctrine commune des Escholes, les principes doivent naturellement estre contraires; d'où il s'ensuit que tant que ces deux Nations seront des principes politiques, elles auront necessairement une perpetuelle & formelle opposition. Il est aisé à comprendre de là, pourquoi les differens que ces Nations ont eu avec leurs autres voisins n'ont jamais causé de si grandes contrarietez que celles que nous ve- II.

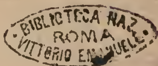
nons de remarquer ; pource que n'estans pas de si grande importance, & les guerres des François contre les Anglois ou les Bourguignons, n'engageant pas le reste des hommes comme celle de France & d'Espagne, elles ne doivent pas produire de si notables effets, la contrarieté n'y estant pas essentielle, & n'y aiant pas une opposition de principes comme en celle-ci. Car puisque les polices ont leur fondement en la nature comme le reste des choses du monde, on se peut facilement imaginer dans la subordination des causes, & dans cet enchaisnement des unes avec les autres, selon qu'elles sont considerées des Philosophes, que les mesmes raisons naturelles, & les mesmes causes superieures qui ont rendu la France & l'Espagne des principes politiques, tels que nous les venons de considerer, n'ont pas manqué de leur donner la contrarieté formelle qui doit necessairement accompagner tous principes. C'est une raison Physique & Morale, qui nous fait voir assez clairement, à mon avis, que ce puissant instinct de repugnance entre le François & l'Espagnol est si naturel, qu'aprés Dieu, il n'y a que la cessation de la cause que nous avons touchée qui puisse empescher un tel effet. Et pource que pendant qu'il dure, chacun mettant la Justice de son costé, donne le tort à son compagnon, & luy impute les calamitez du temps qui ne sont pas petites ; examinons un peu ce qui se dit de part & d'autre, &

ugeons ſans paſſion, ſi faire ſe peut; du
lroit des parties. Je ſçai aſſez que pour
e bien faire il faudroit poſſeder beaucoup
le connoiſſances qui me manquent, &
qu'il n'y a que les premiers Miniſtres qui
aient les lumieres requiſes pour connoiſtre
ces grands differens des Eſtats. Mais
puiſque leurs continuelles occupations au
bien public ne ſouffrent pas qu'ils s'en ex-
pliquent par écrit, ni qu'ils en parlent au-
trement que par leurs belles & hautes
actions; ne laiſſons pas d'y donner quel-
que atteinte ſous leur bon plaiſir, & de
témoigner dans cette recherche noſtre ze-
le au repos commun de toute l'Europe. S'il
n'eſt pas defendu aux hommes en general
de parler du Ciel & du cours des Aſtres,
quoique ſi éloignez de leurs ſens, & par
conſequent de leur ſcience, pourveu qu'ils
le faſſent probablement en rendant quel-
que raiſon des apparences; puiſqu'il y a
beaucoup moins de diſproportion de ma
condition, telle qu'elle eſt, & de ma baſſe
connoiſſance, au ſujet que nous traitterons,
il nous peut bien eſtre permis, ce me ſemble,
de l'entreprẽdre, moiennant que noſtre Diſ-
cours ait ſes fondemens raiſonnables. Et s'il
faut pourſuivre cette comparaiſon, peut-
eſtre que comme les Eſtoiles s'obſervent
beaucoup mieux des lieux bas, les per-
ſonnes auſſi de moindre exaltation & de
plus baſſe fortune, ſe trouveront quelque-
fois avoir plus d'aptitude aux ſpeculations
politiques, & à conſiderer de meilleur œil

la revolution des Empires, que ceux qui ont leur assiette beaucoup plus eslevée dans le monde, dont il seroit aisé de rendre assez de raisons, si elles ne nous éloignoient un peu trop du theme que nous nous sommes donné.

Les Espagnols, qui sçavent ce que vaut le pretexte de la Religion aux choses temporelles, & combien son unité est importante à un Estat, font gloire aujourd'huy de n'avoir donné aucune entrée à l'heresie chez eux, & de l'avoir non seulement persecutée dans les païs de leur domination, mais mesme par tout au dehors où l'ón a voulu recevoir leur assistance. C'est sur cela qu'ils reprochent aux François qu'ils seroient tous Huguenots, sans le secours que la Ligue Catholique receut des Espagnols du temps de nos peres; & que c'est user d'une extrême ingratitude, non seulement de ne leur rendre pas la pareille contre les Hollandois, mais mesme d'assister contre eux ces Heretiques rebelles. Et pource que les aisnez de la Maison d'Austriche, qui dominent presentement en Espagne, ont laissé l'Empire comme en partage à leurs cadets, les Espagnols s'attribuent l'honneur de tout ce qui s'est fait aux guerres d'Allemagne pour y conserver la Religion Catholique, imputans aux François d'y avoir toûjours porté le parti contraire, jusques à traverser de tout leur possible le Concile de Trente, qui doit toute sa subsistance à l'Espagne. Ils ad-

oustent que le mesme Esprit de contradi- II.
tion & de jalousie les a empeschez de ramener l'Angleterre à l'Eglise, du regne de la Reine Marie, qu'ils n'avoient épousée que sur cette esperance; qu'il fait qu'on s'allie mesme des Infideles contre eux; & que depuis peu on a conjuré avec tous les Rois du Nort, qui sont venus les uns aprés les autres pour empescher l'extirpation qu'ils vouloient faire de l'heresie dans l'Empire. Bref, à leur dire, dans la guerre qui se voit à present entre les deux Couronnes, l'interest de la vraie Religion est tellement joint à leur parti, qu'elle ne couroit pas moins de fortune qu'eux, s'ils avoient du pire. En suite de cela, suivant le genie de leur Nation, ils se vantent que cette grande estenduë de leur Monarchie, pour laquelle le Soleil ne se couche point, est la recompense du zele avec lequel ils ont porté l'Evangile jusques au nouveau monde; & que le Ciel ne leur donne à succer les mammelles de l'une & l'autre Inde, qu'en reconnoissance de ce qu'ils y ont les premiers annoncé les mysteres de nostre Foy. Surquoi pretendant que le rang & les prerogatives des Couronnes se doivent regler par leur grandeur, qui varie selon le temps, & ce qu'il plaist au Ciel d'en ordonner, ils émeuvent cette grande dispute de preseance entre les deux Rois, qui n'est pas un des moindres sujets d'animosité entre leurs peuples.



Les François répondent que les Espagnols se servent de ce voile specieux de la Religion, qu'ils jettent devant les yeux des simples, lors qu'ils les veulent tromper, bien qu'en effet il n'y ait gens sous le Ciel qui la considerent moins, quand elle heurte en quelque façon leurs interests. Ils veulent que les Espagnols n'estiment la Religion que comme un fard dont ils embellissent leur visage, & qu'ils tiennent pour un poison au dedans, puisqu'en effet toutes leurs actions bien penetrées démentent ces belles apparences, & font voir nuëment qu'ils épouseroient l'heresie mesme si elle leur apportoit en dot quelque Couronne. Ils adjoustent que quand en l'année mil six cens dix les Espagnols chasserent neuf cens mille Morisques d'Espagne, où leurs predecesseurs avoient habité plus de neuf cens ans continuellement, ils firent paroistre plus de crainte, d'avarice, d'inhumanité & de raison d'Estat, que de Religion. En effet, Philippes Troisiéme se souvint alors avec apprehension de cette fameuse revolte des Alpuxarras du regne de son pere, où la foiblesse des Espagnols chez eux parut si evidemment, puisqu'aiant emploié toutes leurs forces du dedans & du dehors, contre un petit nombre de Morisques desarmez, ils n'en pûrent venir à bout en trois ans sous ce grand Capitaine Jean d'Austriche, qu'en faisant assassiner avec trahison les Chefs de la faction. Ce fut

en cette occasion que l'on reconnut que la II.
seule peur ou la necessité rendent les Espagnols sages & vaillans chez autruy, n'estans pas moins que les autres dans le desordre domestique; & qu'il faloit aller brusler la moustache de l'Espagnol chez luy, selon le dire de Drak, ce Cacus ne pouvant estre mieux défait que dans son antre. Ces grandes & reïterées expulsions des Juifs au nombre de huit cens mille testes pour une seule fois sous Ferdinand & Isabelle, ne pouvoient pas avoir d'autre fondement que la consideration d'Estat, puisqu'autrement ce seroit accuser d'irreligion le Pape, & tant de Princes Chrestiens, qui les laissent vivre impunément dans leurs païs. L'Inquisition mesme, establie lors contre eux & les Mahometans seulement, doit estre rapportée à ce seul principe; & c'est vouloir avec impieté prendre Dieu pour credule aussi bien que les hommes, de penser meriter ces grandes recompenses d'un zele qui ne fut jamais. Aussi voit-on que les Espagnols se sçavent bien gouverner autrement avec les Heretiques & les Infideles, quand la raison de bon gouvernement le requiert. Par toute l'Alemagne les Sujets suivent la Religion de leurs Princes, excepté ceux de la Maison d'Austriche; & tous les Historiens ont remarqué que Charles-Quint y laissa croistre l'heresie pendant trente ans, pour profiter des divisions qu'elle engendroit. Car il n'y a peut-estre pas sujet de croire

qu'il la favorisast par inclination, quoique son Confesseur Constantin, qui gouverna sa conscience dans sa retraitte aux Hieronymites jusques à la mort, & qui perit bien-tost aprés luy, empoisonné pour cause d'heresie, ait fait douter beaucoup de la pieté de ce Prince. Au fond, les plus moderez Theologiens condamnent d'irreligion la violence au faict de la conscience & de la Religion, qui veut estre encore plus libre que la volonté; d'où vient que la volonté forcée demeure toûjours volonté, là où la Religion forcée n'est plus du tout Religion, *jam sublata, jam nulla est*, dit Lactance. Justin Martyr n'estime rien plus contraire à la Religion que la contrainte: Tertullien monstre dans son Apologetique qu'il n'y a nulle apparence qu'un culte forcé pûst estre agreable à Dieu, puisqu'il n'y a point d'homme à qui il ne dépleust de se voir servi & honoré par force, *nemo ab invito coli vellet, ne homo quidem*; Saint Martin fut intercesseur vers Maximus pour les Heretiques de son temps, à ce qu'on n'usast point d'extréme violence en leur endroit: & les Conciles de Nicée, de Constantinople, d'Ephese, & de Chalcedoine sont pour ce sentiment. Il n'y a donc pas beaucoup dequoi les Espagnols se puissent vanter d'avoir tant exterminé de creatures humaines sous un faux pretexte de Religion, comme ils n'ont pas non plus grand sujet de vouloir passer pour bien meilleurs Chre-

Lib. 5 de Just. cap. 20.

Sulp. Sev. lib. 2. s. hist.

Chreſtiens que les autres, n'y ayant pas cent cinquante ans que le Mahumetiſme & l'infidelité poſſedoient encore les plus conſiderables parties de l'Eſpagne. Auſſi que nonobſtant ce zele inconſideré de nouveaux Chreſtiens, ou pluſtoſt cette precaution craintive & ordinaire aux Conquerans, chacun ſçait qu'il n'y a pas moins de Maranes, d'*Alumbrados*, de Juifs, & de Mahometans ſecrets en Eſpagne, qu'il peut y avoir de Huguenots reconnus, & par conſequent moins à craindre dans la France. II.

Quant aux aſſiſtances pieuſes que les Eſpagnols diſent avoir donné à leurs voiſins, les François comparent celle qu'ils ont receuë d'eux durant leurs guerres civiles pour le fait de la Religion, à l'obligation que peut avoir un furieux qui ſe veut défaire, à celuy qui luy fait preſent d'un couteau pendant ſa manie. Et tant s'en faut que la conſervation de la Religion fuſt le motif des armées que les Eſpagnols ont envoyées par diverſes fois en France, qu'en ce faiſant ils ſçavoient bien qu'ils abandonnoient aux Heretiques des Païs-Bas ces belles Provinces hereditaires, ce qui ne leur eſtoit d'aucune conſideration au prix de dominer la France, ſuivant le projet qu'en avoit fait Antoine Perrenot, depuis Cardinal Granvelle, dés l'an mil cinq cens cinquante-huit qu'il jetta les premieres ſemences de la Ligue de France à la Conference de Peronne, , où il s'ajuſta ſi *Thuan. hiſt. l. 20.*

bien avec le Cardinal de Lorraine. En effet, c'est chose constante, que comme les Espagnols, par un gouvernement inexcusable, sont cause de la revolte temporelle & spirituelle des Hollandois, considerée dans son origine; rien aussi n'a tant contribué à former cette nouvelle Republique, à la mettre en vigueur, & à luy donner les forces qui la font à present subsister d'elle-mesme, que le divertissement de celles d'Espagne, qu'on jettoit en France pour tascher de s'y establir à la faveur des troubles de la Ligue, cependant qu'on laissoit en proie aux Hollandois, la plus-part du païs qu'ils possedent aujourd'hui. Mais quand on tomberoit d'accord d'une veritable assistance, les François pensent l'avoir bien meritée & renduë en diverses rencontres qui ont precedé ou suivi. Le passage par la France que le Roy François Premier permit à l'Empereur Charles-Quint, pour aller mettre les Gantois à la raison, luy sauva toute cette contrée qui s'engageoit dés lors dans une revolte generale. Et toute l'Europe a depuis peu reconnu que l'Ambassade du Duc d'Angoulesme vers les Princes d'Allemagne, & le Traitté d'Ulme procuré par le Roy de France, ont conservé l'Empire dans la Maison d'Austriche, & donné à l'Empereur les grands avantages qu'il avoit, s'il en eust usé avec plus de moderation. Ce sont quelques exemples pris de beaucoup, que les François alleguent quand on les

veut taxer d'ingratitude. Et pour l'assistance donnée par eux aux Hollandois, que les Espagnols veulent faire paroistre si criminelle, ils croient la rendre assez legitime, tant parce qu'ils sont reconnus peuples libres & souverains, par ceux mesmes qui pretendoient sur leur liberté, que pource qu'ils ne les assistent pas comme heretiques, & ne favorisent pas l'heresie, mais simplement leurs Alliez. C'est en ce sens que le Cardinal Cajetan, Tolet, & autres graves Theologiens, interpretent la Bulle *in Cœna Domini*, qui ne condamne, disent-ils, les fauteurs d'heretiques, que quand ils les secourent comme tels, & autorisent leur schisme. Aussi voyons-nous que l'Eglise, qui prie Dieu pour l'extirpation des heresies, l'invoque seulement pour la conversion des Sectaires. Le bon est, qu'à l'heure mesme que les Espagnols crioient le plus haut contre cette distinction, ils s'en servoient en faveur des Huguenots de France armez contre leur Roy; & leur Conseil de conscience leur permettoit de traitter avec le Duc de Rohan pour maintenir sa rebellion, comme ils avoient fait autrefois avec le Roy de Navarre, lors qu'il estoit Chef du mesme parti. Les executions faites à Thoulouze de Canredon, de Bernard Pels, & d'autres Negotiateurs du traitté de ce Duc avec le Roy d'Espagne, dont on voit mesme les articles; & la paix de France en mil six cens vingt- II.

neuf, par laquelle on luy pardonne nommément ce traitté, en sont des témoignages assez authentiques, pour ne rien dire des instructions & depositions de du Clausel, arresté enfin & executé à mort l'an mil six cens trente-cinq dans la Valteline, où il estoit allé pour un pareil & plus honteux dessein, ayant esté autrefois le principal entremetteur de ces belles affaires. Mais pource que nous entendrons tantost comme les François se justifient en general de tant d'autres alliances qu'ils ont mesme avec les infidelles ; voyons premierement ce qu'ils repliquent aux Espagnols, sur l'avantage qu'ils prennent d'avoir tant fait pour la Religion au reste du monde.

Pour toucher d'abord ce qui est le plus éloigné, les inhumanitez prodigieuses par eux exercées aux Indes Occidentales, ont esté une fort mauvaise preparation Evangelique ; le massacre de huit cens mil hommes tuez dans une seule Isle de Saint Dominique, n'estoit pas un trop bon moien pour apprivoiser à la Foy ceux du Continent : & la defense expresse d'apprendre à lire & à écrire à ces pauvres Sauvages, qui se lit dans les propres Historiens Espagnols, monstre bien qu'autre chose les menoit si loin, que la conversion des Infidelles, & que si l'on y portoit des Chapelets de verre, c'estoit pour les convertir en grains d'or. C'est une chose estrange, qu'ils confes-

Cevallos.

ſent eux-meſmes, d'avoir reduit ces pauvres Ameriquains à un tel poinct de deſeſpoir, qu'ils ne vouloient plus uſer de leurs femmes naturellement, de peur de faire des eſclaves aux Eſpagnols. Et nous voyons dans tous leurs livres, que le ſeul myſtere du Chriſtianiſme qu'on enſeignoit aux Neophytes du nouveau Monde, c'eſtoit de leur faire apporter tous leurs biens aux pieds de ces nouveaux Apoſtres, qui les en ſpolioient avec toute ſorte de barbarie, & de la vie meſme, encore qu'ils n'euſſent rien retenu. De vouloir aprés cela coucher du zele de la Religion, c'eſt en verité ſe moquer de Dieu & des hommes, parmi leſquels ont peut meſme dire, qu'eu égard au Ciel il y a grande apparence que ces pauvres Indiens ont encore empiré de condition, veu que ſelon les plus equitables Scholaſtiques, vivans, comme ils faiſoient la pluſpart, dans l'innocence de la loy naturelle, ils s'y pouvoient ſauver; au lieu qu'ayant receu de ſi mauvaiſe main la lumiere de l'Evangile, s'ils l'eſteignent, comme il leur arrive tous les jours de deſeſpoir, ils tombent dans les maledictions de l'apoſtaſie.

II. *Barth. de las Caſas.*

On ne trouvera pas que ceux d'Orient, Idolâtres, ou Mahometans, ayent plus profité au ſpirituel avec les Portugais, que ceux-là avec les Caſtillans. L'or de Sofala les a fait ſortir de Liſbonne pour doubler le cap de Bonne Eſperance; les

perles d'Ormus les ont attirez jusques au Golfe Persique : les pierreries de Bengala & du Pegu leur ont fait penetrer le sein Gangetique ; & les espiceries des Moluques les ont portez au delà de la Chersonese dorée de Malaca ; sans qu'on puisse rapporter avec verité, ni la découverte de tant de costes, ni la continuation de ces voyages de long cours, à d'autres considerations que purement humaines. Mais c'est une chose digne d'estre considerée, de quel front, & avec combien d'injustice les Espagnols veulent bien qu'il leur soit permis de contracter l'alliance qu'ils ont avec tant de peuples mescreans, & tant de Rois infideles ou idolatres pour le seul respect d'un peu de poivre ou de gingembre dont ils trafiquent avec eux, & qu'ils ne peuvent souffrir celle du Roy de France avec le Turc, qui a pour fondement, outre le commerce, la conservation des Lieux Saints, & le bien general de toute la Chrestienté.

Rentrant dans l'Europe, tant s'en faut qu'à commencer par l'Angleterre on accorde aux Espagnols qu'ils y ayent fait quelque chose pour la Religion Catholique, qu'on les taxe non seulement d'estre cause en partie du schisme de ce beau Royaume, par les violences dont ils userent à Rome, pour faire que Henri Huitiéme y fust traitté avec toute rigueur en l'affaire de son démariage, (quoiqu'ils s'alliassent de luy depuis qu'il fut here-

tique) mais de plus de l'avoir achevé de perdre en suite sous la Reine Marie par leur mauvais gouvernement, & causé finalement les plus grandes persecutions qu'y souffrent les Catholiques, par les intelligences odieuses qu'ils entretiennent avec eux. A la verité, quand ils ont eu sur ces costes des armées qu'ils nommoient invincibles, ils ont pretendu, y faisant valoir les droits imaginaires de l'Infante, & ceux en vertu desquels ils ont envahi la Navarre, d'y restablir par mesme moien la Religion Catholique. Mais d'autre costé, comme remarque fort bien Cambdenus en beaucoup de lieux de son Histoire, les Papes ont toûjours esté empeschez par eux de le mettre en Interdit, quand ils ont creu les François capables d'en faire executer le ban, par le moien de l'Escosse, dont ils disposoient du regne de Marie Stuart. Cela monstre bien si c'est par zele de Religion, ou d'Estat, qu'ils nourrissent tant de pratiques en toutes ces Isles, & si les seminaires d'Anglois, d'Escossois, & d'Irlandois, qu'ils ont establis en tant de lieux, n'ont autre but que la gloire de Dieu. Pour le moins peut-on voir dans les Considerations Politiques du Chancelier Bacon, qui en parloit comme sçavant, que rien n'a tant augmenté le mauvais traittement que reçoivent les Catholiques en Angleterre, & rien tant surchargé leurs miseres, que de les voir venir de ces maisons estrangeres, comme

autant d'emissaires conjurez à la ruine de leur païs. Aussi n'est-ce pas seulement aux Anglois à qui ces liberalitez Espagnoles ont esté suspectes. Quand par le Traitté d'alliance du Roy d'Espagne avec les Suisses de l'an 1587. il s'obligea de paier la pension de deux jeunes Escholiers de chaque Canton en l'Université de Milan ou de Pavie, chacun jugea bien qu'au lieu de les y instruire aux sciences liberales, le dessein estoit de leur apprendre une leçon qui leur fit perdre leur liberté. Et lors que depuis en l'an 1634. il promit d'entretenir à chaque Canton deux autres Escholiers en la Comté de Bourgogne, laquelle il fit entrer en ce second Traitté, personne ne douta qu'ils ne fussent pour en sortir plus instruits en l'art de servitude, qu'aux arts liberaux ; & qu'au lieu du bonnet de Docteurs ils n'y prissent celuy des esclaves. Or si de telles gratifications Espagnoles ont esté ruineuses aux Catholiques Anglois, les bons offices que les Espagnols ont feint de leur vouloir rendre depuis peu, pendant le traitté de mariage du Prince de Gales avec leur Infante, ne leur ont pas esté moins prejudiciables. Il est certain que le Roy d'Espagne n'eut jamais intention d'executer ce mariage, luy-mesme l'ayant depuis declaré, & que son dessein a toûjours esté de suivre la destination de son pere, qui luy avoit recommandé en mourant de faire de sa sœur une Imperatrice. Aussi renvoia-t-on en Angleterre toutes les let-

tres du Prince écrites à sa maistresse encore cachetées, & tous ses presens de mesme, pour luy justifier clairement qu'on s'estoit moqué de luy, en luy faisant faire un voiage de Chevalier de la table ronde. Le mystere de toute cette negotiation, outre plusieurs avantages qu'en tiroient les Espagnols, regardoit principalement la conqueste du Palatinat qu'ils venoient d'envahir, & qu'ils se vouloient asseurer en se joüant ainsi de l'humeur pacifique de ce bon Roy Jacques. Ils ne laisserent pas pour faire bonne mine, de demander d'abord quelques gratifications mediocres pour les Catholiques en faveur du futur mariage, & puis tenant le Prince chez eux, ils en obtinrent de bien plus grandes, ne leur estant rien refusé, afin qu'il pûst revenir. Or outre l'injure de la piperie, puisque tout cela n'estoit qu'un jeu de Comedie, les Catholiques d'Angleterre jetterent de grands cris quand ils sentirent leurs persecutions doublées en suite, & qu'il n'y avoit que les Espagnols qui profitassent de toutes ces menées, qui avoient enfin augmenté leurs miseres. Le procedé du Roy de France se peut remarquer bien different ; & comme il fut plus sincere selon Dieu & les hommes, aussi fut-il suivi de bien meilleur succés. Voiant qu'il ne rèstoit plus de Princesse Catholique que sa sœur, qui pûst procurer par un mariage l'advantage de la Religion en Angleterre, & qu'à son II.

defaut, s'il eût fait comme l'Espagnol, l'Anglois prenoit une femme Protestante, & la Religion Catholique s'en alloit estre du tout perduë en ce païs-là, il sacrifia franchement tous ses interests pour un si saint dessein, effectua cet heureux mariage, & faisant cesser la persecution des Catholiques, leur fit sentir plus de bien en effet, qu'ils n'en pouvoient esperer de l'alliance d'Espagne. Sans s'amuser à demander, comme on avoit fait, des choses qui leur estoient plus perilleuses qu'utiles dans la condition du temps; sans stipuler qu'ils peussent aller à une Eglise publique de la Princesse, ce qui n'estoit bon qu'à les faire tous assommer dans Londres; il leur procura une seure & douce liberté, fit donner un plus grand nombre d'Ecclesiastiques, & plus privilegiez, à Madame de France, qu'on n'en avoit accordé à l'Infante d'Espagne; obtint pour celle-là la nourriture de ses enfans jusques à treize ans, qui sont trois davantage que l'autre n'avoit eu, & fit passer cette promesse generale, & cette importante declaration, au Roy d'Angleterre, & au Prince de Galles, qu'ils feroient plus pour les Catholiques en contemplation de l'alliance Françoise, qu'ils n'eussent fait en vertu d'articles quelconques accordez par le Traitté de mariage qui estoit auparavant intervenu avec l'Espagne. De dire que ç'ont esté de vaines stipulations, ausquelles on renonçoit au

méme temps qu'on les exigeoit, & faire parler là dessus les Ambassadeurs de France, en des termes dont un honneste crocheteur ne voudroit pas user, comme a fait depuis peu un autheur d'intrigues politiques, c'est ce me semble donner trop de liberté à son imagination, & je m'estonne qu'un tel discours puisse sortir d'une personne serieuse. II.

Si les Catholiques Anglois ont peu de sujet de se loüer du zele des Espagnols, leurs voisins de terre ferme le detestent. Nous avons déja ouï les grandes causes de plaintes des Flamands abandonnez en faveur de la Ligue de France aux Hollandois, que les mauvais ordres de Madrid ont plus que toute autre chose precipitez dans l'heresie, & dans une resistence temporelle, aussi admirable pour le moins, que celle de leurs digues contre l'Ocean. Dix-huit mil hommes que le seul Duc d'Albe se vantoit d'avoir fait mourir par la main du bourreau en six ans de son gouvernement, faisoient une vilaine perspective à des peuples si amateurs de leur liberté, & qu'on vouloit rappeller à l'obeissance spirituelle & temporelle. Se plaindre de quelques Images de bois ou de pierres abatuës par des Schismatiques, cependant que sans aucune distinction d'âge, ni de sexe, on exterminoit par toutes sortes de cruautez les images vivantes de tout le païs; ç'ont esté des traits de la Politique Espagnole, que personne n'a pû compren-

dre, & dont l'herefie feule a profité. En effet, les Efpagnols feront juftement blafmez de la pofterité, de n'avoir fait aucune diftinction du Genie des Nations, voulant gouverner de mefme façon ces peuples du Païs-Bas, que leurs Morifques d'Afrique. Et on leur reprochera peut-eftre avec raifon, que comme avant eux on ne connoiffoit pas feulement le mot de Mutinez dans la milice de Flandre, on ne fçauroit point non plus dans toutes ces Provinces ce que c'eft qu'un Arminien, un Anabaptifte, ou un Proteftant, s'ils fe fuffent voulus abftenir d'y planter par force leur Inquifition. Quoiqu'il en foit, les Croix de Bourgogne n'ont pas receu grand luftre dans leurs armes: & les Flamans, qui feront quelque jour une epoche de ce temps de fubjection, comme les Ifraëlites en faifoient une de leur captivité Babylonique, reconnoiffent bien fans l'ofer dire, que les Efpagnols n'en font eftat, ni de leur Toifon d'or, qu'entant qu'ils les traittent comme de fimples moutons, & de vraies *pecores*, dont ils tondent la laine impitoyablement jufques à la peau & au fang, fans qu'il leur foit permis feulement de fe plaindre.

Quant aux Allemans, leur Hiftoire ne favorife gueres le deffein des Efpagnols & de la Maifon d'Auftriche fur ce poinct de Religion. Elle fait voir comme Charles-Quint, & le Roy Ferdinand fon frere, pouvans chaffer Soliman

de la Hongrie, qui s'estoit déja retiré en grand desordre vers Constantinople, le premier neantmoins aima mieux l'an 1532. passer en Italie pour oster Milan & Gennes aux François. Comme le mesme Charles-Quint pensa perdre Vienne, l'abandonnant aux Infideles pour courir sus au Duc de Cleves qui s'allioit du Roy de Navarre. Comme par la mesme animosité il laissa miserablement perir Rhodes pour faire du mal à la France. Comme il accorda aux Princes de l'Empire dans Ratisbone la liberté de conscience à la charge de se departir de l'alliance de France, leur aiant refusé cette mesme liberté, lors que pour l'avoir ils s'offroient d'aller contre le Turc. Et finalement elle monstre par une suitte de circonstances semblables, que vrai-semblablement l'Europe seroit aujourd'hui exempte de Protestans, sans l'ambition démesurée de ce Prince, si grande en toutes choses, qu'aprés ses victoires non content des pieces d'artillerie prises sur ses ennemis, il en faisoit encore fabriquer d'autres portant leurs armes, qu'il distribuoit en divers lieux. Mais pour venir à nostre temps, n'avons-nous pas veû en mil six cens vingt-quatre l'Empereur Ferdinand Second aimer mieux s'accorder avec Bethleem Gabor, & faire la paix avec les Turcs, qu'il pouvoit alors aisément chasser, que de manquer à ses desseins sur le Palatinat & sur la Valteline? Ne l'avons-nous pas veû de-

II.

Thua.10. hist.

puis laisser entrer ce grand Roy de Suede dans l'Allemagne, regarder ses progrés sans s'émouvoir, & recevoir quasi l'échec & mat, cependant que, comme a depuis reproché nostre Saint Pere à ses Ambassadeurs, il consommoit toutes ses forces & ses finances contre un Duc de Mantouë, le plus Catholique & le plus injustement opprimé qui fut jamais, pour appuier les interests de sa Maison, & pour satisfaire à la passion des Espagnols, qui ne pouvoient souffrir une si laide veuë que leur estoit, disoient-ils, un Prince François Souverain dans le cœur de l'Italie. Ce fut une violence dont le Ciel punit visiblement l'iniquité par la mort de trois Chefs d'armée qui l'executoient, du Duc de Savoye, du Marquis Spinola, & du Comte Collalte. Or ce qui donne le plus de noirceur à ces actions, c'est qu'on en voit en mesme temps éclater de toutes contraires du costé de la France. On remarque Louïs Treiziéme aprés avoir franchi les Alpes, commandé dans le Piedmont une armée qui n'avoit rien qui l'empéchast à l'heure d'assujettir toute la Lombardie, arrester neantmoins ses forces & son courage pour retourner dans son Royaume y achever d'ensevelir l'heresie sous les ruines de la Rochelle. Certainement voilà une opposition de grand relief, & une contrarieté bien diametrale. Aussi est-ce un avantage que les François pretendent grand de la part de leurs Rois,

d'avoir toûjours témoigné par de belles actions une vraie & eſſentielle devotion, & de s'eſtre toûjours monſtrez vrais fils aiſnez de l'Egliſe. Ils n'ont jamais marchandé le paſſage des Alpes, quand ils ont jugé neceſſaire d'aller en perſonne ſecourir les Papes, & conſerver au Sainct Siege ce qu'ils luy ont donné. Et s'il a fallu ſe croiſer contre les Infideles, ils ne ſe ſont pas contentez d'envoier quelque baſtard de leur Maiſon en cette expedition, ils y ſont allez eux-meſmes, expoſant leurs vies & leurs Couronnes pour le bien commun de toute la Chreſtienté. Leurs Ligues ſaintes n'ont point eſté feintes, & on ne leur a jamais oüi alleguer en un ſi bon deſſein le defaut de leurs peuples, comme fit Charles-Quint, que Vlloa, Hiſtorien Eſpagnol cautionne pour ce regard, aſſurant qu'il ne pût jamais faire conſentir les Eſtats d'Eſpagne à aucune contribution pour la guerre contre le Turc. Leurs peuples y ont toûjours emploié leurs biens & leurs perſonnes, voians leurs Souverains qui expoſoient ſi franchement la leur. Saint Louïs y a laiſſé une fois la liberté, & l'autre fois la vie; & douze ans aprés le Roy d'Arragon, ſous pretexte d'equipper une flotte à ſon imitation, prenoit l'argent de Philippes le Hardi ſon fils, & de Charles d'Anjou ſon frere, qu'il diſtribuoit à Jean Prochyte & à ſes autres emiſſaires pour executer les Veſpres Siciliennes, & dépoüiller II.

Charles de son Estat, se moquant des excommunications du Pape Martin Quatriéme. Ne prirent-ils pas la mesme couverture d'armer contre le Turc en l'an mil cinq cens septante-un, lors qu'ils surprirent Final, disant aprés pour toute raison, qu'ils avoient crainte qu'il ne fust pour les François? On n'a point veû les Rois de France vivre si bien avec les Mahometans, que de leur payer cent filles de tribut, comme ceux d'Espagne ont fait long-temps à des Mores. On ne lira point qu'ils aient lasché des Taureaux irritez contre leurs Evesques, comme le Roy Ordonius fit contre Atulphe Evesque de Compostelle, qui l'estoit venu trouver en ses habits Pontificaux; ni faire couper la langue à leurs Confesseurs, comme Jacques Roy d'Arragon fit à l'Evesque de Gerunde ou de Girona, pour avoir revelé quelque chose de sa confession. On ne leur reprochera point d'avoir esté en si bonne intelligence avec les ennemis de nostre Foy, que de leur mettre en main des places importantes, comme Charles-Quint fit Tunis à Muleassen, & son successeur Arzilla au Roy de Maroc, pour l'empécher de donner secours à Dom Antoine, sous ce pretexte ridicule de ne pouvoir defendre une place, qu'un petit Roy de Portugal defendoit bien. Et on ne remarquera point dans leur Histoire, des absolutions de deux milles Prestres & Moines massacrez, comme Philippes Second en prit, où ce nombre

Thuan. hist. l. 50.

Mariana l. 7. c. 13.

Mariana l. 7. c. 16.

Mariana l. 13. c. 16.

nombre estoit specifié aprés la conqueste du Portugal, aiant toûjours excepté dans son pardon general les Prestres & les Moines, qu'il permettoit à un chacun de tuer impunément, au mesme temps qu'il se moquoit des Theologiens, les priant de mettre sa conscience en repos, pour ce qui estoit de ses droits & pretentions sur ce Royaume. II. Thuan. hist. l. 75. & 78.

Tout ce que les Espagnols mesmes imputent aux François de plus criminel sur ce sujet, c'est d'avoir fait venir Barberousse avec cent dix Galeres jusques dans la coste de Provence, pour la sauver de leur invasion. Comme si les Papes Paul Troisiéme, Alexandre Sixiéme, & Jules Second, avoient fait difficulté de recourir à cette mesme assistance des Turcs, quand ils se sont veus reduits à l'extrémité. Comme si les Florentins ne s'estoient pas servis de Mahomet Second, contre Ferdinand Premier Roy de Naples; & les Venitiens du Soldan d'Egypte, pour chasser les Portugais du Levant, où faisant mine de planter la Foy ils gastoient tout leur commerce. Comme si on ne se servoit pas alors des Chevaux & des Elephans, à plus forte raison des hommes tels qu'ils soient, disent les Casuites sur ce sujet. Et comme si le droit de nature ne rendoit pas legitimes tous les moiens desquels dépend nostre conservation. L'alliance qu'a la France avec la Porte du Grand Seigneur, que l'Espagne tasche de Camillo Porzio l. 1. Mariana lib. 28, c. 10.

rendre si odieuse & si criminelle, reçoit encore plus de justification. Quiconque considerera l'utilité qui en revient à tout le Christianisme, par le témoignage mesme des Papes, qui ont souvent fait des complimens là-dessus aux Ambassadeurs des Rois Tres-Chrestiens; & qui pesera les exemples de tant de Patriarches, de David, de Salomon, des Machabées, & de tant d'autres qui ont eu de pareilles alliances avec des Infideles, comme quantité de Livres faits exprés le monstrent plus au long, s'estonnera sans doute qu'on veuïlle blasmer une chose qui merite plûtost recommandation. Mais il s'émerveillera bien plus que ce soient les Espagnols qui s'efforcent de la diffamer, s'il sçait qu'eux-mesmes sont alliez avec tant de Mahometans & d'Idolatres dans toutes les parties du Monde; que l'Empereur de Calecut est le plus grand ami qu'ils aient aux Indes; que le Sophi de Perse le seroit encore sans la prise d'Ormus; & qu'eux-mesmes ont recherché avec toute sorte d'artifice, l'alliance qu'ils trouvent si mauvaise pour ne l'avoir pû obtenir. Car ce n'est pas Sleidan seul qui a dit, que Ferdinand Premier offrit par ses Ambassadeurs, un tribut annuel au Turc, & demanda avec des soumissions indignes, l'investiture de la Hongrie à Soliman; l'Histoire de Paulo Jovio, & celle de Hongrie écrite par un Conseiller d'Estat des Empereurs Maximilian & Rodolphe, ad-

Ossat. l. 91.

Lib. 43.

Isthuanffi l. 14.

jouſtent que les meſmes Ambaſſadeurs II.
parlerent pour Charles-Quint, & que le Turc rebuta inſolemment les propoſitions d'alliance faites au nom des deux freres. Amurath Troiſiéme ſe moquoit publiquement des meſmes recherches de Philippes Second, & on a veû trois ans durant un Nogerio Milanois à Ragouſe, & un Juif à Conſtantinople, dont parle le Cardinal d'Oſſat, qui n'y eſtoient que pour cela. L'Hiſtoire d'Auguſte de Thou porte, qu'il y eut enfin un traitté pour trois ans entre eux; celle de Conneſtagio de la conqueſte de Portugal, remarque que ce Philippes Second détourna quelque temps le Roy Sebaſtien de ſon expedition d'Afrique, afin qu'elle ne troublaſt cette paix qu'il tramoit pour lors avec le Turc; & le ſieur de Breves écrit avoir empéché la reſidence de ſon Ambaſſadeur à la Porte. Il n'y a pas douze ans qu'un Antonio Barili Religieux Dominicain, traittoit à Conſtantinople cette grande affaire pour le Roy d'Eſpagne; & ceux qui doivent ſçavoir ce qui s'y paſſe, n'ignorent pas les offices qui s'y font encore preſentement pour en venir à bout. Au moins les Eſpagnols ne peuvent-ils pas nier que leurs plus proches parens, comme eſt l'Empereur & tant d'autres Princes Chreſtiens, n'y aient des Ambaſſadeurs auſſi bien que le Roy de France; que Ferdinand, qui a acquis le nom de Catholique à ſes ſucceſſeurs, n'ait envoié Pierre

Lib. 67.
Lib. 1.

Martyr en Ambaſſade vers le Sultan d'Egypte, dont il a écrit trois Livres ; & que Frideric d'Arragon Roy de Naples n'en ait fait autant vers le Turc, à qui il demandoit du ſecours, puiſque le Jeſuite Mariana leur Hiſtorien le rapporte. Pourquoi donc imputer comme un crime à un ſeul Roy, ce qu'ils croient licite à tous les autres ?

Lib. 17. c. 8. & 9.

C'eſt avec la meſme injuſtice qu'ils declament contre l'alliance des Heretiques, à l'occaſion des Suedois & des Hollandois, cependant qu'à la veuë de tout le monde ils vivent eſtroitement unis avec l'Angleterre & le Danemarc, qu'ils viennent de faire une ligue particuliere avec le Duc de Saxe, & qu'ils offrent la carte blanche à tous les Lutheriens d'Allemagne qui voudront y entrer. La primitive Egliſe ſouffroit les mariages des Fideles avec les Infideles ; elle en autoriſe tous les jours avec des Heretiques, & la Bulle de Gregoire Treiziéme permet aux Catholiques du Japon de contracter ce Sacrement avec des Idolatres. Combien doivent eſtre plus permiſes les alliances des Eſtats de differente Religion, qui ſe font ſans toucher à la Religion, qui n'ont pour objet que des conſiderations temporelles, & qui ont pour fondement les droits de la Nature & des Gens, ſelon leſquels chacun peut chercher ſa ſubſiſtence où il la penſe trouver ? Mais quoi, les Eſpagnols qui ſe diſent les premiers hom-

mes du monde en la Theologie Scholaſtique, trouvent dans leurs diſtinctions, que tout ce qui eſt defendu aux autres leur peut eſtre permis; & par de meſmes ſubtilitez, ce que le droit divin & humain ſouffre, eſt prohibé dans leur eſchole, s'il heurte leurs intereſts. Il n'y a de chemin pour aller au Ciel, ſi on les en croit, que celuy de S. Jacques; & la clef dorée de Caſtille, ſera bien plus neceſſaire, à leur dire, pour y entrer, que celle de Saint Pierre. II.

Ils ſe vantent avec meſme vanité d'avoir donné à l'Egliſe le Concile de Trente, pour l'avoir toûjours appuié de leur autorité. Les François répondent, qu'encore qu'Henri Second euſt fait faire ſes proteſtations contre l'aſſemblée partiale qui eſtoit en certain temps à Trente, par l'Eveſque Amiot alors Abbé de Bellozane, rien neantmoins n'avança tant ce Concile, & ne reduiſit le Pape Pie Quatriéme à le convoquer tout de bon, que les advis que luy fit donner à Rome le Grand Duc Coſme ſon pretendu parent, que ſans doute à faute de Concile Oecumeniqué les François en tiendroient un National, comme il avoit eſté arreſté aux Eſtats d'Orleans ſous François Second l'an mil cinq cens ſoixante, & continuez ſous Charles Neufiéme par l'avis de ce Grand Chancelier Michel de l'Hoſpital. De ſorte qu'on peut dire, que cette reſolution des Eſtats de France a plus contribué à la tenuë & concluſion de ce Concile,

Thuan. 8. hiſt.

que toute autre chose : comme il se voit que nonobstant l'opposition des Parlemens de France, en ce qui regarde les privileges ou libertez de l'Eglise Gallicane, fondées sur le droit commun, & mesme sur celuy de la nature, il ne laisse pas d'y estre receu aux choses de la Foy, & observé en beaucoup d'autres plus ponctuellement qu'il n'est en Castille, ni peut-estre dans l'Italie mesme.

En verité, le Catholicon d'Espagne est aujourd'hui une drogue trop éventée par toute l'Europe, pour faire que les Espagnols s'en puissent promettre un grand effet : & veû qu'on y brusle les Sorciers qui abusent du nom de Dieu, on peut admirer avec quel front ils mettent celuy de la Religion au devant de leurs interests temporels. Car ils n'ont pas honte de dire, que l'étenduë de leur Empire n'est que la recompense de leur pieté, & que le seul zele de l'Evangile a fait Madrid la Capitale du Monde, selon les termes de leurs rodomontades ordinaires ; pretendant en consequence la preseance sur toutes les Puissances de la Terre. Voions la replique des François à ces deux points.

Pour le premier, ils disent que les Espagnols sont dans la mesme insolence des Romains, que Saint Augustin & les au-
4. de Civ. Dei. tres Peres de la primitive Eglise ont si bien sceu reprimer, leur faisant voir qu'il n'y avoit point d'apparence qu'une domination acquise par tant d'injustice & de

mauvais moiens, pûst estre le salaire d'un vrai culte divin comme ils pretendoient, puisque le Ciel conserve plûtost à un chacun ce qui luy appartient. Quand on demandera aux Espagnols à quel titre ils tiennent les Royaumes de Sicile & de Naples, avec le Duché de Milan, & la Navarre : de quel droit ils ont dépossedé les Empereurs de Cusco & de Mexico, & pris aux proprietaires tout ce qu'ils occupent en cette longue coste d'Afrique & des Indes Orientales : avec quelle justice ils ont usurpé tant d'Estats en Allemagne, & rendu l'Empire hereditaire en leur Maison, qui estoit électif par ses loix fondamentales : peut-estre rougiront-ils de honte, d'attribuer au Ciel tant de rapines, & de le rendre complice de tant de crimes. II.

Quant à la preseance qu'ils croient leur estre deuë en consequence de cette grande Monarchie, les François opposent non seulement leur possession immemoriale selon leur droit d'aisnesse, mais mesme les jugemens contradictoires intervenus en pleine Cour de Rome, (dont le Ceremonial regle toutes celles de la Chrestienté) & par tout où les Espagnols ont osé remuer cette question. L'aiant fait à Venise l'an mil cinq cens cinquante-huit, & demandé le mesme rang sous Philippes Second, qu'ils avoient du temps de Charles-Quint, comme Empereur, ce sage Senat le leur refusa, & donna l'avan-

tage à François de Noailles Evesque d'Acqs, alors Ambassadeur de France; ce qui fit retirer pour quelque temps l'Espagnol. Aux Estats de Pologne l'an mil cinq cens septante-trois, les rangs aiant esté balancez pour les audiences des Ambassadeurs, le premier fut adjugé au Cardinal Commendon qui y estoit de la part du Pape, le second à l'Ambassadeur de l'Empereur, le troisiéme à Monluc Ambassadeur de France, & le quatriéme a celuy d'Espagne. A la canonization de Saint Diego de Alcala d'Henares, dont les Espagnols faisoient la dépense, croiant que la consideration de ce bon Saint, estant de leur païs, leur seroit avantageuse, ils demanderent en grace l'exclusion de l'Ambassadeur de France; lequel n'y pouvant consentir, à cause des consequences, il fut enfin determiné par la Cour de Rome, que celuy d'Espagne ne s'y trouveroit point s'il ne vouloit ceder, comme il ne fit, mais bien le Cardinal Deza en sa place. Si ces exemples, & les raisons qui les appuient, dont il y a des livres faits exprés, ne suffisent aux Espagnols, & que leurs conquestes de l'une & de l'autre Inde les éblouïssent si fort qu'ils ne se reconnoissent plus, au moins doivent-ils prendre garde à conserver leur avantage contre les Hollandois, qui sont tantost en estat de leur disputer la primauté par leurs propres argumens, s'ils continuent leurs progrez en l'Amerique,
&

& qu'ils les y traittent aussi mal comme ils ont déja fait en Levant. Mais quoi, les Espagnols ne sont pas faits à prendre les raisons comme le bien d'autruy, & pour deferer aux Decrets des Papes, il faut qu'ils mettent en leur faveur des Royaumes en Interdit, qu'ils leur adjugent de nouveaux Mondes, & que par une ligne imaginaire ils fassent des partages de toute la terre habitable à leur profit. Encore si aprés cela leur Sainteté trouve mauvais que les Rois d'Espagne les veüillent rendre leurs Chapelains, comme ils se vantent d'avoir fait l'Empereur leur premier Ministre, on les menace aussi-tost d'un Concile, & de faire d'eux comme le Grand Seigneur de son Mophti, qu'il depose quand il luy plaist. C'est le sens des paroles audacieuses que receut Alexandre VI. du grand Consalve, qui luy dit nettement que Ferdinand & Isabelle sçauroient bien faire valoir les dereglemens de l'Eglise, pour luy donner un autre Chef, s'il n'estoit plus respectueux en leur endroit, selon le propre texte de Mariana. Si comme Peres communs ils voient de mauvais œil qu'un cadet veüille prendre la droite sur le fils aisné de l'Eglise; s'ils s'opposent tant soit peu à la violence de ces Turcs Occidentaux qui veulent tout envahir, on leur fait apprehender un nouveau saccagement de Rome, & de mettre encore une fois saint Pierre aux liens. En effet, toute la Chrestienté a remar-

II.

Lib. 26. c. 15.

qué que les Espagnols ne baisent les pieds des Papes que pour leur lier les mains au mesme temps, qu'ils ne les respectent comme Pontifes que pour faire un pont à leurs desseins; & qu'ils ne leur ont jamais rendu de veritable obedience, que quand leurs affaires ont esté bien malades; comme ceux qui ont seulement recours aux Saints, lors que les autres remedes ne leur servent plus de rien. Pie Quatriéme est un impie à Philippes Second, Clement Septiéme ne vaut pas mieux à Charles-Quint, & les autres sont des fauteurs d'Heretiques, s'ils ne manient pas le timon de Saint Pierre à leur fantaisie. Pour bien conduire la barque à leur gré, il faut qu'elle n'ait de rafraichissemens ni de graces que pour eux, & que tous les Canons d'anathemes fulminent sur leurs ennemis. Il faut que la Maison d'Austriche ait droit de faire assassiner les Cardinaux André Batthori, & George Martinuse, le premier quand elle se mécontentera de luy, le second lors qu'elle se voudra approprier son bien. Il faut qu'elle puisse enlever celuy de Clesel, & faire prisonniers les Electeurs Catholiques de l'Empire quand bon luy semblera, sans qu'on trouve rien à dire en toutes ses actions: Et que si Henri Troisiéme est reduit, pour sauver sa vie & son Estat, à traitter de mesme le Cardinal de Guise avec son frere, on fulmine aussi-tost une excommunication majeure sur sa teste sans esperance d'absolu-

tion, & que ſon Royaume ſoit abandonné au premier occupant. Autrement ils feront renaiſtre le ſiecle des Antipapes, qui ſont les ſeuls qui ont trouvé retraitte chez eux; ils feront deſcendre en Italie tous les Lutheriens d'Allemagne par le chemin qu'ils leur ont marqué dans la Valteline; & ils reſtabliront les droits de l'Empire dans Rome, tels qu'ils eſtoient du temps de l'Egliſe Primitive. N'ont-ils pas déja un autre S. Pere tout preſt en Sicile pour une telle occaſion, quelque inſtance, & quelque plainte qu'ayent pû faire de cette inſolente dignité, je ne diray pas les Nonces ni les Legats, car ils n'en reçoivent point là, mais les Papes meſmes à leurs Ambaſſadeurs? C'eſt ainſi que les Eſpagnols pretendent faire trembler ſous eux le Chef & les membres du ſacré College, & par eux le reſte de l'Italie qui n'attend ſa liberté que de la France. Il n'y a ſorte d'artifice dont on n'ait uſé pour luy oſter cette unique eſperance, & invention dont on ne ſe ſoit ſervi pour fermer le paſſage à ce ſecours. Mais, graces à Dieu, comme l'Hercule Gaulois a ſurmonté les Alpes, franchi le Pas de Suſe, & ouvert la porte de Pignerol; les Italiens auſſi n'ont plus ſujet de craindre, comme autrefois, que la licence & l'hereſie les viennent troubler de ce coſté là. Ce qui leur faiſoit apprehender l'entrée des François en leur païs du vivant de Henri Quatriéme, & ſouhaitter aux plus II.

ſimples l'échange du Marquiſat de Saluſſes ; c'eſtoit la crainte qu'une contraire Religion ne ſe gliſſaſt parmi eux, ſous un Roy qui en avoit fait profeſſion, & qui eſtoit tout nouvellement converti. Il n'y a rien à preſent à redouter de tel, du Regne d'un Monarque ſi juſte & ſi pieux, qui vient de dompter ce monſtre d'hereſie, & de mettre ſi bas ceux qui compoſoient autrefois un parti dans ſon Eſtat ſous le pretexte d'une Religion reformée, qu'aujourd'hui ils n'y ſont tolerez qu'en vertu des Edits & de la foy publique qui laiſſe vivre les Juifs dans Rome, & les Grecs dans Veniſe. Il ne faut donc pas craindre que des perſonnes ſe puiſſent eſtendre & accroiſtre, qui deperiſſent & s'aneantiſent à veuë d'œil, par les bons moiens que ſçait tenir ſa Majeſté Tres-Chreſtienne, dont tous les eſtrangers qui habitent dans ſes Eſtats peuvent rendre par tout un aſſuré témoignage. Car il eſt certain qu'il n'y a plus en France que l'ombre de ce qu'on nommoit autrefois le corps de ceux de la Religion, & qu'on pourroit dire à toutes perſonnes qui conſidereroient les Huguenots d'apreſent comme les premiers, qu'elles prendroient l'ombre pour le corps. Auſſi eſt-ce une choſe de conſideration à tous les Alliez des Fleurs de Lis, qu'outre l'impuiſſance où ſont les Religionnaires de plus nuire au bien de l'Eſtat, ils s'y trouvent dans un ſi grand repos, que hors peut-eſtre

quelques factieux qu'on sçaura toûjours bien reprimer ; le reste s'estime heureux d'y joüir de la liberté qu'il a plû au Souverain de leur accorder, & d'y vivre en la mesme assurance que font ses autres sujets.

Si l'Italie attend son secours de la France contre les invasions Espagnoles, l'Allemagne luy tend les bras d'un autre costé, ne pouvant plus souffrir le rude joug de ces estrangers, qui pour representer les aisnez de la Maison d'Hapsbourg, ensevelissent sous la ruine des autres familles beaucoup plus anciennes, la liberté Germanique. Pour le faire avec plus de commodité, ils se servent de l'artifice ordinaire de faire qu'elles se ruinent d'elles-mesmes, en les divisant & faisant en mesme temps que l'un des partis prenne d'eux sa subsistence. Ainsi dans la Palatine ils ont transferé depuis peu l'Electorat de la souche des Electeurs, en celle des Ducs de Bavieres. Ainsi dans celle de Saxe les cadets receurent sous Charles-Quint le mesme avantage, au prejudice de ceux de Vveimar. Ainsi le Marquis de Dourlac fut spolié en mil si cens vingt-deux, du Marquisat superieur de Baden, en le donnant aux enfans du Marquis Edoüard. Ainsi l'année suivante ils adjugerent au Lantgrave de Hesse de Darmstad, la succession de Louïs le vieil Lantgrave de Hesse de Marbug, en privant Maurice

Lantgrave de Hesse de Cassel. Par ce moien abaissant les plus élevez, & mettant les autres qu'ils obligent dans la necessité de leur assistance, ils font que toute l'Allemagne ploie sous leurs injustes volontez. Que n'ont-ils point fait à mesme fin, dans la succession du Duc de Cleves, sinon qu'en assistant le Duc de Neubourg contre l'Electeur de Brandebourg, ils se la fussent toute appropriée, si les Hollandois n'en eussent pris leur part? Quant aux Electeurs Ecclesiastiques, s'ils témoignent quelque generosité Allemande, s'ils font voir qu'ils ne peuvent souffrir le sourcil Espagnol, & que cette orgueilleuse & ruineuse domination leur déplaist, on leur fait bien-tost voir qu'ils n'ont pas esté canoniquement éleus; au cas qu'ils ne soient pirement traittez, & ils entendent incontinent un Comte d'Ognate Guevare, ou quelque autre Ambassadeur, qui dit hautement dans la Cour de l'Empereur, que les Evesques d'Allemagne ont de trop longues robes, & qu'il les leur faut accourcir. Bon Dieu, que l'injure accroist par la consideration de celuy qui la fait; & que l'indignité doit estre sensible à ces bons Prelats, de voir que ceux-là viennent de quatre cens lieuës les menacer de reformation, chez qui l'on a veû dans une seule bataile trois Evesques Espagnols combattans pour les Mores! Que ceux-là se meslent de les catechiser, qui font des Processions dans

Mariana lib. 8. cap. 10.

Madrid pour le bien de l'Eglise, au mesme temps qu'ils en prennent le Chef prisonnier, qu'ils saccagent Rome, pillent ses Temples, & violent tous ses lieux Saints. Et que des personnes leur veüillent donner des loix de pieté, qui dansent la Sarabande avec leurs castagnetes devant les Autels; qui refusent le Dais chez eux à un Legat neveu de Pape, le venant de donner à un Prince Heretique; & qui nomment par derision le Successeur de Saint Pierre leur Portemanteau, pource que la Religion sert de couverture à toutes leurs injustices. II.

C'est neantmoins en usant de la sorte, qu'ils pretendent assujettir tout le monde, ayant sous leurs pieds l'Italie & l'Allemagne, il faut que le reste de l'Europe ploie le genouïl; & cette partie du Monde conquise, voilà le grand dessein de la Monarchie universelle reüssi, & tout le monde recevant les loix d'un Roy spirituellement & temporellement Catholique. Si est-ce que contre l'opinion qui prevaut en beaucoup d'esprits, que les Espagnols soient assez bons Politiques pour arriver à ce point, il y en a qui tout au contraire les en estiment les plus incapables des hommes. Et veritablement, si on jette l'œil sur les grands avantages qu'il semble que Dieu leur donnoit pour ce regard; & qu'on considere d'ailleurs le peu de profit qu'ils en ont recueilli par la mauvai-

se correspondance de leur part; on trouvera assez dequoi admirer cette grande reputation de prudence raffinée qu'on leur a voulu donner, ou qu'ils se sont attribuée. Il n'y a point de Maison dans le Monde, à qui les alliances ayent apporté tant d'Estats sans coup ferir, comme l'on dit, qu'à celle d'Austriche dont ils sont les aisnez: Le temps & la Fortune l'a fait riche du bien d'autruy, leur convoitise achevant de rendre cette allusion parfaite: On a veû toutes les richesses des Indes Orientales & Occidentales tomber entre leurs mains, le seul nouveau Monde leur fournissant de l'or assez pour en acheter tout le viel: La Ligue de France, l'Heresie d'Angleterre, & la disposition des affaires quasi de toute l'Europe, leur donnoit les moiens d'agir sans recevoir que peu de contradiction: Et neantmoins qu'ont-ils fait avec tout cela, que de travailler toute la Chrestienté, acquerir la haine de tous les peuples, & donner à connoistre qu'ils ont pris un dessein beaucoup au dessus de leur portée & de leurs forces? L'Histoire ancienne nous enseigne, que Philippes fils d'Amyntas, comme le nomment les Grecs, & que nous connoissons beaucoup mieux pour avoir esté le pere d'Alexandre, se servit de deux moiens avec lesquels il fonda l'Empire Macedonien, du pretexte de la Religion, & de l'or de ses mines de Chrysite, aujourd'huy Siderocapsa. Philippes Second Roy d'E-

ſpagne n'a pas emploié le premier avec moins d'artifice ; & il a eu les mines de Mozambique & de Potoſi, l'or de Sofala & celuy du Perou en telle abondance, qu'il n'y a nulle proportion ; mais le ſuccés a fait voir que les Eſpagnols ne ſont pas capables de former une grande Monarchie, comme firent les Macedoniens. C'eſt choſe eſtrange du peu de profit que ce Roy a retiré d'une dépenſe de ſept cens millions d'or, comme le porte la relation de l'Ambaſſadeur Venitien Soranzo à ſes Maiſtres. Une ſi grande ſomme ne ſera pas trouvée incroiable, à qui ſçaura que les Regiſtres de Seville font voir plus de ſeize cens millions d'or, dont l'Amerique a fait preſent aux Eſpagnols ; & qu'un ſeul équipage maritime de dix-ſept mille ducats leur valut dés ſa premiere découverte ſoixante millions d'or. N'eſtoit-ce pas là dequoi s'élever un throſne ſur toute la terre, & dequoi faire des deux Mondes un ſeul Empire, à une main qui euſt ſceu emploier à propos de ſi prodigieuſes richeſſes, & ſe prevaloir de la toute-puiſſance des metaux ? Nous avons veû au contraire qu'ils ont conſumé tout cela en des guerres mal entrepriſes contre leurs propres ſujets, & en des corruptions infames de ceux de leurs voiſins. Nous leur avons veû conſumer toutes leurs forces à tyranniſer les corps & les eſprits des Flamands, comme s'il n'y euſt eu II.

aucune distinction de conduite & de gouvernement à faire, entre les peuples du Païs-bas & ceux de la Mauritanie. Nous leur avons veû par diverses fois chasser le quart de leurs peuples sous pretexte de pieté, lorsqu'ils avoient le plus de besoin de sujets naturels, pour fournir à tant de guerres & de colonies necessaires à repeupler les Mondes, que d'ailleurs ils desertoient. Nous leur avons veû tenir leurs Souverains toûjours dans l'enclos d'un Palais, cependant que de dignes testes couronnées ont paru contre eux à la teste des armées, sans que la leçon des Cesars ou des Alexandres, ni l'exemple de tous les Conquerans (qui n'eurent jamais tant de moiens externes qui favorisassent leurs conquestes) les ait pû porter à quelque genereuse démarche. Bref, nous leur avons veû generalement faire ce qui n'estoit bon qu'à s'attirer la haine de tout le genre humain, par des cruautez si inhumaines, par une avarice si insatiable, & par un orgueil si ridicule & insupportable tout ensemble, que quiconque considerera bien la Politique des Espagnols depuis cent ans en çà, examinant par le menu les choses qui se sont passées, & que nous nous contentons de toucher du bout du doigt, sera contraint d'avoüer qu'en ce qui leur a reüssi ils ont esté bien plus heureux que sages. Il n'y eut peut-estre jamais d'hommes politiques ou statistes, comme ils se disent,

qui ſceuſſent ſi mal ſe prevaloir des occurrences favorables, de la revolution des temps, & de la conjoncture ou du paſſage des affaires; bien que, comme c'eſt toûjours la coûtume, on ait ſouvent attribué à leur prudence & bonne conduite des ſuccez qui dépendoient purement de leur bonne fortune, & qui n'eſtoient qu'une ſuite ordinaire de la revolution des Eſtats. Aprés quoi on peut conclure, que tant s'en faut qu'ils ſoient ſi conſommez Politiques qu'ils ſe publient eux-meſmes, il n'y a vrai-ſemblablement Nation ſous le Ciel moins née à commander les autres que la leur, & qui avec les merveilleux avantages dont nous venons de parler, n'euſt aiſément acquis la gloire d'avoir fondé chez ſoy la plus grãde de toutes les Monarchies, dont il nous reſte quelque ſouvenir, rendant ſa principale ville la Capitale des deux Mondes. D'une choſe ne peut-on pas douter, qu'ils ne ſoient comme Chreſtiens infiniment blaſmez de la poſterité, d'avoir ſi mal uſé de tant de moiens, leſquels entre les mains de perſonnes qui euſſent eſté portées d'un veritable zele à la Religion, eſtoient plus que ſuffiſans pour effacer de ſus la terre tout ce qui luy eſt contraire, & ruïner tout ce qu'il y a d'infidelité dans le monde. II.

Juſques ici nous avons permis aux François de repliquer aux Eſpagnols avec toute ſorte de liberté, afin que nous re-

connuſſions mieux dans cette franchiſe l'extréme antipathie de ces deux Nations, qui eſt le ſujet de noſtre diſcours. Et pource que cette contrarieté d'eſprits donne aux uns & aux autres beaucoup de licence de parler, non ſeulement de leurs adverſaires, mais meſmes des Puiſſances Souveraines qui les dominent, & que nous reconnoiſſons meriter par tout un extréme reſpect; nous dirons pour marque de celuy que nous portons à cette tres-grande & tres-illuſtre Maiſon d'Auſtriche, que comme nous ne croions pas qu'on puiſſe jamais uſer de trop de reverence vers une famille en laquelle on compte pluſieurs Rois, & juſques à onze Empereurs: auſſi ne nous ſemble-t-il pas qu'il y en euſt en toute l'Europe, qui meritaſt mieux l'étroite alliance & conſanguinité où elle eſt avec celle de France. Le Ciel ſeul qui eſt l'auteur d'une ſi neceſſaire conjonction, peut encore par ſa toute-puiſſance moderer cette merveilleuſe contrarieté d'humeurs qui ſe voit entre leurs peuples, ce que nous ne luy pouvons demander avec d'aſſez inſtantes prieres, puiſque le bien de la Chreſtienté eſt de ſorte attaché à leur reconciliation, que les Turcs ne ceſſent de l'importuner tous les jours dans leurs Moſquées, pour l'inimitié perpetuelle des deux Nations Françoiſe & Epagnole. Et pource qu'il faut que les hommes cooperent avec luy, nous prierons l'Eſpagne de ſe ſouvenir, qu'il n'y a point

eu d'Estats qui ayent plûtost trouvé leur fin, que ceux qui on témoigné de n'en vouloir point avoir ; & qu'à l'égard des Empires, aussi bien que des hommes, la santé est bien plus souhaittable dans une stature mediocre, qu'une complexion infirme dans un corps de Geant. Ce fut ce qui obligea l'un des Scipions estant Censeur, à faire changer le Rituel des prieres publiques, par lequel les Dieux immortels estoient invoquez pour l'agrandissement de la Republique Romaine, jugeant plus à propos de leur en demander seulement la conservation. S'il plaist aux Espagnols de mettre un clou à la roüe qui les a portez si haut, quitter cette insatiable convoitise du bien d'autruy, & renoncer à cette charmante, mais diabolique imagination d'une Monarchie universelle, il y aura sujet de commencer à bien esperer. Leurs Histoires disent, qu'autrefois le Roy Henri de Castille recommanda en mourant à son fils Jean, sur toutes choses l'amitié des François ; ils doivent croire qu'encore à present elle ne leur peut estre que tres-utile, s'ils se mettent aux termes de la contracter. La France de son costé contribuera, s'il luy plaist, à un si grand bien, & considerera qu'elle n'a de puissant ami ou ennemi, que l'Espagnol, qui luy doit estre par consequent de tres-grande consideration. Les vents du Nort sont veritablement tres- II.

impetueux quelquefois, mais aussi s'appaisent-ils quasi en un instant. Ceux du Sud tout au contraire, excitent des tempestes qui durent ordinairement longtemps, aprés mesme qu'ils ont cessé de souffler. La position de l'Espagne eu égard à la France, m'oblige à faire cette remarque, selon laquelle l'Histoire témoignera assez, que ce n'est pas pour les François qu'a esté fait le Proverbe, que tout le mal vient du costé de l'Aquilon. Mais il faut que les uns & les autres se representent s'il leur plaist, que comme il n'y a rien de plus agreable à ouïr, de plus souhaittable à desirer, ni de plus utile à posseder, selon le dire

Lib. 19. de Civit. Dei cap. 11. de Sainct Augustin, que la paix; aussi n'y a-t-il rien de plus abominable entre les hommes que la guerre, d'où vient que son nom Latin la rend le propre des Bestes brutes. Parmi elles-mesmes celles-là ont la haine de tout le monde, qu'on voit avoir toûjours les armes au poing, comme les Tigres & les Lions;

Ovid. 2. de art. am. *Odimus accipitrem, quia vivit semper in armis;*

Hist. l. 12. Et nous pouvons dire que le soldat est la terreur & la haine de tout le genre humain. C'est pourquoi Polybe compare fort proprement la paix à la santé que tous les hommes desirent, & la guerre à une dangereuse maladie, qui doit estre apprehendée d'un chacun. En ef-

set, il n'y a vrai-semblablement personne, qui n'aime-mieux estre éveillé par le chant du coq, que par le son de la trompette ; & pour moy je ne feindrai point de dire aprés ce grand Capitaine Annibal, qu'une paix certaine vaut bien mieux qu'une victoire esperée, puisque la premiere est la fin de la seconde, & qu'en toutes choses les moiens ne sont estimez qu'à cause de leur fin. Le Pere commun de tous les Fideles, sera sans doute le mediateur d'un si grand Ouvrage, il jettera son Caducée entre les deux Couronnes, fera revenir la belle Astrée du Ciel en Terre, & calmant les orages de l'Europe, rendra les jours de nostre vie aussi tranquilles que ceux des Alcions.

II.

Tit. Liv. decad. 3. lib. 10.



LE LIBRAIRE AV LECTEVR.

LA mediocre grosseur de ce Traitté me donne envie d'y adjoûter deux petits Discours, tant parce qu'ils sont tous d'un mesme Auteur, qu'à cause que leur matiere est assez conforme pour ce qui touche la Politique. Le premier Discours, qui est sur la Bataille de Lutzen, fut imprimé trois ou quatre fois dés l'an 1633. & le second ensuite par feu Estienne Richer, qui les a inserez tous deux, l'un dans le dix-huitiéme Volume de son Mercure François page 706. l'autre dans le dix-neufiéme Tome page 224. I'ay creu, LECTEUR, *que vous me sçauriez bon gré de les donner en ce lieu, & que l'Auteur ne le trouveroit pas mauvais, encore qu'il n'y eust pas mis son nom. Il le supprima de mesme à la premiere impression du Livre de la Contrarieté d'humeurs, outre qu'il fit passer l'Ouvrage sur des raisons du temps, pour une Traduction d'Italien en François. Ie veux bien vous avertir que c'est un veritable original, & que ce Fabricio Campolini, dont le titre parle, ne doit estre pris que pour une personne tout-à-fait imaginaire.*



DISCOVRS
SVR LA BATAILLE
DE LVTZEN.

Du 6/16. Novembre 1632.

LES batailles sont des Arrests du Ciel, qui decident les differens des Estats, & changent l'estre des Puissances de la Terre. C'est pourquoi les Romains avoient imposé le nom de Mavors au Dieu des combats, comme à celuy qui se plaist à bouleverser les choses grandes. Mais il n'arrive pas toûjours que ces Arrests soient decisifs, & souvent on a veû deux partis contraires s'en prevaloir également, & s'attribuer chacun l'avantage d'un mesme fait d'armes. Aprés celuy de Mantinée, l'un des plus celebres qu'ait veû la Grece, les Atheniens ne dresserent pas de moindres trophées sur ce qu'ils occuperent du champ de bataille, que les Bœotiens, ausquels Epaminondas avoit si glorieusement acquis le reste au prix de sa vie; & il se trouva que les Devins avoient eu raison de pro-

noncer un peu auparavant, que les entrailles des hosties adjugeoient la victoire à tous les deux partis. L'Histoire de toutes les Nations fournit de semblables exemples, & sans aller plus loin, la Journée de Saint Denis, de la memoire de nos peres, laissa les Catholiques & les Protestans en contestation de l'avantage que chacun mettoit de son costé. Mais ce que nous venons d'apprendre de la bataille de Lutzen, me semble d'autant plus considerable, qu'outre son importance, qui interesse toutes les Puissances de l'Europe, on y peut remarquer une infinité de circonstances singulieres, qui meritent bien qu'on y fasse quelque particuliere reflexion.

N'est-ce pas une chose notable, de voir les Suedois demeurer maistres du champ de cette bataille, en possession du bagage de l'ennemi, de vingt & une grosses pieces de canon, outre plusieurs autres, & d'un tres-grand nombre, soit d'estendars, soit de cornettes: Avoir ruiné les deux tiers de l'armée ennemie, tué dix ou douze mille Imperialistes couchez sur la place, blessé quelques-uns des principaux Chefs & Colonels, Galas, Isolani, Holck, Picolomini & Papenheim, fait fuir le Generalissime Vvalstein, qui gagna Leipsig à la faveur de la nuit, & courut jusques à Leutmerits sans attendre le jour: Avoir en suitte fait abandonner Leipsig, & rendre depuis son Chasteau par composition,

emporté Chemniz, forcé Zvvikau, & chassé l'ennemi de tous les Estats occupez du Duc de Saxe, le repoussant jusques dans la capitale de Boheme : N'est-ce pas, dis-je, une chose tres-notable, de voir que nonobstant tous ces avantages on tire le canon dans Vienne en signe de bon succés, qu'on fasse des feux de joye dans Bruxelles, dans Ingolstad & dans Ratisbonne, & qu'on chante le *Te Deum* à Madrid, comme d'une victoire obtenuë ? II.

C'est à mon avis, ce qui tient aujourd'hui beaucoup de personnes en admiration, considerant que plusieurs de ces circonstances ont souvent acquis toutes seules la gloire du triomphe à ceux qui s'en pouvoient prevaloir, & que toutes ensemble du costé des Suedois, tant s'en faut qu'elles aient pû faire avouër aux Austrichiens qu'ils aient eu du pire, qu'elles ne les empeschent pas de jetter des chants d'allegresse, & de s'efforcer de faire paroistre qu'ils ont eu le sort des armes favorable. Les troupes d'Antigonus aiant esté tres-mal menées par les Argyraspides d'Eumenes, il ne laissa pas de pretendre l'honneur de la victoire, voiant qu'Eumenes pour se prevaloir la nuit des commoditez de son camp, l'avoit laissé maistre de la place du combat, & des morts qui la couvroient. Et si nous voulions rechercher dans les Histoires des témoignages semblables, la chose iroit à l'infini, tant à l'égard du champ de bataille, que

des autres evenemens que nous avons remarquez.

Si eſt-ce que ſi nous peſons l'importance de la mort du Roy de Suede, ſi nous penetrons les conſequences de la perte de cet incomparable Chef, & les avantages que ſes ennemis s'en peuvent promettre, peut-eſtre trouverons-nous moins étrange leur procedé, & peut-eſtre ſerons-nous contraints d'avouër, que ce n'eſt pas choſe nouvelle de pretendre le gain d'une bataille par la ſeule conſideration d'un coup fatal comme celuy-là. Les Thebains aiant obtenu une grande victoire contre Alexandre Roy de Pheres, ne laiſſerent pas de ſe dire vaincus, voiant qu'ils avoient perdu au combat leur grand conducteur Pelopidas : Et Xenophon qui combattoit en perſonne pour Cyrus contre ſon aiſné Artaxerxes, nous rapporte qu'aprés la mort du premier, cetuy-ci envoia dire aux Grecs qui s'eſtimoient victorieux, que puiſque par la mort de Cyrus la victoire eſtoit ſans difficulté de ſon coſté, ils euſſent à rendre les armes, & ſe ſoûmettant à ſes volontez faire épreuve de ſa clemence.

Mais à la verité Artaxerxes avoit juſte ſujet de le preſumer ainſi, puiſque par la mort de ſon cadet qui luy diſpuoit ſon ſceptre, & qui ne laiſſoit aucun ſucceſſeur, toute cette guerre ſe trouvoit terminée ſans aucune reſſource. Ce que l'Empereur ne peut pas dire aujourd'hui,

qu'il voit aprés le decés du Roy de Suede son parti subsister encore tout entier contre luy, les mesmes forces preparées à la ruine de sa Maison, & les mesmes interests, s'ils ne sont devenus plus puissans, en vigueur contre son gouvernement. II.

Il est fort important d'avoir égard à ces disproportions d'exemples, lorsque l'on veut ajuster quelques paralleles de l'Histoire ancienne aux occurrences de nostre temps. Beaucoup de personnes se sont laissées persuader, que la mort de Gustave ne produiroit pas moins de confusion dans ses conquestes, que fit celle d'Alexandre le Grand parmi ses Generaux d'armée. Et neantmoins pour peu qu'on fasse de reflexion sur les conditions de l'un & de l'autre temps, & sur la diversité des affaires qu'on veut ici apparier, on s'appercevra aisément, que hors la ressemblance des deux Chefs, en valeur & en grandeur de courage, il n'y a pas grande raison de vouloir faire ce rapport.

Ce qui mit la discorde & fit naistre les partialitez entre ces grands Capitaines Grecs (aprés le naturel de leur nation) fut principalement l'estat pacifique & le grand calme où les laissa leur maistre, dans un Empire de si vaste domination. Il estoit quasi impossible que des courages Martiaux comme les leurs, accoustumez à prendre leur repos dans les factions de la guerre, ne se heurtassent au dedans, n'aians personne au dehors contre qui s'exercer;

à quoi le testament militaire d'Alexandre, qui laissoit la conduite principale de l'Estat au meilleur d'entre eux, sans rien determiner, contribua beaucoup. Les Scythes vers le Nort n'osoient plus passer le Tanaïs, tant s'en faut qu'ils pûssent rien entreprendre par la mer Caspie, ou par le Pont-Euxin. L'Inde qui est au delà du Gange s'estimoit heureuse que ce fleuve servist de borne à l'Empire Macedonien. Les deserts de Libye luy estoient d'autres limites fort assurées vers le Midy. Et ce qui restoit à conquerir du Couchant de l'Europe, estoit alors ou inconnu ou méprisé par les Grecs. Ce n'est donc pas merveille, si pendant la Regence de Perdicas, à cause de la foiblesse d'esprit d'Arrhideus, & pendant les minoritez des fils de Roxane, & de Barsine, ces Lieutenans generaux de Royaumes plûtost que de Provinces, Antipater, Ptolomée, Antigonus, & les autres, se firent la guerre entre eux, ne leur restant que ce seul moien d'employer leurs forces, & ne pouvãt former de dessein plus grand que celuy de s'establir & de s'accroistre, les uns au prejudice des autres.

Or qui ne voit que le Roy de Suede laisse par sa mort les affaires de l'Europe en des termes bien differens ? Il a trouvé ses Destinées au milieu d'un combat, lequel quoi qu'avantageux pour les siens, ne decide nullement les differens où il estoit avec l'Empereur, & par consequent ses Chefs demeurent dans le mesme emploi

qu'ils avoient de son vivant. Il laisse toutes ses forces, & celles de ses Partisans, obligées de se tenir unies par l'opposition presente de celles de l'ennemi. Il avoit fait reconnoistre la succession de sa fille à la Couronne par les Estats generaux avant que partir de Stokolm; ce qui met le païs à couvert de tous les troubles qu'on eust pû apprehender. Son Chancelier Oxenstern, à la fidelité & suffisance duquel il confioit ses plus importans desseins, estoit destiné de long-temps, avenant ce malheur, à la direction des affaires. Ses Colonels Horn, Banier, Baudissen, & autres, ne peuvent trouver leur compte, ni mesme leur seureté, que dans la grandeur de l'Estat qu'ils viennent d'élever sous ce grand Monarque, & qu'ils témoignent vouloir servir, comme ils y sont obligez, avec une preud'homie Suedoise. Tous les cõfederez ont perdu aujourd'hui la jalousie qu'ils pouvoient avoir de la grandeur de ce Prince, & ils auront plus de disposition & de vigueur que jamais à se tenir dans l'union de Leipsig. Ils commandent dix armées dans l'Allemagne, & ont les deux tiers du païs avec les principales villes à leur devotion. Ils sçavent quel est le joug de la Maison d'Austriche qui leur vient d'estre levé; & sont entrez en connoissance de leurs forces, à faute dequoi ils recevoient il n'y a que trois ans une si dure loy de ceux à qui ils sont capables de la donner. Enfin ils peuvent raisonnablement

attendre toute ſorte de bonne correſpondance, & peut-eſtre plus grande qu'auparavant, de beaucoup de puiſſans voiſins qui s'intereſſent dans leur conſervation. Quelle apparence y a-t-il donc de comparer le temps d'Alexandre à celuy dont nous parlons, & de vouloir preſumer de meſmes ſuccez d'affaires, où les cauſes d'agir ſont differentes par toute ſorte de circonſtances?

Je tombe d'accord qu'il arrive ſouvent dans les Monarchies la meſme ſubverſion de gouvernement par la mort du Souverain, qu'on dit avoir lieu en celle des Abeilles, quand ce funeſte accident s'y rencontre,

— *Rege incolumi mens omnibus una eſt;*
Amiſſo, rupere fidem.

Mais que ce ſoit une fatalité inévitable, & que comme nous ſçavons qu'il eſt arrivé ſouvent au contraire, on ne doive aujourd'hui vrai-ſemblablement ſe promettre de meilleurs evenemens de la diſpoſition des affaires d'Allemagne, telles que les a laiſſées le Roy de Suede, c'eſt à quoi je ne puis pas acquieſcer.

Or puiſque le temps ſeul nous en peut éclaircir, conſiderons cependant une quantité de rencontres en cette memorable Journée, tels que difficilement les pourroit-on remarquer ailleurs.

Qu'il y ait eû plus de batailles gagnées par le moindre nombre de combattans que par le plus grand, comme a eſté celle-ci, c'eſt

c'eſt une choſe obſervée il y a long-temps, II.
par ceux qui en tirent un argument que les Victoires ſont des effets de la Providence, laquelle a ſes raiſons à part, & que ſouvent nous ne pouvons pas penetrer. Ces grandes expeditions de Cyrus contre les Maſſagetes, de Cambyſes contre les Ethiopiens, de Darius contre les Scythes, & de Xerxes, contre les Grecs, en ſont des preuves tres-anciennes, confirmées par tous les âges ſuivans. Que les armées du Septentrion (appellé *vagina mundi*) aient ſouvent eſté ſuperieures de celles du Midy, comme les Grecques des Aſiatiques, & les Romaines des Carthaginoiſes, beaucoup de perſonnes en ont déja fait la remarque. Mais que la mort d'un grand Roy à la veuë de toute ſon armée, comme a eſté celle de Guſtave dans la campagne de Lutzen, non ſeulement n'ait point cauſé la déroute generale de ſes troupes, comme il arrive quaſi toûjours, mais meſme ait eſté la cauſe principale & viſible de la victoire des ſiens, c'eſt ce qui merite bien, à mon advis, d'eſtre conſideré. Chacun ſçait que celle de Gaſton de Foix à Ravenne (choiſiſſant ce ſeul exemple parmi une infinité d'autres) ſurvenuë dans la pourſuite de ſes ennemis déja vaincus, rendit ſa victoire Cadmeenne à la France, & que ce fut la ruine de nos affaires d'Italie ſous Louïs Douziéme. Ici nous voions un Roy, qui faiſoit ſeul la plus forte & la plus conſiderable partie de ſon armée, tué dés le

premier choc de la bataille, le Genie heroïque duquel opere de ſorte aprés ſa mort ſur l'eſprit des ſiens, que non ſeulement il leur affermit le courage les animant à la vengeance, mais leur inſpire meſme cette eſpece de fureur, dont Homere dit qu'Achille fut tranſporté aïant perdu Patrocle, quand il luy fait tuer juſques à ceux qui ſe mettoient à genoux devant luy. Nous voions en ſuite recueillir les fruits de cette victoire, ſans eſtonnement de ce qu'elle avoit couſté ſi cher, reprendre les villes auparavant occupées, forcer les places opiniaſtres, reduire l'ennemi à une honteuſe fuite de plus de cinquante lieuës de chemin. Ce ſont veritablement des merveilles en nos jours, que la poſterité aura de la peine à croire auſſi bien que le reſte des actions de ce Prince, qui font voir que les Poëtes & les Peintres ont eu raiſon de donner des aiſles aux victoires qu'ils nous repreſentent. Car n'eſt-ce pas un vol plûtoſt qu'un paſſage d'expedition militaire, celuy qu'il a fait des bords de la mer Balthique, juſques à Auſbourg au delà du Danube; & de la Pruſſe citerieure à la Viſtule, juſques par deçà le Rhin, dans le temps de deux ans & de peu de mois? eſtendant ſes conqueſtes par ce moien, au delà des limites que les anciens Geographes donnoient à l'Allemagne.

Qui pourra croire que le reſtabliſſement d'un Prince Palatin, des Ducs de Mekelbourg, de Pomeranie, & de tant d'autres

Seigneurs ; la liberté renduë à tant de Republiques, & de villes Anſeatiques ; l'oppreſſion des Electeurs de Saxe & de Brandebourg oſtée de deſſus leurs teſtes ; leurs repreſailles aſſignées ſur les Ducs de Baviere & de Franconie, ſur Mayence, ſur Cologne, & ſur tant d'autres Eſtats : qui pourra, dis-je, croire que toutes ces choſes ſoient l'ouvrage de ſi peu de temps ? C'eſt ainſi qu'Hercule couroit le Monde, qu'il delivroit les opprimez, & qu'il purgeoit la Terre de monſtres. Et veritablement, ſi j'avois à comparer le Grand Guſtave à quelqu'un de ces premiers Heros de l'Antiquité, je croirois le pouvoir faire plus juſtement à celuy-là qu'à tout autre. Ceſar & Alexandre n'ont eu pour but de leurs entrepriſes, que l'ambition de ſubjuguer beaucoup de peuples, & peut-eſtre de profiter de leurs conqueſtes. Le Roy de Suede ne s'eſt propoſé pour principale fin, que la gloire de proteger les affligez, de faire du bien à ceux qui l'en requeroient, & de reprimer l'orgueil injuſte de ceux qui vouloient tout mettre ſous leurs pieds. De ſorte que comme les Siecles paſſez nous ont produit divers Hercules, un Egyptien, un Grec, & un Gaulois, le noſtre ſe peut vanter d'avoir fait voir un Hercule Suedois, dont les actions heroïques peuvent aller du pair avec celles de ces anciens. Et s'il eſt permis de ſe donner encore quelque licence ſur cette comparaiſon ; nous dirons que comme les au-

II.

tres Hercules perirent par le feu, celuy-ci est fini de mesme. Voire mesme que les feux d'allegresse que ses ennemis ont allumé par tous les coins de l'Europe, sont des témoignages si illustres de sa valeur, qu'ils en eterniseront la memoire. Comme le fantosme bruslé dans Rome par l'Ambassadeur d'Espagne aux premieres nouvelles de sa mort, ne fait pas moins pour sa gloire, à mon jugement, que celuy des Cesars qui paroissoit sur le bucher de leur apotheose.

Je veux avant que de finir, répondre à ceux qui ont osé taxer le courage de ce grand Monarque, comme s'il eust esté plus de Soldat, que de Capitaine, & plus de Capitaine, que de General d'armée. Quelle apparence, disent-ils, d'exposer une vie si precieuse aux perils que doivent courir de simples volontaires ? & quelle raison y a-t-il de hazarder les interests de tant de Provinces, les fruits de tant de conquestes, & la vie de tant de milliers d'hommes, pour satisfaire à l'impetuosité de son courage, & paroistre des premiers à donner le coup de pistolet ? C'est ainsi que l'araignée convertit en venin le mesme suc dont l'Abeille compose son miel, & c'est ainsi que les meilleures actions sont sujettes à estre calomniées par ceux qui n'en sçavent pas juger sainement. Si nous voulons jetter les yeux sur la vie de tous ces grands Conquerans, dont les gestes passent pour exemples d'une veritable vail-

lance, & pour les regles d'une vertu Royale, & de souverain commandement ; nous serons bien-tost desabusez de ces fausses maximes de prudence, qui pallient souvent de ce beau nom une essentielle poltronnerie. Et nous remarquerons aisément que cette vertu Imperiale dont nous parlons, consiste entre autres choses à mépriser & surmonter les perils de la guerre. II.

Combien de fois Cesar s'est-il jetté dans les premiers rangs de ses armées, si à découvert, qu'il s'est veû contraint de rendre le bouclier du premier de ses Legionnaires, les animant par là tous au combat ? Ne se trouva-t-il pas si pressé des ennemis devant Alexandrie, qu'il fut contraint de se jetter à la nage, pour se sauver en abordant quelqu'un de ses vaisseaux ? A-t-il jamais fait reflexion sur les dangers ausquels il s'exposoit, avec les interests de tous ceux de son parti, autant de fois qu'il a esté question de hazarder Cesar & sa fortune ?

Pour le regard d'Alexandre, ses trois principales batailles furent premierement au fleuve Granique, puis auprés de la ville d'Issus ou d'Aiazzo, & finalement proche de celle d'Arbelle. Au premier combat il receut plusieurs coups, & y fut rudement blessé à la teste. Il remporta du second une playe honorable dans la cuisse. Et dans le troisiéme il se mesla de sorte parmi l'ennemi, qu'il tua de sa main le Cocher de Darius, aiant failli le Mai-

ſtre. A la priſe de Cyropolis une groſſe pierre qui luy fut jettée ſur la teſte, luy fit courir fortune de la vie. Le ſiege de Tyr n'a rien de ſi remarquable que le trait hardi qu'il y fit, ſe jettant le premier du rempart dans la ville, laquelle ne pût plus reſiſter à ſa valeur ni à ſa fortune. Il en uſa encore de meſme dans une autre place des Indes, où il fut griévement bleſſé à la mammelle, combattant long-temps tout ſeul au dedans, cependant que ſes troupes eſcaladoient ſa fortereſſe. Le ſiege d'une autre ville de ce païs-là fut remarquable, par la bleſſure qu'il y receut à l'épaule; comme il en eut une autre au piéd à la priſe de Maſſaga. Et Plutarque dans le traitté de la Fortune ou Vertu de ce Prince, fait voir comme il n'avoit partie ſur ſon corps, depuis le haut de la teſte juſques à la plante des pieds, qui n'euſt quelque honorable cicatrice qui luy reſtoit d'une infinité d'autres combats.

C'eſt donc à grand tort qu'on donne tant de reputation aux vertus & à la conduite de Ceſar & d'Alexandre, s'il ne faut pas qu'un General ſe hazarde, & s'il eſt beſoin qu'un Chef de parti ſe tienne toûjours loin des coups. Que ces grands Monarques ſe fuſſent moquez de ceux qui leur euſſent propoſé de telles maximes, & qu'ils euſſent crû avoir bon marché des Rois de cabinet, lors qu'ils paroiſſoient à la teſte de leurs bataillons.

Noſtre Guſtave, qui s'eſtoit moulé ſur

ces anciens originaux de vertu heroïque, II.
& qui en doit ſervir d'un auſſi parfait à la poſterité, eſtoit tellement en ce point de leur ſentiment, qu'il a ſouvent renvoié avec mépris ceux qui ſe hazardoient de luy repreſenter, combien on euſt ſouhaitté qu'il ſe fuſt moins expoſé aux dangers, leur diſant qu'ils luy vouloient apprendre à ſe défier de la Providence du Ciel. Dés l'âge de dix-ſept ans qu'il ſucceda à la Couronne de ſon pere, il apprit ce meſtier perilleux aux dépens de tous ſes voiſins, qui penſoient tirer avantage de ſa jeuneſſe. Le Moſcovite luy demanda bientoſt la paix, luy payant les frais de la guerre d'une de ſes meilleures Provinces qu'il avoit conquiſe avec Narva de Ruſſie. La Pologne s'eſtima heureuſe de s'accommoder avec luy, laiſſant en ſa diſpoſition la pluſpart des places maritimes de la Pruſſe, pour retirer le reſte dont il s'eſtoit déja rendu le maiſtre. Et le Roy de Dannemarc jugea bien qu'il recevroit toute ſorte d'avantage, ſe remettant dans les termes de bonne intelligence où ils ont vécu depuis.

Il ſe démeſla ainſi glorieuſement de toutes ſes guerres, où ſon courage & ſa valeur ne luy laiſſant paſſer aucune occaſion de ſe ſignaler, luy acquirent la reputation avec laquelle chacun ſçait qu'il paſſa en Allemagne, pour redemander à l'Empereur le chapeau de Caſtor, (comme il dit en riant au Deputé de Mayence) que ſa

Soldatesque luy avoit un peu auparavant enlevé dans la Prusse. Depuis les Isles Vandaliques, qui luy disputerent les premieres descentes, jusques aux montagnes du Tirol, il n'y a Province où il n'ait laissé des marques de sa generosité. Dés la Pomeranie, allant reconnoistre luy-mesme le Fort de Gortz, il fut investi par quelques Napolitains, qui l'eurent un peu de temps prisonnier entre leurs mains sans le reconnoistre. A la prise de Francfort sur l'Oder, il planta luy-mesme l'échelle pour l'escalade. Vn coup de batterie du Chasteau de Vvrtzbourg se contenta de frizer l'un de ses gants, sans luy offenser la main. Devant Ingolstad, un boulet enleva la croupe de sa haquenée, comme il reconnoissoit la place, & le couvrit de sang & de poussiere. A l'attaque du camp de Vvalstein, devant Nuremberg, un de ses valets de pied fut frappé à ses costez d'un autre boulet de trois livres, & luy-mesme fut touché là d'un autre coup favorable, qui ne fit que luy découdre la semelle de sa botte. C'est chose certaine qu'avant la Bataille de Lutzen, il avoit déja receu en divers combats treize blessures glorieuses sur son corps, l'une desquelles à l'épaule luy empécha de prendre sa cuirasse, comme il en estoit instamment prié par les siens.

Il ne faloit donc pas penser qu'il perdist une si longue habitude à bien faire, sur la consideration des perils parmi lesquels il

s'eſtoit trouvé toute ſa vie. Il ſçavoit II. bien par quels degrez il eſtoit parvenu à un ſi haut point de gloire, pour marchander un pas hazardeux, quand c'eſtoit le chemin pour aller dompter ſes ennemis. Il n'ignoroit pas que ſi Alexandre n'euſt combatu en Soldat ſur les bords du Granique, il n'euſt jamais triomphé en Monarque dedans la plaine d'Arbelle. Et que s'il n'euſt auſſi conduit luy-meſme ſes Lappons & ſes Finlandois à la charge contre les Moſcovites, dés le commencement de ſon regne, en continuant de meſme, il n'euſt pas pû enfin défaire les vieilles bandes de Tilli devant Leipſig, forcer le paſſage du Lech à la barbe d'une armée retranchée, auſſi nombreuſe que la ſienne, & ce qu'il eſtimoit plus que tout, contraindre Vvalſtein au combat dans la campagne de Lutzen.

Puiſque les deſtinées luy avoient marqué ce dernier & glorieux logement, au trente-huitiéme de ſon âge, & au vingtdeuxiéme de ſon regne, je trouve qu'on peut dire qu'il les a éprouvées d'autant plus favorables, que Ceſar, ni qu'Alexandre; qu'il eſt bien plus honorable à un Prince de mourir en combattant, & de faire ſon tombeau du champ de ſa victoire, que d'eſtre poignardé dans un Senat de Rome, ou de perir, ſoit par poiſon, ſoit de crapule dans Babylone.



DISCOVRS SVR LA PROPOSITION DE TREFVE AV PAIS-BAS

EN M. DC. XXXIII.

PERSONNE ne doute que la paix ne soit en beaucoup de façons preferable à la guerre, puisque celle-ci ne se fait que pour obtenir l'autre, & que la fin qui est toûjours la premiere en nostre intention, est aussi toûjours plus digne & plus estimée, que les moiens pour y parvenir.

Herod. l. 1. Le temps de paix permet aux enfans d'honorer de la sepulture ceux qui les ont mis au monde; celuy de la guerre, renversant cet ordre naturel, contraint les péres de rendre ce triste office à leurs enfans: comme disoit autrefois Cresus à son vainqueur. Les Oliviers portent du fruit; les Lauriers ne nous donnent que des graines

1. Paral. cap. 22. inutiles. Et nous voions que Dieu mesme estime de sorte la paix, qu'il ne vouloit pas permettre à David l'edification de son Temple, pour avoir esté trop Martial, reservant cet honneur au Roy pacifique son

fils. C'eſt pourquoi pluſieurs penſent qu'Ariſtote a eu raiſon de prendre Lycurgue & les autres Legiſlateurs, qui ont fondé des Eſtats ſi militaires, qu'ils ſe ruinent d'eux-meſmes par le repos, ainſi que le fer qui les maintient ſe rouïlle s'il n'eſt exercé. Comme au contraire, la grande reputation du ſecond Roy des Romains vint d'avoir porté tous ſes ſoins à leur faire des ordonnances, ſous leſquelles ils peuſſent gouſter les douceurs de la paix. Sur cela, un Politique moderne ne ſe peut laſſer d'admirer la bonne conduite des Turcs, qui font faire la guerre à leurs Viſirs, donnant la charge de leurs armées à ceux meſmes qui tiennent le gouvernail, & qui ſont les plus honorez en temps de paix, afin que leur propre intereſt leur faſſe deſirer le port apres la tempeſte, & les oblige de remettre l'épée au fourreau quand il en eſt temps.

II. *2. Politic. c. 9. & 7. Politic. cap. 14.*

Boccalini cent. 2. ragu. 96.

Mais encore que toutes ces conſiderations, & beaucoup d'autres qu'on pourroit adjouſter, ſe trouvent veritables à parler generalement des temps de paix & de guerre, ſi faut-il avouër qu'il y en a ſouvent auſquels il ſe faut departir de ces maximes univerſelles, pour en ſuivre de particulieres toutes contraires; ce qui eſt vrai dans la theſe, reüſſiſſant faux dans l'hypotheſe; & ſe voiant aſſez de guerres tellement conditionnées, qu'elles doivent eſtre preferées à une paix deſavantageuſe qui ſe pourroit alors preſenter. Souvent

les peuples ont trouvé leur ſeureté & leur repos dans les factions de la guerre, comme les enfans dans le mouvement du berceau, qui ont d'ailleurs eſté portez à leur ruine par le grand calme de la paix. La guerre, dit Ariſtote, rend quelquefois les hommes juſtes & temperans, que la paix avoit fait iniques & inſolens. Et le vrai Dieu que les Juifs ont nommé Roy de *Salem* ou de Paix; eſt encore nommé par eux Dieu *Sabaoth* ou des Armées, pour nous apprendre que le Ciel eſt auteur de l'un & de l'autre temps, & que ſans injuſtice nous pouvons faire la paix ou la guerre, ſelon la varieté des occurrences.

7. Polit. cap. 15.

Or pource que le plus exquis de toute la Politique, conſiſte à ſçavoir diſcerner avec jugement cette diverſité des temps, & dans la conjoncture des affaires prendre le parti le plus avantageux, tournant la voile ſelon le vent: de là vient qu'aujourd'hui toute l'Europe a les yeux arreſtez ſur ce qui ſe traitte à la Haye, pour voir ſi ces Meſſieurs des Provinces Unies du Païs-Bas accepteront la Trefve qui leur eſt offerte par les Eſpagnols; la reſolution qu'ils y prendront n'eſtant pas ſeulement de tres-belle conſideration en matiere de gouvernement, mais meſme de tres-grande conſequence à toutes les Puiſſances ſouveraines, à cauſe de la liaiſon de leurs intereſts. Et veritablement tous les momens de ces grandes affaires ſont de la plus haute importance que reçoive la raiſon d'Eſtat, &

on peut dire en particulier de cette nego-tiation, qu'elle contient en ſoy l'un de ces paſſages que Tacite appelle *tranſitus rerum*, deſquels dépendent ordinairement les fatalitez des Eſtats. Mais bien qu'on ne puiſſe pas douter que tant de grands perſonnages aſſemblez pour deliberer ſur ce ſujet, n'y faſſent toutes les reflexions poſſibles, & quoique chacun, ſelon le Proverbe, voie plus clair chez ſoy que tout autre; ne laiſſons pas d'entrer en quelque conſideration avec eux; ne fuſt-ce que pour leur faire ſçavoir ce qu'on en aura penſé au dehors, & pour voir en ſuite ſi nos conjectures auront eſté bien fondées, & ſi le ſuccés d'une ſi celebre Aſſemblée, aura du rapport avec le raiſonnement que nous formerons deſſus. II.

Quand la Theologie des Anciens rendoit ce Dieu à double viſage arbitre de la paix & de la guerre, c'eſtoit à mon advis pour nous inſtruire, qu'avant que de nous reſoudre à l'une ou à l'autre, il faloit judicieuſement conſiderer non ſeulement le temps futur, mais encore le paſſé, & faire que de ce qui a precedé, nous tiraſſions de bonnes & fortes conſequences pour l'avenir. Servons-nous ici de leur enſeignement, & commençons à examiner ce que l'Hiſtoire des Païs-Bas nous peut fournir d'important, pour nous faire juger utile, ou dommageable la Trefve qu'on y propoſe preſentement. En premier lieu, chacun ſçait que les Provinces Unies n'ont

acquis, en conſervant leur liberté, la ſouveraineté qu'elles poſſedent, que par les armes que la neceſſité leur fit prendre il y a environ ſoixante ans. Ce qui monſtre déja que c'eſt un Eſtat fondé ſur la force & le courage, puiſque de ſon origine il eſt ainſi belliqueux; & que le principe en toutes choſes fait la meilleure partie de leur eſtre. On pourroit donc dire, que comme tous les Corps phyſiques ne ſe conſervent & ne s'accroiſſent que par les meſmes choſes qui entrent en leur premiere compoſition, *iiſdem nutrimur, quibus conſtamus*; les Corps politiques ne ſe peuvent auſſi maintenir ni eſtendre, que par les meſmes facultez qui leur ont donné la naiſſance; & par conſequent qu'un Eſtat Martial comme celuy dont nous parlons, ne ſe doit promettre de grandeur, ni meſme de ſubſiſtence, que celle qu'il trouvera dans les armes. Auſſi peut-on bien remarquer, que depuis l'eſtabliſſement que nous venons de dire de cette Republique juſques à preſent, elle n'a receu ſes principales forces, & tout ſon accroiſſement, que dans les tumultes de la guerre; les temps pacifiques luy aiant eſté au contraire de tres-notable prejudice, comme il s'eſt obſervé manifeſtement pendant celuy de la Trefve de douze ans, durant lequel les cabales de l'ennemi, ſon or & ſes artifices, l'ont plus incommodée mille fois que la force ouverte. Elle a meſme ſouffert pendant ce temps-là des maladies in-

Ariſt. 2. de Gener. cap. 8.

testines de tres-dangereuse consequence, & dont les restes luy donnent d'assez fâcheux ressentimens. Les mouvemens seditieux excitez sous ce grand homme Barnevelt, & la division des Arminiens, qui ont voulu doubler les Autels, en sont des preuves si evidentes, qu'on peut déja bien dire de cet Estat comme autrefois du Romain, *plus togæ læsere Rempublicam, quàm loricæ*. Et veritablement c'est une chose tres-considerable, que les Arts Liberaux, l'Agriculture, la Marchandise, & tout ce qu'on dit que la paix fait fleurir ailleurs, fructifie là beaucoup mieux pendant la guerre. Les disciplines n'ont esté nulle part si soigneusement cultivées dans le profond loisir, que là parmi les emplois militaires; & jamais les Atheniens ne representerent avec tant de raison leur Pallas armée, que peuvent faire les Hollandois. Le pasturage de leurs campagnes n'y a point esté incommodé par le campement des armées, & le soc des charruës n'y a paru jamais moins luisant, que le fer des picques & des épées. Pour ce qui est du commerce, il s'en faut tant qu'il y ait esté moindre durant la guerre, qu'il n'y a aucune de ces Provinces qui s'oppose aujourd'hui si formellement à la Trefve, que la Zelande, & celles qui font le plus de profession du trafic: ce qui monstre bien que le bruit du canon n'estonne pas leurs Marchands, & n'incommode pas leur negoce, comme il fait leur pesche. Mais

II.

Tert. l. de Pallio c. 5. & ult.

je ne voi rien en toute leur Hiſtoire qu'on doive tant peſer, & qui ſoit de plus de conſideration en cette affaire de la Trefve, que l'obſtinée reſolution des Eſpagnols, à ne ſe départir jamais de la ſouveraineté pretenduë ſur ce païs. Car non ſeulement ils ont toûjours proteſté contre le decret du vingt-ſixiéme de Juillet mil cinq cens quatre-vingt & un, qui declara Philippes Second décheu du droit qu'il pouvoit y avoir ; mais meſme on a veû qu'aprés avoir reconnu la liberté des Provinces Unies, traittant avec elles comme de Souverain à Souverain, & renonçant à toutes pretentions contraires, comme ils firent par la Trefve de ſix cens neuf, où intervindrent tant de Teſtes couronnées ; ils n'ont pas laiſſé non ſeulement de témoigner leur mauvaiſe intention pendant les douze ans qu'elle a duré, mais qui plus eſt, d'envoier en ſix cens vingt & un, qu'elle expiroit, le Chancelier de Brabant Peckius les ſolliciter de ſe remettre ſous le joug (comme il parloit) de leur Prince naturel. Soit qu'ils eſtiment le droit des Couronnes inalienable, en ſorte que le temps ne puiſſe preſcrire contre elles ; ſoit qu'ils penſent fauſſement que toute ſorte de force ſe puiſſe alleguer pour reſoudre les Traittez des Princes, comme elle fait ceux des particuliers, qui ſeroit les abolir tout-à-fait, ne s'en faiſant gueres entre eux que les armes en la main ; ſoit encore que par de pernicieuſes maximes de

de Religion, ils presument qu'on n'est point obligé de garder la foy aux Heretiques, qui se doit entretenir aux Infideles. Et bien que personne n'ait jamais pû comprendre les fins de la Politique Espagnole en l'envoi d'une si solemnelle Ambassade, qui n'estoit bonne qu'à irriter toutes sortes d'esprits, comme elle fit : Si est-ce qu'elle donna clairement à connoistre, que cette nation n'avoit rien rabattu de ses pretentions, & qu'elle seroit toûjours preste à les faire valoir, autant de fois qu'elle en pourroit ménager les occasions. Que se peuvent donc presentement promettre les Hollandois en faisant la Trefve avec les Espagnols, de plus avantageux & de plus solide, que ce qu'ils recueillirent de celle de six cens neuf? & que ne doivent-ils point attendre des menées artificieuses des mesmes Espagnols pendant qu'elle durera? ausquelles ils se porteront avec d'autant plus de chaleur & d'industrie, qu'il leur reste aujourd'hui peu à esperer par la voye des armes, & qu'ils se promettront peut-estre plus de disposition à faire valoir leurs cabales dans la condition du temps present, qu'ils n'y en trouverent par le passé. II.

Il nous reste à penetrer les consequences de l'avenir, pour juger de la resolution que doivent raisonnablement prendre Messieurs des Estats dans une si importante deliberation. Surquoi nous pouvons premierement jetter les yeux sur la face

presente des affaires de l'Europe, pour voir ce que peut operer vers elles en general la Trefve dont il est question, puisque le rapport des unes aux autres est si grand, & la connexion des interests si puissante, qu'il seroit comme impossible que cette Trefve fust utile à la Hollande, si elle blessoit notablement les autres Puissances avec lesquelles elle vit en communauté de desseins, & en correspondance d'amitié. Or chacun sçait en quel estat ce glorieux Roy de Suede vient de laisser l'Allemagne, & le grand besoin qu'ont tous les Princes de l'union de Leypsig, d'estre encouragez à persister dans un parti, qui tiendra toûjours en échec tant qu'il durera, la grandeur de la Maison d'Austriche. Que sera-ce donc, si au lieu de cela ils voient les Hollandois commencer à chercher leurs asseurances separément? Et que ne feront point les Ducs de Saxe, de Brandebourg, & le reste en suitte des Confederez, chacun desquels est si puissamment sollicité par l'Empereur & par le Roy d'Espagne de s'accommoder avec eux, si ces Messieurs des Païs-Bas sont les premiers à se diviser? Certainement ils auront beau dire qu'ils assisteront d'autant plus puissamment leurs amis au dehors, que la paix du dedans leur en facilitera les moiens; personne ne demeurera satisfait de ces belles paroles dans un si mauvais procedé, & chacun joüant à la fausse compagnie, comme l'on dit, on verra

bien-toſt l'ennemi commun ſe prevaloir au deſavantage de tous, d'une telle deſunion. Pour le moins ne peut-on pas douter que l'Eſpagnol ſe voiant ſoulagé du ſoin & de la dépenſe des guerres de Flandre ; ne convertiſſe ſes penſées & ſes moiens à remettre en vigueur l'autorité de ſa Maiſon, & à reſtablir ſa reputation en Italie, en Allemagne, & par tout juſques aux Indes Orientales, & en celles du nouveau Monde, où nous ſçavons qu'elle commence à perdre tout credit. Il ne faut pas donc eſtre grand Politique pour s'appercevoir de la conſequence d'une telle ceſſation, ſi l'Eſpagnol la peut obtenir ; & de combien peut importer à la Hollande la repriſe d'haleine au dehors d'un tel adverſaire, ſi elle luy en donne le temps : *Nihil magis politicum, quàm animi rotas reddere cum rotis fortunæ concentricas, & ſimul volubiles*, dit le grand Chancelier Bacon. Au cas que les Hollandois vueïllent faire reflexion ſur les funeſtes accidens que peut cauſer cette Trefve, & prevoir quels peuvent eſtre un jour les revers de la Fortune, s'ils luy donnent le moien de ſe changer, ils reconnoiſtront aiſément le peu d'utilité d'une part, & le grand dommage de l'autre, qui leur en peut reüſſir. A la verité, la maxime d'Auguſte eſtoit de n'entreprendre jamais la guerre, s'il n'y avoit plus à eſperer qu'à craindre, pource qu'autrement c'eſtoit faire (diſoit-il) comme qui peſcheroit avec

II.

Suet in Oct. 25.

un hameçon d'or, où il se trouveroit beaucoup plus à perdre qu'à gagner. Mais tant s'en faut que la guerre des Hollandois contre l'Espagne soit de cette nature, comme il a bien paru jusques ici, qu'au contraire c'est de la paix qu'ils ne se peuvent promettre que de tres-petits avantages, & toute sorte de disgraces. Les Romains ne voulurent jamais entrer en aucune capitulation avec les Tarquins, qui n'estoient point plus capitaux ennemis de leur Republique, que les Espagnols le sont de la Hollandoise. Et quand ils furent depuis en contestation de Souveraineté avec les Carthaginois, Caton ne cessa jamais d'opiner au Senat, qu'il faloit aller démolir Carthage, lors mesme qu'on deliberoit sur d'autres affaires. Ne se trouvera-t-il pas d'aussi bons patriotes en Hollande, que pouvoient estre ces Romains, qui s'opposent à l'alliance des superbes Tarquins? Et n'y aura-t-il point de Catons, qui donnent leurs suffrages non pas hors de raison, mais dans une Assemblée faite exprés, qu'il faut avant toutes choses chasser l'Espagnol de la Flandre, & achever de purger d'estrangers les dix-sept Provinces? Cette comparaison est d'autant plus juste, que la foy Punique est la mesme que les Hollandois ont tant de fois receuë des Espagnols, laquelle n'aiant eu qu'à traverser un filet d'eau & passer le destroit, fut bien portée par les Mores d'Afrique dans l'Espagne quand ils la con-

quirent, mais n'en fut pas pourtant chaſſée depuis, nonobſtant l'expulſion des Moriſques. II.

Et puiſque nous en ſommes ſur la comparaiſon de ces deux Republiques, je veux bien dire à l'avantage de la Hollandoiſe, que jamais la Romaine n'eut de ſi favorables commencemens qu'elle. Son enfance dura deux cens cinquante ans, pendant leſquels elle pouvoit remarquer quaſi l'étenduë de ſa domination du haut de ſon Capitole. Elle fut les deux cens autres de ſon adoleſcence à ſe rendre maiſtreſſe de l'Italie, avant que de penſer aux conqueſtes eſtrangeres. Là où on peut dire de celle de Hollande, ce que la Theologie Payenne enſeignoit de la naiſſance des Dieux, qu'on ne l'a jamais veuë petite. Il n'y a gueres qu'un demi Siecle qu'elle a paru dans le monde, & elle a déja planté des Colonies aux extremitez de l'Aſie, éloignée d'elle de tout le diametre de la terre, ou peu s'en faut; couru toutes les mers du Nord & du Sud, par de nouveaux deſtroits; & planté ſes eſtendars en l'une des meilleures Provinces de l'Amerique. Mais puiſque l'incertitude de l'avenir ne ſouffre pas que nous les comparions, quant à la durée, nous obſerverons cependant que celle de la premiere proceda principalement de s'eſtre toûjours maintenuë dans la vigueur de ſes forces, par les exercices militaires, & par le travail des guerres continuelles. Eſtant choſe conſiderable,

qu'en ſept cens ans qui s'écoulerent depuis ſa fondation juſques à Auguſte, le Temple de Janus ne fut fermé que deux fois ſeulement; ce qui merite bien d'eſtre peſé par toutes celles qui viendront aprés, & qui ſeront touchées de quelque emulation de ſa grandeur & de ſa gloire. Je ne puis obmettre en ce lieu un exemple bien plus voiſin, puiſqu'il eſt pris de ces peuples qui n'eſtoient ſeparez que par le Vezer du païs que poſſedent aujourd'hui les Hollandois, pour monſtrer combien il eſt dangereux de ſe fier au calme d'une paix, lors qu'on peut eſtre ſurpris par de puiſſans voiſins, & qui ne penſent qu'à vous opprimer. Le texte de Tacite eſt trop formel ſur cela pour ne le pas rapporter; *In latere Chaucorum, Cattorúmque, Cheruſci nimiam ac marcentem diu pacem illaceſſiti nutrierunt, idque jocundius quàm tutius fuit. Quia inter potentes ac validos falsò quieſcas, ubi manu agitur, modeſtia, ac probitas nomina ſuperioris ſunt. Ita, qui olim boni, æquique Cheruſci, nunc inertes ac ſtulti vocantur. Cattis victoribus fortuna in ſapientiam ceſſit.* Si on vouloit faire l'application de ce paſſage, il ſeroit aiſé de monſtrer que jamais les Cheruſques n'eurent tant à craindre les Cattes, que les Hollandois doivent apprehender les Eſpagnols, qui paſſent en fineſſe de traittez, en cabales Politiques, & en ſurpriſes le reſte des hommes.

Mais je ne doute point que tant de no-

tables personnes qui composent ce grand Areopage de la Haye, ou plûtost que ces dignes Amphictyons, convoquez pour une si importante deliberation, qui sçavent ces choses mieux que personne, n'y fassent les instances convenables ; comme ils ne manqueront pas d'y prendre une resolution digne de leur prudence, & telle que le merite de l'affaire le requiert. Ils considereront combien le seul bruit de cette Trefve peut porter de prejudice aux affaires de l'Europe, puisque leurs ennemis la plubliant déja pour faite par tout, taschent à se remettre par là en consideration, & à regagner cette reputation perduë, sans laquelle les plus grands Empires ne peuvent subsister. Veritablement, si aprés les sieges glorieux de Maestric & de Bosleduc, avec le reste des conquestes venuës en consequence de ces deux-là, on voioit aujourd'huy les Hollandois dans les plus grandes forces qu'ils aient jamais eu, dans la plus favorable disposition des affaires generales, & dans la plus grande foiblesse de la Maison d'Austriche, arrester le cours de leurs victoires, tourner le dos à la Fortune, & frapper laschement par un traitté de paix dans la main qui les veut asservir, que pourroit-on dire d'eux, sinon au moins ce que fit Cesar de Pompée, lors qu'aiant esté tres-mal mené par luy à Duras sans estre poursuivi, il prononça que Pompée ne sçavoit pas vaincre? *In Hermotimo.*
Lucien compare gentiment le naturel de

certains esprits, qui se laissent conduire où l'on veut, à celuy des brebis, ausquelles on n'a qu'à presenter un rameau d'Olivier, pour les faire suivre & les mener où l'on desire. Ne pourroit-on pas dire que les Espagnols auroient abusé de mesme de la simplicité des Hollandois, les amusant avec la branche d'Olive, symbole de la Trefve, pour les mener comme par le nez où ils auroient voulu, si ceux-ci s'accommodoient si à contre-temps au desir des premiers?

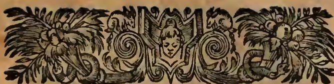
C'est ce que j'ai bien voulu dire pendant l'attente où demeure toute l'Europe du succés de cette negotiation, asseuré que je suis qu'on ne peut m'imputer d'y avoir opiné, comme François, avec partialité, puisque les vertus heroïques de nostre Roy, & l'incomparable prudence de son grand Cardinal, ont mis cet Empire à un tel point de felicité, qu'il n'a besoin pour sa subsistence que de ses propres forces, sans estre obligé de prendre part aux interests des autres, qu'autant que les considerations d'amitié & de bonne intelligence le peuvent requerir.

EN QVOI

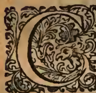
EN QUOI
LA PIETE'
DES FRANCOIS,
DIFFERE
DE CELLE
DES ESPAGNOLS
DANS UNE PROFESSION
DE MESME RELIGION.

LE LIBRAIRE AV LECTEUR.

CE petit Traitté fait sous le feu Roy, & par l'ordre de son premier Ministre, m'estant tombé en main, au mesme temps que sur un specieux pretexte de zele pour la Religion on écrit des Libelles contre l'alliance que nous avons si utilement contractée avec l'Angleterre; j'ay creu qu'il estoit à propos de luy faire voir le jour, puisque l'Auteur ne s'est pas soucié jusques ici de le donner au public. Il n'est pas moins de saison presentement, qu'il l'eust esté autrefois; & sa lecture vous fera connoistre qu'il sera toûjours utile, autant de fois que les Emissaires d'Espagne & les brouillons de France voudront corrompre l'esprit des Peuples, par une fausse apparence de pieté. Jugez en équitablement. Adieu.



EN QVOI LA PIETÉ des François differe de celle des Espagnols, dans une profession de mesme Religion.



C'Est une des plus certaines maximes de la Philosophie, que les mesmes causes produisent toûjours de mesmes effets. Elle n'est pourtant vraie que sous cette condition, qu'il y ait une pareille disposition aux sujets sur qui ces causes agissent. Autrement nous voyons que la mesme chaleur du Soleil qui fond la cire, durcit la bouë; & c'est la mesme cause qui blanchit la toile, & qui noircit l'Ethiopien. Dieu mesme qui est la cause de toutes les causes, n'agit ordinairement que de la sorte; & ses divines inspirations qui amolissent le cœur des bons, endurcissent souvent celuy des méchans par la resistance qui s'y trouve. Il n'y a donc pas dequoi s'estonner si une mesme Religion excite de divers mouvemens en ceux qui ont des dispositions contraires; & par consequent

s'il sort de la pieté des uns & des autres des effets fort differens. Les François & les Espagnols font profession d'une mesme Foy Catholique Apostolique & Romaine ; tous deux pretendent comme enfans de l'Eglise avoir ses interests en singuliere recommandation ; voions par leurs actions ce qu'on en peut penser, & remarquons la difference de leur zele par ses effets, puisqu'il est comme impossible d'en juger autrement ; J'avancerai peu de chose en cela comme François, que je ne prouve par des Historiens Espagnols ; & pour estre fort court, je reduirai ce petit Discours sous deux Chapitres, qui decident en effet la matiere proposée. Voici le premier.

LES BONS ET LES MAUVAIS traittemens que l'Eglise & les Papes ont receu des François & des Espagnols.

CHAPITRE PREMIER.

AUTANT que la donation de Constantin le Grand au Pape Silvestre est difficile à prouver, veû principalement qu'on doute qu'ils fussent de même temps, il est aisé de monstrer par toutes les Histoires, que la grandeur temporelle des Pa pes doit son commencement aux Rois

de France Pepin & Charlemagne son fils, qui en jetterent les fondemens sur les ruines de l'Empire des Lombards. Car Astolphe leur Roy aïant conquis l'Exarchat de Ravenne, & voulant faire le même de Rome, le Pape Estienne Troisiéme jugea qu'il devoit faire comme ses predecesseurs Zacharie, & Gregoire Troisiéme, recherchant plûtost le secours des François, que des Grecs. Pour cet effet il vint jusques en France, où il fut si bien ouï de Pepin, lequel il couronna dans S. Denis, que ce Roy plein de pieté passa deux fois en Italie, & força Astolphe par les armes d'abandonner l'Exarchat, composé de quantité de bonnes villes, comme Boulongne & Ferrare entre autres; le Pentapole, où estoit toute la Marche d'Ancone; & ce que les Historiens nomment les Justices de Saint Pierre. Tout cela fut donné à ce Prince des Apostres, & à ses successeurs par Pepin, qui envoia son Chapelain Folrad presenter au Pape les ostages de toutes les villes conquises, & en mettre les clefs sur l'Autel de la Confession de Saint Pierre & de S. Paul. C'est ainsi que Sigonius parle de la premiere liberalité de nos Rois, conformément à toutes nos Chroniques & Annales; le Bibliothecaire Anastase y adjouste toute l'Emilie, qui est un fort grand païs; & Leo Ostiensis y comprend mesme l'Isle Corse.

II.

Eginhardus ad ann. 755. & 756.

In vita Steph. III.

L. 1. Chr. cap. 7.

Le Pape Adrien Premier se voiant prest

d'estre opprimé par Didier successeur d'Astolphe, receut la mesme assistance de Charlemagne, que son pere & son ayeul avoient donnée au Saint Siege. Il prit prisonnier dans Pavie l'an 774. le Roy Didier, & acquit par ce moien le Royaume des Lombards, qui avoit duré plus de deux cens ans, au mesme lieu où François Premier pensa perdre celuy de France en 1525. par sa prison. Or non seulement Charlemagne approuva dans Rome la donation de Pepin, mais il y adjousta les Isles de Sardaigne & de Sicile, avec celle de Corse selon quelques-uns, le territoire Sabin, & les Duchez de Spolette, & de Toscane; sauf la puissance Royale sur ces Duchez, qu'il retint, comme porte l'acte de la donation. Il faut remarquer que sa liberalité estoit celle d'un Roy de France victorieux, & qui donnoit ce que luy & ses predecesseurs avoient justement acquis par les armes, car il ne receut que depuis le titre d'Empereur.

Sigonius l. 3 de regno Ital. Anast. Bibl. in vita Hadr. I.

Ce fut Leon III. qui luy mit la Couronne Imperiale sur la teste, aprés avoir esté restabli par la puissance Royale des François dans son siege Pontifical, & que ceux qui luy avoient crevé les yeux, & coupé la langue, eurent esté punis de la mesme autorité.

Eginhardus ad an. 800.

Depuis Louïs le Debonnaire confirmant ces donations les augmenta de la proprieté de la ville de Rome, & de tout ce qu'on appelle la Campagne de Ro-

me, qu'il accorda au Pape Paſchal Premier & à ſes ſucceſſeurs ; comme il fit aux Romains l'eſlection des Papes, obligeant ſeulement les nouveaux Pontifes à donner avis de leur conſecration aux Rois de France, & à vivre en amitié avec eux. II.

Sigonius 4. hiſt. de regno Ital.

Quelques-uns aſſurent de plus que Charles le Chauve eſtant à Rome, ratifia tous ces titres, & rendit encore plus grands les bien-faits de nos Rois envers le Sainct Siege.

Contin. Eutrop. an. 875.

C'eſt choſe certaine que les Papes en leurs plus grandes afflictions n'ont point cherché ni trouvé de protection plus preſente, ni plus utile, que celle de nos Rois.

Jean VIII. maltraitté des Allemans, eut ſon recours au Roy Louïs II. & vint en France, où il tint un Concile à Troies.

Platina paſſim l'an. 880.

Paſchal II. fait le meſme voiage pour ſolliciter Philippes Premier & Louïs le Gros ſon fils, contre l'Empereur Henri Quatriéme.

L'an 1100.

Gelaſe II. & Caliſte II. ſe retirerent auſſi en ce Royaume, durant leur mauvaiſe intelligenſe avec Henri V. Empereur ; & le dernier y tint un Concile à Reims ſous Louïs le Gros.

L'an. 1112.

Innocent II. y preſida à celuy de Clermont en Auvergne du meſme regne : s'eſtant abſenté d'Italie à cauſe de la puiſſance d'Anacletus Antipape.

L'an. 1130.

Alexandre III. fut receu par Louïs

L'an 1160. VII. dit le Jeune, qui le maintint contre un autre Victor Antipape, & contre l'Empereur Frideric Barberousse, duquel il eut si bien sa raison à Venise. Deux Conciles l'un à Clermont, & l'autre à Tours furent assemblez par ce Pape.

L'an 1227. Innocent IV. chassé par Frideric II. vint implorer l'aide de Saint Louïs, & tint un Concile à Lyon.

L'an 1264. Urbain IV. s'adressa au mesme Roy pour estre maintenu contre le Tyran Mainfroi.

L'an 1305. Clement V. transporta sous Philippes le Bel le Saint Siege dans Avignon, où il demeura 70. ans sous ce Pape & six autres tous François comme luy : à sçavoir Jean XXIII. Benoist XII. Clement VI. Innocent VI. Urbain V. & Gregoire XI.

Clement VII. se retira encore dans Avignon sous le regne infortuné de Charles VI. pource que Urbain VI. estoit le plus fort dans Rome. L'an 1384.

Enfin autant de fois que les Papes ont eu besoin des Puissances temporelles, ils n'en ont point trouvé, comme nous avons dit, de plus avantageuse, ni de plus assurée, que celle des Rois de France ; Leon X. le sceut bien dire du regne de François I. Paul IV. de celuy de Henri II. & s'il estoit besoin de parler de ces derniers temps, j'oserois soustenir que les armes victorieuses de Louïs le Juste, n'ont pas moins assuré le patrimoine de Saint Pierre, que la succession des Ducs de Man-

touë, contre ceux qui voudroient par la ſujettion de l'Italie, former l'eſtabliſſement de leur Monarchie univerſelle. Si ce n'eſt que quelqu'un doute encore que la conſervation de Cazal importe à celle du Vatican, & que la porte de Pignerol ſoit celle du ſecours de Rome, auſſi bien que de Mantouë.

Or ſi les Papes & le ſaint Siege ont receu tant de témoignages du zele des François, la Religion n'a pas moins ſenti par tout ailleurs les effets de leur devotion, autant de fois qu'il a falu hazarder leurs biens & leurs perſonnes pour ſon avancement. Les Croiſades faites en divers temps pour le recouvrement des lieux Saints, occupez par les Infideles, en ſont des preuves qui ne ſçauroient eſtre contredites, & le nom des Francs, qui deſigne depuis ce temps-là par tout le Levant, tout ce qu'il y a de Chreſtien dans l'Europe, eſt un titre glorieux de la reputation de leurs armes. Cette Croiſade executée ſous Philippes Premier par Pierre l'Hermite Gentilhomme François, & qui eut pour Chef Godefroi de Bullion, fut ſi *Environ l'an 1061.*
memorable, qu'elle n'a pas moins donné de veritables Heros à la Poëſie, que le ſiege de Troye luy en a fourni de fabuleux. S. Bernard fut le promoteur de celle où Louïs VII. alla en perſonne juſques dans 1146.
Hierusalem. Il y en eut une autre ſous Philippes Auguſte qui fit le meſme voiage, pour lequel on leva la diſme appellée 1190.

Saladine ; sans parler de la Croisade qui se fit alors sous le Comte de Montfort contre les Albigeois. Et nostre glorieux Saint Louïs non content d'avoir déja perdu la liberté en une semblable entreprise contre le Soldan d'Egypte, voulut hazar-
1257. der sa vie dans un second voiage d'Afrique, où il la sacrifia au bien commun de toute la Chrestienté. Car on ne peut pas penser que d'autres considerations que celle du service de Dieu, puissent avoir obligé ces grands Rois de s'exposer & leurs Couronnes à tant de perils. Voilà donc des marques suffisantes de la pieté des François, tant envers l'Eglise, qu'envers la personne des Papes. Faisons maintenant quelques reflexions sur celle des Espagnols.

Tant s'en faut que les Rois d'Espagne aient jamais rien contribué au bien temporel du Saint Siege, qu'on peut voir que la meilleure partie de ce qu'il possedoit par la liberalité de nos Rois, est maintenant sous la Couronne de Castille ; & que ce qui estoit de la Justice de Saint Pierre, comme on parloit alors, est à present de celle de Saint Jacques, & de la Jurisdiction de Madrid. Je ne veux pas dire que les Espagnols aient usurpé cela immediatement sur l'Estat Ecclesiastique. Je sçai bien que ce qu'ils en tiennent a passé par d'autres mains avant que de venir aux leurs. Mais tant y a qu'il y est presentement, & qu'au lieu d'en enrichir l'Eglise

comme nous avons fait, à peine luy laiſſent-ils la jouïſſance libre du peu qu'il luy reſte. Pour le moins avons nous veû ſouvent Rome ſaccagée par eux, & un Vicaire de Jeſus Chriſt qu'ils ont tenu deux fois en un an priſonnier dans le Chaſteau de Saint Ange. Sandoval produit une lettre de Dom Diego de Mendoçe Gouverneur pour lors de Siene, par laquelle il aſſure Charles-Quint que l'Eſtat Eccleſiaſtique luy appartient mieux qu'au Pape. Et bien que cet Hiſtorien ſoit un Eveſque, il ne laiſſe pas de qualifier Mendoçe qui avoit un tel ſentiment, le plus ſage & diſcret Cavalier de ſon temps. S'il eſtoit permis de juger des intentions, il y auroit lieu là-deſſus de preſumer celles des Eſpagnols aſſez mauvaiſes, & de croire, veu la façon dont ils ont traitté Rome, que ſi Avignon eſtoit en Eſpagne comme il eſt en France, nos Saints Peres ne le poſſederoient pas ſi paiſiblement qu'ils ſont, & que les voies de droit, & de fait auroient eſté emploiées il y a long-temps, contre la vendition de la Reine Jeanne.

II.

L. 25. C. 29.

Pour ce qui eſt de l'aſſiſtance particuliere des Papes, les Eſpagnols ne trouveront gueres dequoi ſe les rendre redevables dans toute l'Hiſtoire ; & vous n'y verrez point que les Souverains Pontifes aient eſté chercher du ſecours en Eſpagne comme chez nous, quand ils en ont eu beſoin. A peine un Benoiſt XIII. Schiſmatique, & condamné par deux Conci-

les, se resolut d'aller trouver Alphonse Roy d'Arragon, qui non content de l'appuier, porta mesme aprés sa mort un autre Antipape, qui se faisoit nommer Clement VIII. contre Martin V. que toute la Chrestienté avoit reconnu.

Comment les Papes trouveroient-ils de la seureté parmi les Espagnols, s'ils ne les laissent vivre qu'avec inquietude chez eux? Clement VII. fut traitté en 1526. par le Viceroy de Naples, & un an aprés par Charles de Bourbon, & ceux qui eurent aprés luy le commandement des armes Espagnoles, comme chacun sçait. On le menaça mesme de luy oster sa Thiare pour un defaut de naissance, & de prouver qu'il avoit esté creé Cardinal sur une fausse information, contre la Bulle qui exclud les bastards de cette dignité. Paul III. vit assassiner Pierre Louïs son fils, & fut accusé d'intelligence avec Barberousse. Paul IV. est nommé un hypocrite par Sandoval, qui dit que ce vieillard de quatre-vingts ans trompoit tout le monde d'une feinte apparence de Sainteté; & Cabrera qui a écrit la vie du Roy Philippes II. reconnoist franchement que les Espagnols furent fort soupçonnez du poison, pour lequel le Cuisinier de ce Pape fut pendu. Ces grands Scholastiques de Salamanque determinerent en suite qu'il luy faloit faire la guerre, & le Duc d'Albe fut l'executeur de leur decret. Le mesme Cabrera écrivant la conjuration des Acolti qui

Sandoval. l. 15. c. 4. & s.

Sand. l. 29. c. 26. & 27. & l. 25. c. 49.

L. 32. c. 29.

L. 2. c. 3 & c. 6.

devoient poignarder Pie IV. dans une audience qu'ils luy demandoient, témoigne qu'il fut toûjours depuis ennemi couvert des Espagnols. Beaucoup de plumes ont écrit que Sixte V. eust vescu davantage, si l'Ambassadeur d'Espagne eust voulu. Et si la memoire de semblables exemples n'estoit fort odieuse, on en pourroit bien rapporter davantage.

II. *Catholique d'Estat.*

A la verité, quand les Espagnols ont eu un Adrien VI. un Jules II. & quelques autres aussi affectionnez à leurs interests que ceux-là; quand il s'est trouvé des Papes qui ont mis en leur faveur des Royaumes en interdit, qui leur ont adjugé des Mondes nouveaux, & partagé d'une ligne imaginaire toute la terre à leur profit; ils leur ont rendu beaucoup de respect. Mais si comme Peres communs ils ont témoigné tant soit peu qu'ils estoient pour s'opposer au dessein de la Monarchie universelle; qu'ils ne jugeoient pas raisonnable, que contre les Loix de l'Empire il demeurast dans la seule Maison d'Austriche; & qu'ils trouvoient mauvaise la cause d'un Cadet, qui est si temeraire que de disputer la main droite au Fils aisné de l'Eglise: ç'ont esté alors des usurpateurs, des fauteurs d'heretiques, & des Corsaires indignes de gouverner le timon de Saint Pierre.

Les Espagnols ne se peuvent pas beaucoup vanter non plus des Croisades qu'ils ont entreprises en faveur de la Religion. S'ils en ont fait qui luy aient esté de quel-

que utilité, ça esté chez eux-mesmes, quand ils ont esté contraints de defendre leurs foyers contre les Mores, qui leur ont tenu le pied sur la gorge pendant prés de huit cens ans. En quoi je ne pense pas qu'ils aient plus merité que nos ancestres, lorsqu'ils combattoient contre les Normans encore infideles, qui les vouloient chasser de la France. Chacun conserve naturellement une possession qui luy est utile, & ce seroit estre ridicule de rapporter à l'amour de Dieu ce que nous faisons à cause de nous-mesmes, & pour nostre propre conservation. Mais nous pouvons dire avec verité, que les Espagnols ont souvent empéché le bon succés des Croisades Chrestiennes, pour en tirer leur avantage particulier; & que quand ils ont fait mine de s'y enrooler, ç'a quasi toûjours esté pour surprendre quelque Prince Chrestien, plûtost que les ennemis de nostre Foy.

Lorsque Simon Comte de Montfort General de la Croisade publiée par Innocent Troisiéme, contre les Heretiques Albigeois, faisoit de grands progrés dans leur païs, le Roy d'Arragon ne s'opposa-t-il pas, en secourant le Comte Remond? Et Mariana n'avouë-t-il pas, que ce fut par une maxime d'Estat, qui l'obligeoit d'empécher l'établissement d'un Conquerant, capable de se faire redouter estant si voisin.

Hist. l. 21. c. 2.

Un peu aprés la mort de saint Louïs,

Pierre d'Arragon publia qu'il équippoit II.
une Flote à ſon imitation. Il prit meſme de l'argent de Philippes le Hardi, & de Charles d'Anjou ſur ce beau pretexte. Cependant toute ſa Croiſade aboutit aux Veſpres Siciliennes, où il emploia ſes forces, & l'argent meſme de Charles, qu'il dépoüilla de ſon Eſtat, ſe moquant des cenſures du Pape Martin Quatriéme, qui avoit horreur, avec tout le monde Chreſtien, d'une infidelité commiſe avec tant de barbarie & d'irreligion.

Et pour approcher plus prés de noſtre temps, combien de fois l'Empereur Charles-Quint a-t-il exigé des Allemans de grandes contributions, ſous cette couverture ſpecieuſe d'armer contre le Turc, pour les emploier contre François Premier Roy Tres-Chreſtien, & faire la guerre à la France Catholique, avec les nouveaux Lutheriens qu'il nommoit ſes Bandes noires.

Les Venitiens eſtoient liguez avec luy en l'an 1538. mais ils l'accuſerent d'avoir par ſes ordres empéché André Dorie ſon General, de combattre tout à bon contre Barberouſſe, à la Journée de la Previſe, comme n'aiant voulu que les engager à la guerre contre le Turc.

Ils imputerent ſemblablement à Philippes Second ſon fils, la perte de Nicoſie en 1570. & de Famagouſte avec le reſte de l'Iſle de Chypre en l'année ſuivante, pource que Dom Jean d'Auſtriche, & Jean

Cabrera l. 9 c. 17. André Dorie ſe retirerent de l'armée Chreſtienne ſans rien faire, cettuy-ci, qui avoit le ſecret de Madrid, aiant refuſé d'obeïr à Marc-Antoine Colomne General du Pape Pie Cinquiéme.

Le meſme Philippes Second aiant pris la reſolution de ſe rendre maiſtre de Final, n'eut point de meilleur expedient, que de faire ſes preparatifs comme devant aller attaquer le Grand Seigneur.

Thuan. l. 50. hiſt. Avec cet artifice il ſurprit la place en 1571. & creut juſtifier aſſez ſon action, par l'apprehenſion qu'il diſoit avoir euë, que les François ne le previnſſent.

En effet, les Eſpagnols ont toûjours procedé avec autant d'artifice, & quaſi toûjours de repugnance en toutes leurs Croiſades contre les Infideles, que les François y ont témoigné d'ardeur & de franchiſe.

Sandov. l. 3. c. 35. Il y eut en 1519. une ceſſation des choſes divines pendant quatre mois dans l'Eſpagne, à cauſe qu'on vouloit obliger les Eccleſiaſtiques à contribuer quelque decime pour un armement contre les Infideles. Aux Eſtats de Valladolid en 1527. jamais, à ce que dit Sandoval, Charles-Quint ne *L. 16. c. 2.* put obtenir un ſol du Clergé, de la Nobleſſe, ni du Tiers Eſtat, pour s'oppoſer à Soliman qui venoit d'envahir la Hongrie. Et Ulloa fait encore plus grande la dureté de ſa Nation, pour juſtifier ſon Prince.

Puiſque luy & ſon ſucceſſeur ſont deux des plus grands Monarques qu'ait eu l'Eſ-

pagne,

pagne, & qui ont le plus fait profession d'affectionner les interests de l'Eglise ; voions sommairement par leurs plus importantes actions, si on peut dire que leur zele ait égalé celuy de nos Rois. Les Regnes plus éloignez ne sont pas si connus, & on ne parle gueres de ceux qui sont plus recens, avec assez de liberté. II.

Personne ne peut ignorer que la prise de Belgrade par Soliman en 1521. n'ait esté reprochée à Charles-Quint, parce que sa qualité d'Empereur, son interest comme voisin, & ce qu'il devoit au Roy d'Hongrie comme Beaufrere, l'obligeoient plus que tout autre à secourir cette place. Et cependant, au lieu de le faire, il occupoit toutes ses forces & celles de l'Empire contre son grand ennemi François Premier.

Cette perte fut suivie de celle de Rhodes l'année d'aprés, qui fit murmurer toute la Chrestienté contre le mesme Empereur, & son Precepteur le Pape Hadrien, parce que le respect du Maistre vers l'Escolier, empescha qu'il n'envoiast trois mille Espagnols au secours, qui furent emploiez contre les François dans la Lombardie, au rapport du mesme Sandoval. *L. 10. c. 30. & l. 10.*

La mort du Roy Loüis mit Bude entre les mains du Grand Seigneur en 1526. & cette chaisne de malheurs ne peut estre rapportée qu'à un seul principe.

Mais la retraitte de Soliman en 1532. à la veuë d'une armée Chrestienne de trois cens mille combattans, sans estre suivi,

quelque instance qu'en fist le Roy Ferdinand à Charles son aisné, qui n'avoit à cœur que les guerres d'Italie, fit bien une autre breche à sa reputation.

On vit en suite abandonner par les Espagnols en 1534. Coron échelle du Peloponnese & de toute la Grece, que le Pape, les Venitiens, & le reste des Princes Chrestiens, regretterent hautement, comme celle qu'on pouvoit fort bien garder, si les forces qui estoient dedans n'eussent esté destinées ailleurs.

Tunis fut pris par nous en 1535. mais l'utilité n'en fut pas grande, pour deux raisons. La premiere, que l'Empereur au lieu de la rendre Chrestienne, la laissa entre les mains de Muley Hazem Mahometan. La seconde, qu'encore qu'il ne falust alors que se presenter devant Argel pour la prendre, & mesme ce redoutable Corsaire Barberousse, selon les propres Histoires d'Espagne, Charles-Quint aima mieux repasser promptement aux guerres des Chrestiens.

Sandoval l.22.c.45.

La mesme consideration pensa faire perdre Oran en 1543. & luy fit mépriser toutes les ouvertures que luy proposoit alors dans Naples le Roy de Tunis contre les Turcs, pour courir sus au Duc de Cleves, à cause qu'il s'estoit allié de la France.

Enfin Tripoli de Barbarie fut enlevée aux Chevaliers de Malte en 1551. & la ville de Bugie en 1555. où Pierre de Navarre avoit arboré la Croix trente cinq

ans auparavant, faute d'estre secouruës par II.
cet Empereur, qui sembloit avoir laissé à Dieu le soin de tous ses interests, tant il paroissoit attaché à ceux de sa Maison.

Il ne laissoit pas de vouloir estre tenu pour grand persecuteur de l'heresie de Luther. Et neantmoins, comme a fort bien remarqué le Duc de Nevers, il n'eust jamais entrepris la guerre contre les Lutheriens, sans l'intention qu'il avoit de rendre hereditaire dans la Maison d'Austriche la Couronne Imperiale; à quoi la ruine des Electeurs Protestans luy estoit tres-utile. Autrement, comme il dit, eust-il attendu depuis son élection en 1519. jusques en 1549. à prendre les armes contre eux? Quand il eut fait prisonnier l'Electeur Frideric, les conditions de sa liberté, tres-rigoureuses d'ailleurs, eurent-elles un seul article en faveur de la Foy? Ne donna-t-il pas toute liberté de conscience aux Allemans, à la charge de se separer de l'alliance de France, la leur aiant refusée lorsque pour l'acquerir ils luy offrirent de le servir contre les Infideles?

Ce n'est pas ainsi que nos Rois en ont usé. Ils ont d'abord persecuté l'heresie par le fer & par le feu; c'est un monstre qu'ils ont tâché d'étouffer dés sa naissance; & la seule necessité du mal devenu trop grand, a extorqué d'eux des Edits d'accommodement, pour ne pas perdre les sains avec les malades. Pour le moins ne

les ont-ils donnez qu'en rétabliſſant les Autels, aux lieux où ils avoient eſté abatus; au contraire de Charles-Quint, dont le ſeul *Interim* chaſſa la Meſſe de plus de quatre mille places, où elle ſe diſoit auparavant.

Cabrera l.10.c.20. Philippes Second vit prendre ſur luy Tunis & la Goullette à Sinam Bacha, ſans jamais deſtourner ſes penſées des affaires de France, où il entretenoit les troubles de la Ligue. Il armoit ce phantoſme de Religion, & faiſoit mine de le vouloir obliger, comme ceux qui preſtent à un furieux le couſteau dont il ſe veut défaire.

La Hollande fut abandonnée par un meſme zele, & les armées qu'il en tira pour les faire entrer en France, donnerent moien au Prince d'Orange de former un Eſtat qui a toûjours augmènté depuis.

La crainte que Marie Stuart Reine d'Eſcoſſe affectionnée à la France, ne vinſt à la Couronne d'Angleterre, luy fit proteger Eliſabeth avant qu'elle fuſt montée ſur le Throſne Royal, bien qu'apparemment la ruine de la Religion Catholique en ce païs-là deuſt venir d'elle, com-

L.1.c.10. me Cabrera le reconnoiſt ingenument.

Quand il entreprit la conqueſte du Portugal, ſa plus grande crainte eſtoit du coſté d'Afrique, de ſorte que pour opprimer ſans obſtacle Dom Antoine, il gagna le Roy de Maroc en luy faiſant preſent d'Arzilla, & livrant par ce moien une place

Chreſtienne entre les mains d'un Infidele, pour dépoüiller un Roy Catholique. II.

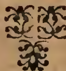
C'eſt ainſi que la raiſon d'Eſtat prevaloit dans l'eſprit de ces Princes ſur celle de la Religon. Cela n'empéchoit pas pourtant que hors les conſiderations politiques, ils ne puſſent avoir de tres-bons & de tres-pieux ſentimens. Mais tant y a qu'on ne peut pas nier, que le temporel ne l'ait emporté ſur le ſpirituel, dans les principales actions de leur gouvernement.

Car de vouloir faire paſſer pour œuvres de pieté des grandes expulſions, tantoſt de Juifs, & tantoſt de Moriſques, hors de l'Eſpagne, c'eſt ſe moquer de Dieu & du Monde, où perſonne n'a ignoré qu'il n'y euſt plus de crainte, d'avarice & d'inhumanité en tout cela, que de Religion, qui ſouffre les Juifs dans Rome, & en aſſez d'autres lieux tres-Catholiques.

Les Eſpagnols ne ſont pas moins ridicules, s'ils penſent avoir beaucoup merité du Ciel & de la Terre, par leurs voiages de long cours, & par la découverte des mondes nouveaux. La façon dont ils ont annoncé noſtre Foy, eſt trop differente de celle des Apoſtres; & quand ils ont fait perdre l'Eſtat & la vie à un grand Monarque, pour avoir jetté par terre un breviaire qu'il ne connoiſſoit point, on peut dire qu'ils n'avoient rien d'Evangelique. Les ſeules richeſſes des Indes Occidentales, comme les pierreries & les eſpiceries de

Sand. l. 13. c. 30.

l'Orient, leur ont fait executer ces grandes entreprises ; & c'est commettre un peché, pour lequel on brusle les Sorciers, quand ils abusent du nom de Dieu, de le faire auteur des choses qui n'ont point d'autres principes que la convoitise humaine. Mais quoi, chaque Nation a ses defauts, & semble estre sujette à de certains vices qui luy sont comme naturels. Les François pour la pluspart sont legers, impatiens, & accompagnez d'une simplicité fort contraire à la prudence humaine. Les Espagnols ont leurs manquemens comme les autres, & il semble que quelque constellation particuliere leur influë cette
L. 8. c. 16. humeur hypocrite, dont parle nostre Philippes de Comines, qui leur fait prendre en toutes choses le pretexte de la Religion, dont ils couvrent leurs plus violentes passions, & qu'ils font servir à leurs plus injustes desseins. Ceci suffira pour le premier Chapitre, passons au second.



II.

LES DIVERSES FINS DES Alliances qu'ont euës les François & les Espagnols avec les Heretiques & avec les Infideles.

CHAPITRE SECOND.

ENCORE que les Espagnols ne cessent jamais de nous reprocher les alliances des Heretiques, & des Infideles; & bien que ce soit le lieu commun où les Theologiens de Louvain se jettent le plus volontiers, nous imputant mille calomnies sur ce sujet : Si est-ce qu'autant de fois que la these a esté proposée dans les Echoles Chrestiennes, à sçavoir, si un Prince Catholique pouvoit sans offenser Dieu contracter de ces alliances; tous les Docteurs Italiens, Allemans & Espagnols mesme, ont esté pour l'affirmative. Jean de Chartagena Moine Espagnol, le Pere Molina Jesuite, le Cardinal Cajetan, Bannes Professeur à Salamanque, & generalement tous les plus renommez Scholastiques, n'y ont point fait de difficulté; & ils ont passé jusques-là, qu'un Prince Chrestien pouvoit secourir en guerre un Infidele, mesme contre un autre Prince Chrestien. Leur opinion s'appuie sur l'au-

torité & sur la raison. L'autorité est prise de la Bible, où l'on voit qu'Abraham a combatu pour le Roy de Sodome, & David pour Achis Philistin, contre les enfans d'Israël; pour ne rien dire des alliances de Salomon avec le Roy Hiram idolatre, des Machabées avec les Lacedemoniens & les Romains infideles, & de quantité d'autres semblables, qui se lisent dans l'Escriture Sainte. La raison est fondée sur ce que la Religion ne détruisant pas la Nature, puisque Dieu est auteur de l'une & de l'autre, on ne peut pas dire que ce qui est naturellement juste, soit injuste dans la Religion, si quelque precepte Divin ne nous oblige à le croire. Or est-il que le droit de la Nature rend honnestes tous les moiens dont nostre conservation dépend; comme par celuy des Gens chacun peut chercher sa subsistence où il la pense trouver. Par consequent les alliances dont nous parlons, n'estant faites que pour nostre conservation, qui en dépend ordinairement, ne peuvent pas estre condamnées, veu mesmement qu'au lieu d'estre defenduës par la loy Divine, elles sont autorisées des exemples que nous venons de rapporter.

Et à la verité, si l'Eglise primitive souffroit bien le mariage des Fideles avec les Infideles; si elle en autorise tous les jours avec des Heretiques, & si la Bulle de Gregoire Troisiéme permet aux Catholiques du Japon de contracter ce Sacrement avec

des Idolatres : Pourquoi eſt-ce qu'elle defendroit les alliances des Eſtats de differente Religion, qui ſe font ſans toucher à la Religion, qui n'ont pour but que des fins Politiques, & qui ſont fondées ſur le droict des Gens & de la Nature. II.

Auſſi voions-nous dans l'Hiſtoire, que les Papes meſmes, ſi elle ne leur a rien imposé, n'ont pas fait difficulté de recourir à l'aſſiſtance des Infideles, contre des Princes Chreſtiens, quand ils ont creu eſtre reduits à la neceſſité de le faire. Paul Troiſiéme, Alexandre Sixiéme, & Jules Second, ſe ſont tirez de grandes extremitez en reclamant l'aide des Turcs.

P. Iovius l. 2. hiſt. Guicchar. l. 2. hiſtor. Gonç. de Illeſcas l. 6. hiſt. Pontif. Thuan. l. 6. hiſt.

On peut remarquer encore que tous les Empereurs Chreſtiens ont eu des alliances avec des Nations barbares & mécreantes ; & que les Republiques Chreſtiennes n'ont pas eſté plus ſcrupuleuſes en cela que les Monarques. Mahomet Second aſſiſta les Florentins qui l'en requirent inſtamment, contre Ferdinand Premier Roy de Naples. Et les Venitiens ſe ſervirent des forces du Soldan d'Egypte pour chaſſer les Portugais du Levant où ils incommodoient leur traffic. Mais ce qui eſt fort conſiderable, c'eſt que les Docteurs Eſpagnols que nous avons nommez, confirment leur opinion par l'autorité de Charles-Quint, lequel, diſent-ils, du conſeil de beaucoup de tres-graves Theologiens, s'eſt aidé des Infideles contre les Fideles, c'eſt à ſçavoir contre les François ; adjouſtant que plu-

Camillo Portio hiſt. des troubles de Naples l. 1. Mariana l. 28. c. 10.

sieurs autres Princes Chrestiens ont fait le mesme. Ce sont les paroles formelles dont ils usent dans la These generale ; & neantmoins quand ils descendent à l'Hypothese, & qu'il est question, si le Roy de France jouïra du mesme privilege contre la Maison d'Austriche, leur injustice est si grande, qu'ils luy imputent à grand crime ce qu'ils avoüent estre licite à tous les autres Souverains.

C'est ainsi que les Espagnols, qui se vantent d'estre les premiers hommes du monde en la Theologie Scholastique, croient avoir d'assez subtiles distinctions pour persuader à tout le monde, que ce qui est permis de droict Divin & humain, à parler generalement, doit estre defendu en particulier, s'il choque tant soit peu leurs interests,

Ils sont alliez dans toute l'Afrique & toute l'Asie avec des Rois Mahometans, Idolatres, & dont quelques-uns n'adorent rien que le Diable. Ils taschent depuis cent ans avec des soins d'autant plus grands qu'ils sont artificieux, de nouër quelque bonne intelligence avec le Grand Seigneur. Ils ne peuvent pas nier que l'Empereur & assez d'autres Princes Chrestiens n'aient à sa Porte des Ambassadeurs aussi bien que nostre Roy. Et avec tout cela il n'y a que luy qui soit coupable, & qui commette, à leur dire, une impieté punissable devant Dieu, & detestable devant les hommes,

Certainement, il faut estre bien aveuglé de passion pour s'emporter de la sorte, & il faut avoir bien mauvaise opinion du reste des hommes de leur vouloir faire passer pour bons raisonnemens les plus injustes fantaisies du monde. II.

Elles n'empécheront pas pourtant, que la pieté de nostre Grand Roy ne soit estimée par toute la terre, & qu'il ne reçoive les benedictions d'une infinité de Chrestiens, qui recueillent tous les jours les fruits de cette alliance, que les Espagnols voudroient rendre si odieuse.

Car au lieu que la leur avec les Infideles n'a pour fondement que l'ambition ou l'avarice, le desir de dominer ou de s'enrichir, & que la seule consideration de distribuer le poivre dans l'Europe, les fait vivre en societé avec tous les Gentils du Levant. Celle du Roy avec le Turc n'a pour but, outre le commerce de quelques-uns de ses sujets, que le soulagement & le rachapt des pauvres esclaves Chrestiens, avec la conservation des lieux Saints, où se sont passez les sacrez mysteres de nostre Redemption. C'est pourquoi nos Ambassadeurs ont souvent receu des remercimens dans Rome, de ce que leurs Collegues executoient de bon & d'avantageux pour la Religion dans Constantinople; & quand ceux-ci ont souffert quelque dégoust à la Porte Ottomane, comme il arrive quelquefois; les Papes ont toûjours prié le Roy de ne les point rappeller, & de ne pas

Cardin. d'Ossat l. 91.

rompre pour cela une alliance si utile à toute la Chrestienté.

Il ne tint pas à Ferdinand Premier qu'il ne fust non seulement allié, mais feudataire, & tributaire de Soliman, à qui il demanda avec des soûmissions indignes l'investiture de la Hongrie. Charles-Quint aprés avoir esté beaucoup de fois refusé, obtint enfin de luy une tresve de cinq ans; & le grand desir qu'avoit cet Empereur de vivre en bonne intelligence avec les Turcs, paroist assez par l'instruction qu'il donna à Philippes Second son fils, luy recommandant sur tout par le XII. article d'observer religieusement cette tresve. Cela n'empécha pas pourtant qu'Amurath Troisiéme ne se moquast publiquement un peu aprés de la recherche de paix que faisoit faire Philippes Second à sa Porte. Et on peut assez juger combien il la souhaittoit, puisqu'il détourna quelque temps le Roy Sebastien de son entreprise d'Afrique, de peur qu'elle n'apportast du trouble à ce Traitté, comme l'a remarqué Conestaggio dans la conqueste du Portugal.

P. Iove lib. 43. Isthuanff. hist. de Hongrie l. 14. Sandoval l. 20. c. 5. & 7. & l. 30. c. 5.

Liv. 1.

Je ne dirai rien par respect des Rois qui ont suivi, mais ceux qui doivent estre informez de ce qui se passe, sçavent assez que la seule jalousie de voir les François en possession d'une chose que les Espagnols n'ont jamais pû obtenir, est ce qui fait crier si haut les Canonistes de Brabant; ne considerant pas

qu'on laiſſe joüir ceux-ci paiſiblement & ſans envie de la bonne intelligence où ils ſont avec les Rois de Fez & de Maroc.

Car ſans cela que pourroient-ils trouver d'eſtrange en noſtre alliance, puiſque l'Hiſtoire d'Eſpagne eſt pleine d'exemples de Rois Catholiques qui ſe faiſoient la guerre les uns aux autres à l'aide des Mores, dont ils ont acheté quelquefois l'amitié jusques au prix de cent filles de tribut. Alphonſe ſurnommé le Grand leur livra meſme ſon fils Ordonius pour eſtre eſlevé parmi eux. Et un autre Alphonſe celebre tant par l'amour qu'il portoit aux Mathematiques, que par le mépris qu'il faiſoit du grand & du petit Monde, où il trouvoit mille defauts, fut chaſſé par ſon fils Sanches, aſſiſté des Mahometans de Grenade. Si d'autres que des Eſpagnols rapportoient ces choſes, leurs partiſans les pourroient nier, auſſi bien que le ſecours demandé au Turc par Frideric d'Arragon, que Mariana écrit ſi preciſément.

Mariana l. 7. c. 6. 7. & 13.

L. 17 c. 8. & 9.

Mais pource que la condition de ces derniers temps les porte à former des inſtances particulieres ſur l'alliance que nous avons avec des Heretiques, pretendant que nous ne les pouvons aider, ni recevoir leur aſſiſtance, ſans faire un notable prejudice à la Religion, examinons encore ce poinct, & leur monſtrons qu'ils ne ſont pas moins injuſtes & ridicules à la fin qu'au commencement.

Les mesmes raisons qui m'ont obligé jusques ici de faire mes principales reflexions sur les Regnes de Charles-Quint, & de Philippes Second, seront cause que j'observerai encore la mesme chose en ce lieu. Charles-Quint faisoit une profession particuliere de persecuter les Heretiques, pource que cela luy estoit avantageux au dessein que nous avons déja remarqué qu'il avoit de perpetuer l'Empire dans sa Maison. Cela pourtant ne l'a jamais empesché, non seulement de traitter souvent avec les Princes Protestans de l'Empire, mais encore de s'allier tres-estroittement au dehors, avec ceux qui s'estoient separez de la communion de l'Eglise. Sur tout il estonna toute la Chrestienté, qui le sçavoit estre cause plus que personne du schisme de l'Angleterre, par les instances violentes qui avoient esté faites à Rome de sa part contre Henri VIII. lorsqu'on vit que ni l'égard de sa Tante, qui venoit d'estre deshonorée par ce Roy, ni la consideration d'une heresie naissante, & par là beaucoup plus odieuse, ne l'avoient pû divertir de faire une ligue offensive & defensive avec luy contre François Premier. Je demande aux plus passionnez pour l'Espagne, si ce n'est point là s'allier avec des Heretiques contre les Catholiques.

Quant à Philippes Second, bien qu'il tinst apparemment le parti de la Ligue,

il ne laissoit pas d'avoir ses intelligences II.
avec le feu Roy, avant sa conversion, lorsqu'il n'estoit encore que Roy de Navarre, luy fournissant & au parti Huguenot, les moiens de subsister, & d'entretenir les troubles de la France. C'est une chose qui a esté si connuë, qu'un grand Prince n'a pas fait difficulté de l'écrire à un Pape. Et qu'y a-t-il en cela qui ne vienne d'estre pratiqué avec Monsieur de Rohan, pendant que comme Chef de ceux de la Religion, il a esté armé contre son Roy? Ce sont des choses à la verité qui doivent estre oubliées, puisque la clemence du Roy les a mises à couvert. Je ne les rapporte aussi que pour faire voir avec estonnement, de quel front les Espagnols nous peuvent reprocher l'assistance que reçoivent de nous des peuples qu'ils ont reconnus pour Souverains, eux qui la donnent aux Sujets du Roy, que le seul pretexte de la Religion avoit jettez dans une manifeste rebellion. Ils disent que les Hollandois ont esté leurs Sujets. Nous en sommes d'accord, & qu'ils l'ont aussi esté de la France. Mais les Suisses n'estoient pas moins autrefois Sujets de la Maison d'Austriche, que les Hollandois. Si est-ce que les Espagnols mesme reconnoissent les Suisses pour libres, par les Ambassadeurs qu'ils tiennent auprés d'eux; & ceux de cette belliqueuse Nation furent receus comme les autres au Concile de Trente.

Monsieur de Nevers au Pape Sixte V.

On adjouste pour rendre nostre crime bien plus grand, que les Hollandois & les Suedois sont heretiques, & que dans la guerre où ils sont joints avec nous, la Religion souffre en beaucoup de lieux. Comme si le dernier Empereur Ferdinand Second venoit de faire quelque difficulté de couvrir de Lutheriens la Lombardie, de saccager Mantouë, profaner tous ses Temples, & en chasser le plus Catholique Prince du monde, pource qu'il estoit François. Et comme si les Cosaques & les Croates dont se sert la Maison d'Austriche, cedoient aux Heretiques, aux Turcs, & à tous les Infideles, en toute sorte de cruautez & d'impietez. Les mauvais desseins, & le pire procedé des Espagnols, ont jetté le Roy dans une guerre avec tant de violence, & de necessité, qu'on peut soustenir avec raison qu'elle est purement defensive de sa part. Sa Majesté obligée à la conservation de ses Estats attaquez de tous costez par la Maison d'Austriche, emploie le secours des Suedois, & des Hollandois, qu'elle considere ici comme ses Alliez, & non pas comme Heretiques. Que luy peut-on reprocher en cela avec justice devant Dieu ni devant les hommes ? Quand Charles-Quint, & ses successeurs qui l'ont imité, se sont servis, comme ils font encore presentement, de toute sorte d'heretiques & de mécreans contre nous ; leurs Casuistes

ont trouvé que c'estoit bien fait, & qu'on usoit bien de chevaux & d'Elephans en semblable occasion. En tout cas, que la Maison d'Austriche pouvoit emploier les Heretiques & les Infideles, sinon comme tels, pour le moins comme estant ses Sujets. Mais si celle de France parle de la necessité où elle est de chercher sa subsistence où elle peut; si elle remontre que ses interests l'obligent à se tenir unie avec les Suedois, les Grisons, & les Hollandois, comme avec ses anciens Alliez, & non pas comme avec des Heretiques; toutes les raisons qu'elle allegue ne valent rien, & au cas que de petits Scholastiques de Salamanque & de Louvain en soient creus, elle demeurera convaincuë d'impieté. II.

Infames calomniateurs que vous estes, vous parlez méchamment & insolemment, de la plus ancienne, la plus pieuse, & la plus illustre Famille de la Terre. Vous taxez l'honneur du plus grand & du plus juste Roy qui vive, sans considerer que le Ciel a beni jusques ici ses conseils & ses actions de telle sorte, qu'elles ont esté plus heureuses, plus hautes, & plus utiles à la Religion, que celles de tous ses predecesseurs, dont nous venons de toucher la moindre partie. Et vous qui approuvez les amitiez de vos Rois avec tant d'Infideles, pour la seule consideration du trafic; qui trouvez bon que tous les Heretiques d'Allemagne inondent l'Ita-

lie, & ravagent la France, pour eſtablir une Monarchie imaginaire ; & qui excuſeriez les alliances avec l'hereſie meſme, ſi elles vous eſtoient avantageuſes ; vous oſez bien condamner celles qui ont des fondemens pleins d'equité, & qui outre les intereſts de l'Eſtat, ont en ſinguliere recommandation ceux de la Religion.

Sçachez que les Griſons ſont alliez de cette Couronne dés le temps de Loüis XII. avant la naiſſance du Lutheraniſme. Que nos Rois ont eſté de tout temps reconnus pour Protecteurs de la Nation Germanique. Que Loüis le Juſte ne fait rien qu'entretenir les Traittez faits avec les Hollandois par Henri le Grand. Et que ceux où il eſt entré avec les Suedois ſont plus au profit de l'Egliſe, dont ils empeſchent la totale ruine dans l'Empire, que tout ce que les Eſpagnols ſe peuvent vanter d'avoir fait pour elle depuis cent cinquante ans, qu'ils acheverent de purger leur païs du Mahometiſme.

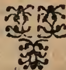
Je proteſte que je ſuis fort éloigné de toute animoſité contre eux, quand j'écris ceci. Je reconnois qu'ils ont beaucoup de bonnes qualitez, dont celle d'eſtre tres-affectionnez à leur Roy & à leur patrie n'eſt pas des moindres. Et je les aime chez eux, & au delà des Pyrenées auſſi franchement & auſſi Chreſtiennement, que Dieu & les loix de l'humanité nous y obligent. Mais j'avouë auſſi que je ne les puis voir que tres-mal volontiers

gourmander les autres Nations, diſpoſer du fer d'Allemagne à leur fantaiſie, prendre tous nos dehors pour nous mettre à leur merci, & ſur tout ſe ſervir du pretexte de la Religion pour couvrir leur avarice, & leur ambition, comme s'ils ne commettoient le mal meſme que pour l'amour de Dieu. Nous ſommes obligez d'honorer la Majeſté de leurs Rois avec tout le reſpect qui eſt deû à leur ſacré charactere. Il eſt impoſſible pourtant d'apprendre ſans indignation dans l'Hiſtoire, que Ferdinand & Iſabelle pour retirer Perpignan des mains de Charles Huitiéme, par de faux ſcrupules de conſcience, aient corrompu juſques au Confeſſeur du Roy ſon Pere, avec des bouteilles pleines de monnoie d'or, au lieu de vin. Dieu ſoit loüé, qui a ſi bien diſpoſé juſques ici le cœur de nos Rois, qu'on ne leur peut rien reprocher de ſemblable. Et graces luy ſoient renduës à jamais, de ce que les premiers & plus fideles Miniſtres de noſtre grand Monarque ont des conſeils plus genereux, & tels, que les Ennemis de cet Eſtat ne les peuvent ſouffrir. La rage avec laquelle on déchire leur reputation dans tant de Satyres, eſt une marque indubitable de leur grande integrité; & comme ils ne pourroient plaire à l'Eſpagne ſans eſtre ſuſpects au Roy & à la France, ils ont cette ſatisfaction, que tout ce qui eſt dit

II.

P. Iove l. 1. hiſt.

pour les rendre odieux, tourne à leur recommandation. C'est ainsi que la vertu triomphe de l'envie, & qu'on peut facilement remarquer par ce petit Discours, en quoi la pieté des François differe de celle des Espagnols, dans une profession de mesme Religion.

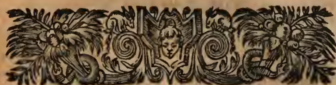


DISCOVRS

DE

L'HISTOIRE.

II.



A MONSEIGNEVR

MONSEIGNEVR

L'EMINENTISSIME

CARDINAL DVC DE RICHELIEV.

MONSEIGNEVR,

Encore qu'il ſemble que tout le monde doive avoir de l'affection pour l'Hiſtoire, puiſqu'il ne ſe voit perſonne qui n'en trouve la lecture ſi agreable, qu'on peut dire qu'elle a des charmes pour toute ſorte de profeſſions: Si faut-il avoüer que ceux qui ſont particulierement intereſſez dans ſa narration, & qui luy fourniſſent les principales actions qu'elle repreſente, ſont beaucoup plus obligez que les autres d'en faire eſtime, & de la proteger meſme, ſi elle a beſoin de leur autorité. Les grands Monarques, & leurs principaux Miniſtres, qui donnent le branle à toutes ces merveilleuſes revolutions d'Eſtats que l'Hiſtoire nous décrit, la doivent regarder d'un œil bien plus favo-

rable que le reste des hommes ; & si elle s'acquitte dignement de sa charge, nous faisant voir au vrai ce qui est de leur importante conduite, ils manqueroient a eux-mesmes, si elle ne leur estoit aussi chere que leur propre reputation, qui en depend en partie. Mais comme ils ne sçauroient témoigner trop d'amour pour les bonnes Histoires, aussi ne peuvent-ils avoir trop à contre-cœur celles qui pechent contre les loix de leur devoir ; & le mesme interest qui leur fait affectionner les unes, les doit porter à la haine des autres. C'est ce qui m'a fait croire, MONSEIGNEUR, *que je pouvois presenter à Vostre Eminence ce petit Traité ; où remarquant les fautes d'une fort mauvaise Histoire, je pense avoir touché les regles principales qu'on doit observer pour en écrire une bonne. La passion nompareille que vous avez pour l'honneur de la France, m'a d'ailleurs assuré que vous verriez volontiers refuter les calomnies d'un Historien, le plus contraire a la gloire de nostre Nation qui puisse estre leu. Et je me suis persuadé que Vostre Eminence ne trouveroit pas hors de propos, ni peut-estre inutile, que j'aie fait voir aux Etrangers ennemis de nostre nom, comme la licence qu'ils se donnent de nous diffamer dans leurs Histoires, n'est pas pour demeurer sans repartie. En effet, si tous les conseils de François Premier & de ses Ministres, ont esté calomniez par Sandoüal, & si sa malice a pû donner de fausses apparences à leurs meilleurs avis ; ne doit-on pas apprehender qu'une semblable animosité n'entreprenne un jour la mesme chose sur ceux où vostre incomparable prudence se fait tous les jours admirer ; que toutes les bonnes intentions de nostre grand Roy ne soient mal interpretées, & que ses plus heroïques actions ne se voient de mesme exposées à la médisance ? Car encore que la grandeur de vostre Genie se fasse respecter par les plus ennemis de vostre valeur & du bien de cet Estat ; & quoique l'industrie de vostre conduite en l'un & l'autre temps de paix ou de guerre, ne puisse estre trop hautement estimée ; si est-ce qu'une mauvaise plume en peut beaucoup diminuer le merite, & un Historien aussi envieux que Sandoüal, est capable d'obscurcir vos plus nobles actions. Ie sçai bien que vous*

vous

vous contentez des satisfactions interieures qu'elles vous donnent, & que, hors les bonnes graces de sa Majesté, vous n'attendez point de recompense temporelle de vostre vertu. Il importe pourtant au public que le mensonge & l'imposture ne passent pas pour des veritez historiques. Les attentats qui se commettent en cela contre la gloire des Souverains & de leurs premiers Ministres, doivent estre reprimez. Et je ne croi pas que le travail de ceux qui s'opposent à de telles calomnies, doive estre estimé tout-à-fait infructueux. Si je suis si heureux, MONSEIGNEUR, *que vous approuviez celuy que je prens la hardiesse d'exposer aux yeux de Vostre Eminence, je le mettrai au rang des plus agreables divertissemens de ma vie, ne pouvant y avoir jamais rien de laborieux pour moy, de ce qui sera capable de vous donner quelque satisfaction. Et si mes opinions, touchant la façon dont je croi qu'on doit traitter l'Histoire, ne vous déplaisent pas, j'essaieray de m'expliquer encore mieux dans un Ouvrage de plus grande halene, par l'usage des maximes que j'establis en celuy-ci. J'ose me promettre cependant, que la bonne volonté & l'extréme respect dont j'accompagne ce peu que je vous offre, luy servira de recommendation; & que Vostre Eminence, selon sa generosité ordinaire, ne mesestimera pas une chose toute petite qu'elle est, qu'un zele pareil au mien luy presente. Le cœur pour estre l'une des plus petites parties de l'homme, ne laisse pas d'estre le plus grand present qu'on puisse faire à Dieu. Recevez donc,* MONSEIGNEUR, *ce que Dieu ne rejette pas; & trouvez bon qu'un cœur, qui ne conçeit rien de plus parfait que vostre Idée, vous dedie ce que l'amour de son Prince, de sa Patrie, & de vostre Nom glorieux, luy a fait imaginer. C'est avec ce mesme cœur que je vous supplie tres-humblement de souffrir, qu'autant de temps qu'il m'animera je puisse me dire,*

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,

DE LA MOTHE LE VAYER.



DISCOVRS DE L'HISTOIRE.

OV EST EXAMINE'E CELLE de Prudence de Sandoüal, Chroniqueur du feu Roy d'Espagne Philippes III. & Evesque de Pampelune, qui a écrit la Vie de l'Empereur Charles-Quint.

J'ESTOIS depuis quelque mois dans le plus profond repos, dont je pense qu'un homme de ma profession puisse joüir dans le monde. Exempt d'ambition, d'affaires, & de tout autre dessein que de contenter mon humeur pour lors studieuse, je conversois avec ces grands hommes de l'Antiquité, qui nous disent sans flatterie ce qu'ils pensent du vice & de la vertu. Et sans que mon esprit compatist à ce que ma petite fortune peut ressentir des agitations publiques, je contemplois de mon cabinet ces grandes revolutions de l'Europe, du mesme œil que j'ai souvent regardé le

changement des Scenes, & les faces differentes d'un Theatre. Dans cette heureuse assiete, qui fait voir les plus élevées sans envie, je receus la visite & le conseil d'un ami; auquel aprés beaucoup de resistance je fus contraint de promettre, que puisque je ne luy pouvois complaire tout-à-fait, je le contenterois au moins en partie, luy donnant par écrit les raisons qui m'empéchoient d'acquiescer entierement à son avis.

Il se jetta d'abord comme en riant sur le mépris de certaines estudes purement contemplatives, & qui font profession de trouver en elles-mesmes toute la recompense de leurs travaux. D'où me faisant connoistre doucement qu'il jugeoit que je n'y avois que trop donné de mon temps, il se mit à me dire fort serieusement, que si je voulois contenter beaucoup de personnes qui ne me portoient gueres moins de bonne volonté que luy, je leur écrirois plûtost des Livres d'Histoire que de Philosophie. Il adjousta en suite tant de termes choisis pour m'expliquer tout ce que les Anciens ont dit à l'honneur de l'Histoire, & tout ce qu'on se peut promettre d'utilité & de plaisir dans cette occupation, que je reconnus aisément, qu'il estoit venu exprés pour me la faire agréer.

Ma réponse fut au commencement accompagnée d'un peu de ressentiment de ce qu'il avoit parlé au desavantage du plus agreable entretien de ma vie, & je luy té-

moignai qu'il n'y auroit jamais de consideration plus forte sur mon esprit, que celle de l'honnesteté qui se trouve dans ces meditations Philosophiques, dont les hommes nez seulement à l'action font quelquefois le moins d'estat. En effet, j'ai toûjours comparé celuy qui abandonne tout-à-fait les sciences contemplatives, pour suivre celles qui paroissent plus profitables dans le cours de la vie civile, à cette inconsiderée Atalante, qui trahit l'honneur de sa course pour ramasser une pomme d'or. Et neantmoins afin de témoigner à mon ami que sa bonne volonté m'obligeoit, je m'accommodai de sorte au reste de ses sentimens, que je mis l'enchere sur tout ce qu'il avoit dit à la recommendation de l'Histoire. II.

Ovid. 10. Metam.

Je luy passai pour bonne la conception d'Agathias, qui veut qu'on la revere comme un don de la Providence divine, veu que sans l'immortalité, dont l'Histoire est la dispensatrice, beaucoup d'actions heroïques cesseroient, pour estre privées de leur cause finale, & de la seule recompense qu'ordinairement elles se promettent. Mais je luy dis, que je l'estimois principalement comme celle qui faisoit les propres fonctions de la Philosophie morale, & qui luy pouvoit mesme par quelque consideration estre preferée, puisque non contente de donner les mesmes preceptes, elle y adjoustoit encore les exemples, qui meuvent bien plus puissamment que les

mœurs, ſelon que parle Tacite, & qui rendent le chemin de la vertu bien plus court que celuy par lequel nous conduiſent les preceptes. Car il me ſouvient que Seneque s'explique ſelon cette penſée dans une de ſes lettres, ſouſtenant que la vie de Zenon dont Cleanthes avoit eſté ſpectateur, l'avoit bien plus inſtruit que ſa doctrine; que les actions de Socrate ſervirent davantage à Platon que ſes diſcours; & que Metrodorus deut beaucoup plus à Epicure pour avoir eſté ſon domeſtique, que ſon eſcholier. Ne ſçait-on pas que les plus belles leçons que receut Achille de Chiron furent exemplaires? Que les conqueſtes d'Alexandre animerent toutes les expeditions de Ceſar? Et que l'idée du Cyrus de Xenophon fut le modele ſur lequel ſe forma l'invincible courage de Scipion? L'Hiſtoire donc qui prend le ſoin de nous conſerver tant de beaux exemples, ſemble avoir bien merité ſur toute autre ſcience, ce beau titre qu'on luy donne de maiſtreſſe de noſtre vie. Et c'eſt peut-eſtre ce qui a fait dire à Diodore, qu'elle eſtoit comme la metropolitaine de toute la Philoſophie; au meſme ſens que Diogene nommoit l'avarice la metropolitaine de tous les vices.

Epiſt. 6. *Lib. 1.* *Diogen. Laert. in ejus vita.*

Or comme nous convenions aiſément pour ce regard, auſſi ne fuſmes-nous pas bien d'accord en ce qu'il pretendoit en ſuite de m'engager à un travail ſi fort au deſſus de mes forces; comme ſeroit celuy

d'écrire l'Hiſtoire de noſtre temps ; & ce qui eſt encore plus important, de la donner dés à preſent au public. Car encore qu'il n'y ait point d'ordinaire de meilleurs Auteurs, que ceux qui parlent des choſes de leur ſiecle, dont on ſuppoſe qu'ils ont pris toute ſorte d'inſtruction ; ſi eſt-ce que la maxime n'eſt pas ſi abſolument vraie, qu'elle ne manque bien ſouvent ; & ce n'eſt pas à dire que tous ceux qui entreprennent un ſi grand travail, s'en acquittent comme il faut. Polybe nous l'apprend au ſujet de l'Hiſtorien Fabius, remarquant que ſa qualité de Senateur Romain, & ce qu'il avoit écrit des choſes de ſon temps, avoient trompé beaucoup de perſonnes, qui faiſoient cas ſur cela d'un ouvrage qui n'avoit rien de recommandable. C'eſt bien quelque choſe de pouvoir dire qu'on a eu part aux affaires, & veû une partie de ce que l'on expoſe au public. Aulu-Gelle ſouſtient que l'Hiſtoire, ſelon ſon etymologie Grecque, n'eſt à proprement parler que de ces choſes-là ; & le meſme Polybe reproche à Timée ſur ce ſujet, que n'aiant jamais voiagé, ni rien obſervé de ſon chef, il ne parloit que ſur des memoires qu'on luy avoit fournis, & ſur le rapport d'autruy, le plus ſouvent ſujet à mécompte. Mais outre que ceux-meſmes qui ont cet avantage qui me manque, ne peuvent pas avoir eſté par tout, ni ſçavoir toutes choſes avec une égale certitude, il faut de ſi grands dons de nature & d'eſtude, pour

II.

Lib. 3. hiſt.

Noct. Attic. l. 5. c. 18.

Lib. 12.

s'acquitter dignement d'une si haute entreprise, que d'y penser seulement, ce seroit à un homme comme moy témoigner trop de temerité. Callisthene estoit un grand personnage, & qui avoit esté spectateur de ce fameux combat entre Alexandre & Darius, au passage estroit des Portes de Cilicie. Si est-ce que pour avoir ignoré la Tactique, qui est l'art de ranger en bon ordre les batailles, sa narration a esté convaincuë d'absurdité, & on a fait voir des impossibilitez en la description qu'il faisoit de cette importante Journée.

Polyb. lib. 12.

Je ne veux pas dire pourtant qu'il n'y ait que ceux qui sont emploiez dans les grandes affaires de paix & de guerre, qui soient capables de composer l'Histoire. Outre que leurs occupations continuelles pour le bien public ne leur donnent gueres le loisir de vaquer à cela; quelques uns ont remarqué, qu'une bonne partie des plus grands Ministres n'ont pas eu les conditions qui sont requises, pour se bien acquitter d'un tel ouvrage: Et en effet, la plusspart des Capitaines que nous sçavons avoir le plus fait avec l'espée, ont eu d'ailleurs une fort mauvaise plume. Les Livres de Pyrrhus & d'Hannibal furent tels, qu'on ne peut pas dire qu'ils aient rien contribué à leur reputation. Ceux d'Auguste, de Tibere, de Claudius, & de tant d'autres Empereurs, ont eu si peu de genie, qu'il n'en est rien venu jusques à nous.

Dionys. Halic. Corn. Nepos.

A la

A la verité, Cesar a esté beaucoup plus heureux. Et neantmoins quoiqu'il eust exercé son stile excellent dés son jeune âge; encore qu'il eust écrit du mesme genie, & avec la mesme force dont il combattoit ses ennemis, selon le dire de Quintilien; & bien qu'il se fust appliqué à faire des Livres d'Analogie, & des Anticatons, aussi volontiers qu'à commander des armées; ses Commentaires ne laisserent pas d'estre repris par Asinius Pollio, comme ceux qu'il avoit composez avec si peu de soin & de verité, qu'il les eust sans doute corrigez, à ce que dit Pollio, sans sa mort precipitée. C'est ainsi que toutes les graces ne se trouvent que rarement en un mesme sujet; que le temperament qui donne les unes, nous envie bien souvent la possession des autres & qu'il semble que le Ciel n'ait pas voulu permettre que ceux qui font les choses dignes d'estre écrites, puissent encore avoir la gloire d'écrire celles qui meritent d'estre leuës. Si faut-il confesser qu'il se trouve des personnes d'une naissance tellement privilegiée, qu'on les voit reüssir en toutes choses. Mais nous ne parlons pas de ce qui est si rare en la nature, que nous le pouvons mettre au rang de ses autres prodiges.

II.

Lib. 10. Inst. c. 1.

Sueton. in Iul. C. p. 56.

Tant y a que puisque souvent les plus grands hommes mesmes se trouvent n'avoir pas toutes les parties necessaires à un si important ouvrage qu'est celuy de l'Histoire, je m'excusois ce me semble assez

raisonnablement à mon ami ; luy faisant avoüer au mesme temps, qu'on ne peut sans indignation voir avec quelle insolence des personnes de nulle consideration, & de moindre erudition, ont osé prendre un si presomptueux dessein. Suetone fait une observation aprés Cornelius Nepos, que le premier des Libertins qui eut la hardiesse de mettre la main à la plume pour cela parmi les Romains, fut un Otacilius, qui de portier esclave estoit parvenu par son bel esprit à estre Precepteur de Pompée le Grand ; mais qu'avant luy il n'y avoit eu que les plus honnestes hommes, & les plus considerables de la Republique qui s'en fussent meslez. Si nous avions la moindre teinture de cette vertueuse pudeur qui les retenoit de ce temps-là, ou qu'une juste censure fust emploiée à reprimer ceux que l'on ne peut autrement mettre à la raison, nous ne verrions pas cette belle partie des disciplines si mal traittée, pour estre tombée en de trop mauvaises mains.

Quando sc. hist.

Pour ce qui concernoit la publication, supposant mesme que j'eusse pû satisfaire à ce qui estoit de la composition, je le priai de considerer que selon l'opinion de Lucien, & de beaucoup de personnes, l'Histoire estoit un present qui ne devoit estre fait qu'à la posterité ; & qu'on pouvoit bien écrire l'Histoire de son temps, moyennant que ce fust avec dessein de ne la faire voir qu'à l'avenir. Voici de quels

moiens ils ont accouſtumé de ſe ſervir II.
pour autoriſer cette opinion. Puiſque la *Cicer. de*
premiere loy de l'Hiſtoire eſt de ne dire *Oratore.*
jamais un menſonge, & la ſeconde de ne taire jamais une verité; chacun peut bien juger que toutes veritez n'eſtant pas toûjours bonnes à dire, ſelon le Proverbe, il n'y a pas grande apparence qu'une vraie & legitime Hiſtoire pûſt eſtre bien receuë par ceux qui ſe pretendroient intereſſez dedans. On peut dire cela d'autant plus librement aujourd'huy, que graces à Dieu ceux qui doivent faire la meilleure partie de la noſtre, comme eſtant les plus conſiderables de l'Eſtat, ſe gouvernent de ſorte qu'ils doiuent attendre d'une fidele narration de leurs actions, la principale recompenſe qu'elles meritent, puiſqu'ils ne peuvent eſtre jamais ſi hautement loüez, que quand on parlera veritablement de leur adminiſtration. Mais outre que les temps ne ſont pas toûjours ſemblables, il y a tant d'autres hommes au deſſous d'eux, qui ne laiſſent pas d'entrer forcément dans le corps de l'Hiſtoire, qu'il eſt bien difficile que celuy qui l'écrit ne ſoit touché de beaucoup de conſiderations s'il ſe reſout de la rendre publique de ſon vivant. Car pour en parler avec franchiſe, y a-t-il pas un de nous qui ſouffriſt volontiers d'eſtre mis dans l'Hiſtoire avec la meſme liberté dont il vit? Confeſſons-le ingenument, nos mœurs ne le ſouffrent pas; & je doute meſme ſi hors le ſiecle d'or des

Poëtes, il y en euſt jamais un autre auquel une ſi grande licence de tout dire ait eſté bien receuë, ou ſeulement ſoufferte. C'eſt ce qui a fait comparer une bonne Hiſtoire à un fruït tres-exquis, mais qui n'eſt pas encore meur. Parce que comme il ne ſe faut pas trop haſter de cueillir celuy-ci, & qu'il doit eſtre meſme tenu quelque temps ſur la paille, avant qu'il puiſſe eſtre de bon debit au marché; Auſſi ne faut-il pas penſer qu'une Hiſtoire qui parle avec la liberté neceſſaire des hommes vivans, ſoit propre tout auſſi-toſt à voir le jour; le temps auquel elle pourra eſtre trouvée de bon gouſt n'eſt pas encore venu; & il ſuffira que ceux qui nous ſurvivront luy donnent un jour l'eſtime & le prix qu'elle merite. De penſer qu'on peut garder une certaine moderation, par le moien de laquelle, ſans offenſer perſonne dont on doive craindre le reſſentiment, on ne laiſſe pas d'inſinuer les choſes, & de les declarer à peu prés comme elles ſe paſſent ce n'eſt pas un expedient qui puiſſe eſtre receu, ni qui ſoit aucunement tolerable. Car c'eſt une regle conſtante qu'un bon Hiſtorien eſt obligé de publier le bien & le mal des choſes & des perſonnes dont il traitte, ſans que l'amour ou la haine, l'eſperance ou la crainte l'en doivent jamais diſpenſer. Polybe repete ſouvent cette maxime, & ſouſtient qu'on ne doit pas dire ſimplement, comme faiſoit Timée, qu'Agathocle eſtoit un Tyran, ſans ad-

Lib. 12. & lib. 16.

jouster qu'il estoit aussi un tres-grand per- II.
sonnage. Et l'Histoire Sainte qui parle de l'idolatrie, aussi bien que de la sagesse de Salomon; du reniement de Saint Pierre, comme de sa penitence; & des débauches de la Magdelaine, de mesme que de sa conversion, nous monstre assez par là ce qui doit estre observé par tout ailleurs. On peut adjouster que puisque les loix condamnent comme frauduleuse l'action de ceux qui disent tout ce qu'ils peuvent de la bonté d'un fonds de terre, ou d'une maison dont ils se veulent défaire, en taisant les defauts, & en cachant soigneusement toutes les mauvaises qualitez: à bien plus forte raison doit-on blasmer la procedure d'un Historien, qui en une matiere beaucoup plus importante, & où il y va de l'instruction de tout le genre humain, ne dit qu'une partie de la verité, & cache le reste en faveur de ceux qu'il veut obliger, ou des autres à qui il ne veut pas déplaire. Ce sont à peu prés les considerations que j'apportai à mon ami pour luy justifier ma retenuë, luy avoüant neantmoins que la principale cause estoit fondée sur ce que je n'avois pas les provisions necessaires pour un si haut dessein; & qu'au cas que je me visse jamais des materiaux suffisamment pour fournir à la construction de ce grand bastiment de l'Histoire, je contribuerois volontiers pour luy complaire toute ma petite industrie, & ce que j'avois esté curieux d'apprendre

des loix qu'il faut observer dans une si noble architecture. Surquoi estant entrez en un assez long propos du blasme, ou de la loüange que semblent meriter beaucoup d'Historiens modernes, nous nous arrestasmes particulierement à en examiner un, dont j'avois la memoire assez recente, & qui suivant ma promesse fournira de sujet au present discours.

Je n'ài jamais estimé l'humeur critique de certaines personnes, qui ne mettent gueres volontiers la main à la plume que pour censurer les ouvrages des autres, & sur tout de ceux qui pour n'estre plus sont sans repartie. C'est vouloir vivre en evoquant les morts, bastir inhumainement sur leur sepulture, & les déterrer pour s'en repaistre, comme cet infame Dabuth des Arabes. Cela m'auroit pû empescher d'écrire ici les observations suivantes sur l'Histoire de la vie & des actions principales de l'Empereur Charles-Quint, dont j'apprens que l'Auteur est mort, bien qu'il n'y ait pas plus de dix-huit ans qu'il la dedia au feu Roy d'Espagne Philippes Troisiéme. Mais d'une part, la guerre ouverte où nous sommes maintenant avec ceux de sa Nation, me peut bien permettre quelque chose en ceci; quoiqu'elle ne m'empesche pas de reconnoistre Mariana & quelques autres du mesme païs, pour aussi bons Escrivains que celuy-ci l'est mauvais. Et d'ailleurs j'espere rendre mes reprehensions si claires, qu'on connoistra

Leon. d'Af. liv. 9.

facilement que je les ai plus faites pour II.
profiter au public, que pour en tirer quelque avantage particulier. En effet, y aiant deux façons d'enseigner, dont l'une donne les exemples de ce qu'il faut imiter, & l'autre fait voir ce qui est à fuir ; puisque tant de personnes ont déja écrit les choses qui sont requises pour la perfection de l'Histoire, je pretens remarquer ici beaucoup de defauts qu'on doit éviter, & dont je ne croi pas qu'on puisse fournir de plus riches preuves, que celles que je tirerai du texte que j'entreprens d'examiner. C'est ainsi qu'Ismenias faisoit entendre à ses disciples les plus mauvais jouëurs de flustes de son temps. Que le pere d'Horace luy faisoit jetter les yeux sur la plus débauchée jeunesse de Rome. Et que Quintilien vouloit que les Professeurs d'Eloquence leussent quelquefois à leurs écholiers des oraisons fort vicieuses, afin que les improprietez, les obscuritez, & les bassesses qu'ils y remarqueroient, leur fissent mieux comprendre les parties essentielles d'une parfaite oraison. Je sçai bien que la qualité d'Evesque de Pampelune que prend Prudence de Sandoüal au commencement de ce livre merite beaucoup de respect. Mais je pense aussi qu'on m'accordera facilement, que ce ne sont pas choses incompatibles d'estre en mesme temps fort bon Evesque, & fort mauvais Historien. Gregoire Evesque de Tours estoit un grand Prelat, & que nous devons

Lib. 1. Sat. 4.
Lib. 2. inst. cap. 5.

beaucoup eſtimer à cauſe de ce qu'il nous a donné de noſtre France en un temps de pleine barbarie à l'égard des lettres. Et neantmoins l'examinant par les regles de l'Hiſtoire, je croi que perſonne ne le voudroit faire paſſer pour un Auteur accompli.

Commençons donc, pour ſuivre quelque ordre, par celuy qui eſt obſervé aux deux Volumes de cette vie, & voions s'il a eſté bien pris & bien entretenu. Il eſt ſi neceſſaire en toutes choſes, que les Philoſophes l'ont nommé la forme de l'Univers, qui ne peut ſubſiſter ſans ſon moien. Mais on le peut bien dire tel particulierement au ſujet dont nous traittons, veu qu'un corps d'Hiſtoire dépourveu de la methode qui y doit eſtre, paroiſt plûtoſt un cadavre froid & ſans ſentiment, qu'un ouvrage animé. Or l'ordre Hiſtorique ſe prend, ou des lieux, comme a fait Herodote, ou des temps, ſelon qu'en a uſé Thucydide; & c'eſt le temps qui compoſe ce qu'on nomme proprement le fil de l'Hiſtoire. Car la Chronologie eſt un filet plus neceſſaire à ſe démeſler d'une narration Hiſtorique, que ne fut jamais à Theſée celuy qui le tira de tous les détours du Labyrinthe. Je ne ſçai perſonne qui l'ait jamais pris que par le plus ancien bout, pour finir aux derniers temps, ſi ce n'eſt Ciceron, qui commença par ſon Conſulat, & remonta juſqu'à Romulus, & à la fondation de Rome, ſi nous en croions

Dion Cassius. A la verité, nostre Auteur n'a pas esté en cela si extravagant, il a suivi le cours ordinaire, & a mis mesme la datte des années en marge, qui sont des bornes si necessaires à l'Histoire, que sans elles on la peut comparer à une campagne sans limites, où l'on a de la peine à se reconnoistre. Et neantmoins on y peut estre souvent trompé, n'y aiant Livre où il n'ait commis de notables parachronismes, traitant en telle année des choses passées beaucoup de temps auparavant, ou plusieurs années aprés, ce qui l'oblige en suitte à des repetitions les plus insupportables que j'aie jamais remarquées ailleurs. Il me souvient d'y en avoir leû une de plus de deux pages, sans qu'il y eust un seul mot changé; ce qui procede d'un defaut estrange de memoire, ou de jugement. Ce n'est pas que je veüille nier qu'un Historien ne doive quelquefois s'accommoder aux matieres qu'il expose; en sorte que pour ne les pas abandonner du tout imparfaites, & afin de ne laisser jamais l'esprit de son Lecteur confus & mal satisfait, il ne puisse les reünir, & donner en une seule narration, ce qui n'est arrivé qu'en des temps un peu differens. Thucydide est repris sur cela par Denis d'Halicarnasse, & par le Sophiste Theon, de s'estre si fort astraint à ses deux saisons d'Esté & d'Hyver, que pour ne rien dire en l'une qui fust du temps de l'autre, il couppe les choses dont il traitte en tant de parties, & les mutile

II. Lib. 46.

Ep. ad Cn. Pomp. & ad Tub.

In Progy.

de telle sorte, qu'elles donnent du dégoûst, & laissent du trouble dans l'esprit de ceux qui les lisent. Mais c'est le fait d'un judicieux Escrivain de reconnoistre par la nature des matieres, la necessité qu'il a de ne les pas disjoindre ; ce qu'on ne peut pas dire de Sandoüal, m'asseurant bien que personne ne le lira sans reconnoistre ici ses fautes, & sans tomber d'accord avec moy, qu'il n'a esté prudent que de nom en cette partie, non plus qu'en de certaines digressions dont il use. Je ne les condamne pas toutes comme absolument vicieuses, puisque les meilleurs Historiens Grecs & Latins les ont pratiquées: mais je les blasme seulement quand elles sont hors de propos comme les siennes, & lors qu'on mesle, comme luy, des choses qui n'ont nul rapport entre elles.

Je croi devoir dire aussi quelque chose de son stile avant que de passer plus outre. Non pas que je pense qu'on doive user de trop de scrupule en cette partie, ni que de bonnes choses perdent leur prix en matiere d'Histoire, pour estre dites en mauvais termes. Polybe s'est moqué avec raison de l'Historien Zenon, pource qu'il ne faisoit estat que de la diction, & que pour vaquer à une vaine eloquence dont il faisoit parade, il negligeoit le plus serieux, & commettoit des fautes essentielles dans son ouvrage. Mais il est bien raisonnable neantmoins qu'un Auteur qui entreprend un labeur de reputation comme celuy-ci,

Excerp. Val. p. 75.

faſſe eſlection de l'un des trois charactе-res qui eſt le plus approprié à ſon deſſein; & qu'il ait ſon ſtile reglé de meſme, qui luy ſoit propre, aſſuré, & non emprunté. Ce ſeroit trop de rigueur de les examiner à cette heure ſeparément, ce bon Prelat n'aiant, à mon avis, jamais reconnu la diſtinction qu'on fait ordinairement entre le ſtile & le charactere. Diſons ſeulement de l'un & de l'autre, qu'à les conſiderer en gros & dans le general de ſon œuvre, ils ſont bien du plus bas eſtage, & du moindre ornement qu'on puiſſe gueres obſerver dans les livres; encore qu'il y ait quelquefois de l'inégalité en ceux-ci, à cauſe de certaines pieces beaucoup plus travaillées que le reſte, & qu'on voit bien luy avoir eſté fournies d'aſſez bonne main. A la verité ceux qui ont crû reconnoiſtre la portée de la langue Eſpagnole, n'ont pas jugé que ſoit en proſe ou en vers, elle ait encore atteint la perfection des plus cultivées. Elle a pourtant ſes graces particulieres; & comme le parler rend un témoignage ſecret de nos mœurs, celuy des Eſpagnols n'eſt pas moins altier que leurs façons de faire; & ils ſe vantent même, dans leurs rodomontades ordinaires, d'avoir de toutes les langues celle qui eſt la plus propre à commander. Quoique c'en ſoit, il y en a quelques-uns parmi eux qui écrivent bien plus eloquemment que les autres, & ſi vous conferez le ſtile de Sandoüal avec celuy de Mariana, de

Herrera, ou de Cabrera, tous Hiſtoriens de meſme temps que luy, vous trouverez le premier fort groſſier, & du tout au deſſous de celuy des ſuivans. Or tous les maiſtres ont convenu en cela, que l'Hiſtoire eſtoit une des principales parties de
1. de leg. l'art oratoire, *opus oratorium maximè*, dit Ciceron, ſe plaignant de ce qu'en ſon temps elle n'avoit pas encore eſté bien traittée par les Romains. Auſſi voions-nous qu'elle fait des harangues qui ne cedent en rien à celles de la Rhetorique,
Lib. 20 *hiſt. c.* 1. *&* 2. s'en trouvant dans Thucydide & dans Tite-Live qui ne ſont pas moins admirées que celles de Demoſthene ou de Ciceron. Et quand on voudroit faire valoir l'opinion de Diodore, & de quelques autres, qui ſemble condamner les oraiſons hiſtoriques, cela ſe devroit entendre des directes, qui n'ont rien de vrai-ſemblable, & qui interrompant le fil de la narration, confondent l'eſprit de ceux qui la liſent; non pas de celles qui ſont judicieuſement placées, & qui pour eſtre rapportées d'un autre organe que les directes, n'intereſſent point la vrai-ſemblance de l'Hiſtoire. Bien que les directes meſmes aient eſté pratiquées par tant de grands perſonnages, que quant à moy je ferois grande conſcience de les reprendre en Sandoüal, ſinon pour eſtre tres-mal faites. L'Hiſtorien a encore cela de commun avec l'Orateur, qu'il eſt pathetique, & émeut ſouvent les affections comme luy, d'où

vient que Thucydide eſt preferé à Herodote en cette partie par Denis d'Halicarnaſſe. Vrai eſt que la fin de l'Hiſtorien quand il émeut, eſt en cela differente de celle de l'Orateur, que le premier ſe propoſe de faire comprendre la matiere qu'il traitte, & d'en expoſer comme à la veuë tous les accidens, en ſorte qu'on ne puiſſe douter de la verité de ſon diſcours; & le dernier n'a pour but que de perſuader ſon Auditeur, & d'obtenir le gain de ſa cauſe telle qu'elle ſoit. Mais l'Hiſtorien ne doit pas ſeulement orner ſon ſtile de l'eloquence oratoire, il faut qu'il ſe ſerve encore de l'eloquence poëtique. Quintilien dit pour cela que l'Hiſtoire eſt ſi voiſine de la Poëſie, qu'elle eſt comme un poëme libre & ſans contrainte. Les œuvres de Thucydide & d'Herodote ont eſté nommées à ce propos d'excellentes Poëſies. Et nous voions qu'Agathias, qui eſtoit Poëte de nature, fut porté par le Secretaire d'Eſtat Eutychianus à écrire l'Hiſtoire ſur cette conſideration, qu'il y avoit une ſi grande affinité entre la Poëſie dont il faiſoit profeſſion, & l'Hiſtoire, que le paſſage de l'une à l'autre ſe feroit ſans peine, & ce ſeroit comme traverſer d'une patrie en une autre patrie, pour uſer de ſes propres termes. En effet, l'Hiſtoire nous repreſente les choſes avenuës & veritables, du meſme air à peu prés que la Poëſie nous dépeint les poſſibles & les vrai-ſemblables. C'eſt pourquoi on les

II.
Epiſt. ad Pomp. & de ver. ſcr.
10. Inſt. c. 1.
D. Halic. ep. ad Cn. Pomp. & ad Tub.
In princ. hiſt.

Quint.12. Inst.c.10. Plin. l.35. c. 9. & 10. distingue seulement en comparant les pieces de celle-ci aux tableaux de Zeuxis, qui faisoit les figures plus grandes que le naturel, pour leur donner plus de majesté; & les ouvrages de l'autre à ce qui sortoit des mains d'Appele, où la ressemblance estoit si curieusement observée, qu'on n'y trouvoit jamais rien de disproportionné au sujet. Nous pouvons dire maintenant, que si Sandoüal n'a rien emprunté des Orateurs; comme cela ne luy peut pas estre imputé, il a encore moins pris des Poëtes, si ce n'est en ce qu'il debite beaucoup de contes fabuleux, qui corrompent comme un mauvais levain ce qu'il y a de verité dans son Histoire. Et pource que d'entrée il nous sert d'une fabuleuse genealogie de la Maison d'Austriche, nous ferons aussi nostre premiere observation de quelques absurditez ridicules que j'ai remarquées dans ses deux gros Volumes, en commençant par cette genealogie.

Ce n'est pas sans sujet que les Grecs ont dit, que le commencement valoit en toutes choses la moitié de l'Ouvrage; Platon aiant adjousté au sixiéme de ses Loix, qu'il tenoit lieu encore de quelque chose davantage. *5. Polit. cap. 4.* Aristote remarque sur cela, que les fautes qui se commettent dans les principes sont de consequence pour tout le reste; du moins est-il certain que l'on juge ordinairement de ce qui suit par le commencement de chaque chose,

C'a donc esté une merveilleuse impertinence à cet Historien, de debuter par une si ridicule genealogie de Charles-Quint, expliquée de pere en fils depuis Adam jusqu'à luy. Car encore que personne ne puisse douter de la verité de sa premiere table, depuis nostre pere commun jusques aux enfans de Noé, puisque nous la tenons du Saint Esprit par les mains de Moïse; c'est en cela pourtant qu'il a commis une puerilité indigne d'un homme serieux, d'avoir pris la peine si inutilement de donner des ancestres à Charles-Quint, que personne ne luy peut disputer & dont le plus grand *vellaque* d'Espagne, & le moindre homme du monde se peut vanter comme luy. Mais de passer du texte sacré aux fables de Troye, & de coudre les veritez de la Genese avec les resveries du Berose supposé par Annius de Viterbe, & celles de l'Abbé Tritheme, qui sont les Auteurs primitifs d'une si belle genealogie, je ne sçai s'il n'y a point en cela quelque impieté. Au moins se devoit-il souvenir, qu'il y a plus de quinze cens ans que Dion de Prusse a soustenu, par un discours qui nous reste dans ses œuvres, que le siege de Troye ne fut jamais. Quoiqu'il en soit, Sandoüal avoit besoin, aussi bien que Virgile & Ronsard, de la destruction d'Ilium par les Grecs, pour trouver son Francus qui donnast le nom aux François, & puis entrer par ce moien dans la pre-

II.

miere race de nos Rois, afin qu'un Sigibert venu d'eux, & eſtabli premier Duc d'Allemagne, fuſt la tige de la Maiſon d'Auſtriche; qui ſe trouvera par ce moien, non ſeulement plus ancienne que celle de France aujourd'hui regnante, mais encore avec plus de droit au Royaume, comme l'aiant poſſedé avant celle de Pepin & de Hugues Capet. Pour le moins eſt-ce la conſequence que Valdes en tiroit il n'y a gueres, en faveur du Roy d'Eſpagne Philippes Second, contre Henri le Grand. Si de fort habiles hommes n'avoient déja tres-pertinemment refuté toutes ces bagatelles, dans leur réponſe au Secretaire Pieſport, je me croirois obligé d'eſſaier maintenant la meſme choſe. Mais ils ont ſi nettement fait voir comme Rodolphe, qui rendit la Maiſon d'Auſtriche ſouveraine, eſtoit iſſu des Comtes de Tierſtein & de Habſbourg; & comme ces Comtes n'eurent jamais ni Rois ni Princes, ni Ducs pour devanciers, que je n'en dirai rien davantage, ſinon qu'il y avoit trois cens ans que nos Rois de la troiſiéme race regnoient de pere en fils, lors que ce Rodolphe fut éleu Roy des Romains, du regne de noſtre Philippes le Hardi.

Il faut pourtant noter encore ici l'extravagante viſion du Granadin Pegnafiel Contreras, qui non content de nommer, auſſi ridiculement que Sandoüal, cent dix-huit ſucceſſions depuis Adam juſques à Phi-

à Philippes Troisiéme, en fait voir cent II.
vingt & une du mesme principe jusqu'au Duc de Lerme, pour qui il composa ce belle Ouvrage. Ce n'a pas esté sans donner comme les autres, dans les reliques de la vieille Troye, où il trouve, avant même sa destruction, deux freres, Illus & Asaracus, du premier desquels il fait sortir le Roy d'Espagne, & de l'autre son Excellence, qui est une parenté assez éloignée; aussi la rend-il bien plus proche par les lignes maternelles, qu'il a semblablement dressées. Et pource qu'il n'y avoit pas d'apparence de laisser un Duc si bien apparenté sans Souverainetez, il met Enée entre ses aieuls; ce qui luy pourroit donner un grand droit sur le patrimoine de Saint Pierre, si les Espagnols ne respectoient trop le Saint Siege, pour rien entreprendre de ce costé là. Il couche de suitte un peu aprés Enée, ce Brutus qu'on veut avoir donné le nom à la Grand' Bretagne, par le moien duquel on peut aussi bien conclure, que les Rois d'Angleterre qui y dominent presentement, sont des usurpateurs sur ceux de la maison de Rojas & de Sandoüal, dont estoit le Duc de Lerme, comme nos Rois le seroient par l'argument de Valdes, sur ceux de la Maison d'Austriche. Est-il possible qu'il y ait des esprits qui se puissent repaistre de telles chimeres? Je sçai bien que les Philosophes disent, que nous sommes tous naturellement amateurs des fables;

& ils en rendent cette raiſon, que noſtre eſprit eſtant de ſa nature infini, aime par ſympathie les choſes qui luy reſſemblent, & qui ne reçoivent point de bornes, comme ſont les fables. Mais cela eſt bon pour ſe plaire à tirer des moralitez de celles d'Eſope, ou pour prendre ſon divertiſſement au recit de quelque conte fait à plaiſir, comme l'on dit, & non pas pour fonder ſerieuſement les droits d'une Couronne, & appuyer ſur elles dans une Hiſtoire, les intereſts des Eſtats. Comme l'on veut que nous aions tous une certaine inclination au mal, on a dit de meſme, que nous nous plaiſions naturellement aux inventions fabuleuſes. Ce qui n'empeſche pas, qu'ainſi que l'objet de la volonté eſt le bien, celuy de l'entendement ne ſoit le vrai; & par conſequent que tout menſonge, entant que tel, ne doive naturellement déplaire.

Tant y a que noſtre Chroniqueur Sandoüal voulant faire trouver bonne, & bien authoriſer une ſi importante genealogie, a crû qu'il ſuffiſoit de dire, qu'il la tenoit entre autres Auteurs d'un certain Gebuviler, qui eſt le meilleur qu'il ait, & que vous noterez avoir eſté un pauvre maiſtre d'Echole de Haguenau. Parce que, dit-il, Gebuviler aiant dedié ſon Livre à l'Empereur Ferdinand, il n'y auroit point d'apparence de croire qu'une choſe preſentée à un ſi grand Prince n'euſt pas eſté

travaillée avec un grand soin, & achevée II.
avec toute sorte de fidelité. N'est-ce pas P. 898.
là un argument en bonne forme, & de difficile repartie? Il s'en sert d'un tout semblable à la fin de son second tome, voulant finir aussi bien qu'il avoit commencé. Car pour derniere & plus forte preuve des vertus de Charles-Quint, il allegue la lettre de François Titelman Lecteur à Louvain, faite lors qu'il dedia son Exposition des Pseaumes à cet Empereur, où il le compare au Roy-David; & le témoignage de Surius, qui le nomme les delices du genre humain aprés Titus. Comme si ce n'estoit pas la coustume en semblables occasions, de donner aux Rois les qualitez qu'ils doivent avoir, quand mêmes ils ne les possederoient pas entierement? Et comme si la bonté des Princes n'estoit pas telle, qu'ils souffrent tous les jours qu'on leur dedie mille impertinences semblables aux genealogies dont nous parlons! Je ne veux pas nier que nous n'aions eu des Historiens, aussi bien que des Poëtes, qui ont crû pouvoir faire pour la France, ce que Virgile & Tite-Live ont fait pour leur païs, y faisant venir Enée. Antenor a esté de mesme à Venise, Ulysse à Lisbonne; & où n'a-t-on point fait aller tous ces Heros, ennuiez d'un siege de dix ans, & persecutez des Dieux, qu'il avoit falu combattre aussi bien que les hommes? Il n'y a gueres de nations qui n'aient pris plaisir à rappor-

ter leur extraction à quelqu'un de ces Princes Grecs ou Troyens, pource que l'Histoire Payenne n'a rien de plus remarquable que les belles actions qu'on leur attribuë, ni mesme de plus ancien, ne restant aucune memoire de ce qui a precedé les guerres de Thebes & de Troye. Il n'est pas jusques aux Turcs qui ne se disent venus d'un Turcot Troyen, qui demeura dans la fausse Sicambrie des Palus Meotides, pour y gouverner le reste des peuples qui ne passerent pas avec les premiers François en ces quartiers de deça. C'est pour cela que les Turcs ont dit quelquefois qu'ils nous touchoient de parenté. Mais selon la genealogie de la Maison d'Austriche issuë de la premiere race de nos Rois, les Espagnols leur sont bien plus proches que nous; & il y a grande apparence que s'ils la font valoir à Constantinople, elle leur pourra servir à obtenir cette alliance qu'ils nous envient si fort, & qu'ils y sollicitent il y a si long-temps, comme nous verrons tantost. On ne peut pas dire pourtant qu'aucun Historien de quelque consideration, ait jamais donné ces origines pour veritables, ni qu'il ait voulu fonder dessus autre chose qu'un peu de gloire imaginaire à sa Nation. Au lieu que ces Chroniqueurs Espagnols s'en servent, pour y jetter des fondemens de la consequence que nous venons de representer. Et ce qui est bien estrange, ils debitent en une mesme pie-

ce les fables Payennes avec les veritez de la Sainte Escriture, mettant des Rois de Tragedie, & d'autres dont on n'ouït jamais parler, en suite de nos plus Saints Patriarches ; comme si les uns n'estoient pas plus veritables que les autres, & qu'il fust loisible de mesler ainsi le sacré avec le profane. II.

Il ne faut pas s'arrester par tout autant que nous avons fait sur cette genealogie, à cause de son importance ; voions quelques autres endroits qui ne sont pas moins ridicules, quoiqu'ils soient moins dangereux.

Dans la succession de Charles-Quint, dont il parle avant que d'avoir dit un seul mot de sa vie, il fait cette belle remarque de la Reine Marguerite, femme de Philippes Troisiéme, qu'elle estoit née le propre jour de Noël entre neuf & dix heures du matin, comme la cloche d'une Eglise sonnoit l'élevation du saint Sacrement à la Messe ; ce qui fut, dit-il, un signe de sa grande devotion. Il est certain que ce fut une tres-grande & tres-religieuse Princesse. Mais cette remarque d'un coup de cloche est indigne de l'Histoire, & ne vaut pas mieux que ce que dit fort impertinemment Louïs Cabrera du Baptesme de Philippes Second celebré le vingt-uniéme de May mil cinq cens vingt-sept, qu'il ne fut pas si solemnel qu'il eust esté, à cause de la nouvelle qui vint alors, que l'armée de l'Empereur avoit saccagé Rome le sixiéme *Lib. 1. c.*

du mesme mois & an, chacun prognostiquant de là, bien que faussement, que l'enfant seroit un jour la ruine de l'Eglise. Un Ecrivain serieux ne s'amusera jamais à faire de si frivoles observations.

Le conte qu'il fait d'une sorciere demande un lecteur fort favorable & fort indulgent. Il dit qu'en l'an mil cinq cens vingt-sept une vieille se frotta au haut d'une tour devant l'Auditeur qui luy faisoit son procés dans Pampelune, & que soudain elle chemina la teste en bas, rampant comme un lezard jusques au milieu de la tour, d'où elle fut veuë voler en l'air par tout le monde present, se transportant jusques à trois lieuës de là. Je laisse à part les longues questions qui se forment sur ce sujet des Sorciers, ne doutant point qu'il n'y en ait qui usent de malefices, & qui meritent de grands chastimens; pour dire simplement que le procés verbal, d'où Sandoüal a extrait cette belle narration, n'estoit pas, à mon avis, fort authentique.

Lib. 16. cap. 15.

En recompense de la perte du Duché de Milan, usurpé par les Espagnols, celuy-ci donne au dernier Duc François Sforce une glorieuse extraction, le faisant venir d'Enée, & de Mutius Scevola. Il est vrai qu'il n'assure pas cette genealogie, comme celle de la Maison d'Austriche, s'en rapportant à ce qu'en disent quelques Histoires.

Lib. 22. cap. 48.

Je veux remarquer son opinion touchant une Eclipse & une Comette, qu'il note

Lib. 24. cap. 11.

avoir predit la mort de l'Imperatrice. II.
Non pas que je ne ſçache aſſez que de tres-grands Auteurs ont fait de ſemblables obſervations. Mais pour dire que je conſeillerois toûjours à un Hiſtorien, d'eſtre fort reſervé à faire de ces jugemens des choſes du Ciel, qui ont un cours ſi reglé, que comme les Aſtrologues prevoient tous les jours les eclipſes futures, ſoit du Soleil, ou de la Lune, les Egyptiéns, & les Chaldeens annonçoient de meſme anciennement les Cometes qui devoient paroiſtre, ſi nous en croions Diodore Sicilien. Cela ſoit dit ſans penetrer plus avant. *Lib. 1. 2. & 15.*

C'eſt une choſe inſupportable de voir ce qu'il dit d'un George David, qu'il aſſure s'eſtre fait ſervir par les oiſeaux, & par les beſtes ſauvages, qui luy apportoient à manger; adjouſtant qu'il les faiſoit parler & répondre en toutes langues, auſſi à propos que ſi elles euſſent eu l'uſage de la raiſon. Je ne ſçai où eſtoit la ſienne, ou ce qu'il a creu de la noſtre, la traittant ſi puerilement & ſi beſtialement. *Lib. 26. cap. 5.*

Il n'eſt pas ſi reprehenſible ſur le fait des Cometes, qu'en ce qu'il dit qui arriva au Soleil le jour de la bataille, où Charles-Quint prit le Duc de Saxe priſonnier. Car il aſſure non ſeulement que le Soleil fut veû de couleur de ſang en France & en Piedmont, auſſi bien qu'en Allemagne; mais meſme qu'il n'eſtoit pas ſi bas que le portoit l'heure du jour en laquelle ſe paſ- *Lib. 29. cap. 11.*

4. Reg. c. 20. soit le combat. De sorte que voilà, sinon une retrogradation du Soleil, comme celle que Dieu permit en faveur du Roy Ezechiel, pour le moins une suspension de son cours comparable à celle de Iosué, lors qu'il défit les cinq Rois Amorreens ; hormis que celle-ci ne fut pas de si longue durée, & hors encore la difference du texte de la Bible à celuy de Sandoüal, qui s'est honteusement laissé emporter à la plus basse flaterie des Courtisans de Charles-Quint.

Ios. c. 10.

Tome 2. pag. 835. Or pour faire voir la fin de cet Empereur aussi miraculeuse que sa vie, il fait venir un grand oiseau du costé d'Orient, qu'on vid quelques jours aprés ses obseques sur la Chapelle du Monastere de S. Juste ; qui est sans doute un vrai conte de gruë, car comme il décrit cet oiseau en sa grosseur & en son plumage, c'en devoit estre une. Si neantmoins il y a plus de realité en cette vision, qu'en une autre qu'il rapporte d'un bon homme Cordelier de Guathemala aux Indes Occidentales, qui vid l'accusation intentée contre Charles-Quint par les Diables, & puis son absolution fondée sur ses bonnes intentions, en consequence dequoi Dieu le prit par la main, & le mena prēdre sa place en Paradis.

Tome 2. pag 856.

Lib. 15. Geogr. Strabon se moquant de quelques narrations incroiables qui se trouvoient dans les voiages d'Alexandre écrits par Onesicritus, dit, que sans doute ce grand Admiral estoit meilleur Pilote qu'Historien.

rien. Sannazare a écrit depuis au mesme sens, que Pogge Florentin s'estoit fait reconnoistre meilleur Citadin qu'Historien. Et je croi qu'aprés le recit de tant de bagatelles & d'absurditez, nous pouvons bien repeter ce que nous avons avancé dés le commencement, que nostre bon Prelat sçavoit mieux sans doute les devoirs de sa charge, que ceux de l'Histoire. Timée est décrié par Polybe, comme estant plein de songes, de fables, de prodiges & de superstitions; luy qui estoit si aspre à reprendre les autres, qu'en changeant son nom on l'appella Epitimée, à ce que dit Diodore. Mais je ne croi pas que Sandoüal luy cede en rien de tout cela; & c'est une merveille qu'un homme de sa condition, en un temps de si grande literature que celuy auquel il a écrit, s'en soit si peu judicieusement acquitté. Car quand Gregoire de Tours a rempli son Histoire de beaucoup de choses peu vrai-semblables, (je ne parle pas des miracles que nous sommes obligez de croire) le bon temps où il vivoit, & la barbarie de son siecle, l'ont excusé. Que si l'on veut faire instance sur ce qu'assez de bons Auteurs, & Tite-Live mesme, nous ont donné quantité de prodiges & de choses incroiables dans leurs Livres. Je répons que ç'a toûjours esté avec tant de temperament, que l'on voioit bien que c'estoit plûtost pour rapporter les vaines creances, & les abus du temps, que pour les faire croire. Il ne faut que voir, pour justifier cela, deux ou trois pas-

II.

Excerp. Val. p. 59.

Lib. 5.

ſages de Tite-Live en ſemblables rencontres. Aiant décrit quelques actions peu croiables des ſoldats Romains dans ſa premiere Decade, il adjouſte auſſi-toſt : *Hæc ad oſtentationem ſcenæ gaudentis miraculis aptiora, quàm ad fidem, neque affirmare, neque refellere operæ pretium eſt.* Avant que de faire dans la troiſiême l'enumeration de beaucoup de prodiges qu'on diſoit eſtre arrivez, voici de quelle preface il ſe ſert, *Romæ autem & circa urbem multa eâ hyeme prodigia facta; aut, quod evenire ſolet, motis ſemel in religionem animis, multa nuntiata & temerè credita ſunt.* Et au Livre quatriéme de la meſme Decade, *Prodigia eo anno multa nuntiata ſunt, quæ quò magis credebant ſimplices ac religioſi homines, eò etiam plura nuntiabantur.* Je ſçai bien que ce qu'il dit là, au mépris des Ames ſimples & devotes dans ſa fauſſe Religion, pourroit eſtre une impieté dans la noſtre. Mais chacun peut juger ſi ce que j'ay fait voir pour échantillon des contes ridicules & fabuleux de noſtre Hiſtorien, doit eſtre creu par obligation; & s'il n'eſt pas à ſouhaitter que celuy qui ſe meſle d'écrire l'Hiſtoire, ſoit plus judicieux en cette partie qu'il n'a eſté.

Lib. 5.

Lib. 1.

Et pource qu'il n'eſt pas moins ridicule aux grands avantages, qu'il donne par tout à ceux de ſa Nation, par une partialité d'eſprit qui doit eſtre ſur tout évitée dans l'Hiſtoire, je noterai maintenant les lieux de la ſienne, où il me ſemble avoir trop donné à l'exceſſive paſſion qu'il avoit pour ſon païs.

J'ai leu dans quelques fragmens de Polybe, qu'un Historien pouvoit bien favoriser un peu sa patrie dans ses écrits, pourveu que ce fust sans prejudicier notablement à la verité. Et quoique l'exception ne s'estende pas fort loin, & que par exemple elle n'excuse point Hector Boëce, quand il ne veut pas que les Romains aient fait une seule belle action dans la Grand'Bretagne, ni mesme les Anglois, que par l'entremise de ses Escossois; Si est-ce que je me suis estonné de cette piece détachée, comme n'estant pas bien conforme au reste. Car le mesme Polybe dit expressément dans le premier livre de son Histoire, qu'encore qu'un homme de bien, consideré simplement comme tel, puisse user de faveur vers ses amis & son païs; il n'en est pas ainsi quand il a pris la qualité d'Historien, estant obligé alors d'oublier toute sorte d'amitié, & toute autre consideration que celle d'une exacte verité, sans laquelle il compare l'Histoire à un animal qui a perdu les yeux, & qui n'est plus bon à rien. C'est pourquoi il reprend au mesme lieu deux Historiens fort contraires en leurs narrations, & qui ne convenoient qu'en ce poinct, d'estre l'un & l'autre trop partiaux pour leur Nation. Le premier est Philinus, qui donnoit par tout le droict & l'avantage aux Carthaginois; l'autre nommé Fabius mettoit toûjours la force & la prudence du costé des Romains. Nous voions quasi toutes les Histoires modernes pecher si notablement en ce poinct,

II. Excerp. Val pag. 71.

qu'elles meriteroient mieux le nom tantoſt d'Apologies pour les uns, & tantoſt d'invectives contre les autres, que celuy qu'elles portent. Car non ſeulement l'amour de la patrie tranſporte quaſi toûjours leurs Auteurs ; mais, ce qui eſt moins excuſable, la contrarieté des factions opere ſouvent le meſme effet, & eſt cauſe qu'ils écrivent diverſement, ſelon le parti qu'ils veulent faire prevaloir. Ainſi Auguſte accuſoit Tite-Live d'avoir favoriſé les intereſts de Pompée ; & Dion eſt repris d'un autre coſté d'avoir eſté trop pour le parti de Ceſar. Il y en a qui ont penſé pour cela, que les Eſtrangers, qui écrivoient comme indifferens l'Hiſtoire des autres Nations, eſtoient les plus croiables. De ſorte qu'il ne faloit deferer ni à Philippes de Commines, en ce qu'il diſoit à l'avantage de Loüis Onziéme ſon Maiſtre ; ni à Meyer, qui, comme vaſſal de la Maiſon de Bourgongne, le traite de Tyran. Mais qu'il s'en faloit rapporter à Paul Emile Italien, & vrai-ſemblablement moins paſſionné que les autres. Surquoi les Eſpagnols, qui ſont à priſer d'aimer comme ils font grandement leur païs, ſont auſſi à mon avis le plus à blaſmer de tous les hommes., non ſeulement pour écrire toûjours avec plus de partialité que perſonne., comme nous l'allons faire voir en celle de Sandoüal ; mais encore pour ne vouloir point convenir d'arbitres, & ne pouvoir ſouffrir que les autres Nations qui ſont ſans intereſt, parlent équitablement de leurs af-

faires, où ils veulent estre seuls juges & parties. Nostre Evesque se plaint en mille lieux de Paul Jove, comme s'il estoit quelque Morisque ennemi juré de Castille; bien qu'il fust pensionnaire de Charles-Quint, & suspect à d'autres pour cela. Carlos Coloma dit dans le Prologue de son Histoire des Païs-Bas, qu'il se sent obligé de l'écrire, pource que Pompée Justinien a donné dans la sienne, comme Italien, trop de gloire à ceux de sa Nation, & particulierement au Marquis de Spinola; se plaignant de mesme du celebre Geronimo Franchi Conestaggio, comme s'il avoit favorisé les Hollandois, en haine de ce qu'on n'avoit point reconnu en Espagne son excellente piece de la conqueste du Portugal. Cabrera declare dans la Preface de son sixiéme livre ce Conestaggio ennemi juré des Espagnols; & le repete au quatriéme chapitre du dixiéme livre. En un autre endroit il trouve que le mesme Conestaggio n'a pas assez exalté au siege de Harlem la valeur Espagnole, & qu'il a eu grand tort de nommer le supplice des vaincus une cruauté Neronienne. Il est blasmé ailleurs d'avoir admiré la resolution des Hollandois à innonder leur païs par la rupture des digues pour secourir Leyden; & une autre fois il ne devoit pas avoir dit que les Espagnols mutinez d'Alost fussent accourus à Anvers sur l'esperance qu'elle seroit pillée, mais que le seul zele du service de Dieu, & de leur Roy les y avoit fait venir. Bref, il

II.

Cap. 2.

Lib. 11. c. 7.

estoit obligé de faire passer pour honorable le plus traistre & le plus inhumain sac de ville dont on oüit jamais parler, puisque les Espagnols l'avoient executé. Or pource qu'aucun d'eux ne pouvoit nier que Conestaggio n'eust tres-bien representé la conqueste du Portugal, & mesme à leur avantage; estant sur cela difficile de faire croire qu'il luy ait pû si mal reüssir ailleurs comme ils pretendent, & estre si dissemblable à luy-mesme: Ils se sont avisez d'écrire, outre le reproche de son mescontentement, dont nous venons de parler, que sa premiere Histoire du Portugal n'estoit pas de sa façon, & qu'il n'avoit fait qu'y prester son nom. Dom Joan de Sylva, disent-ils, Comte de Port-alegre, qui avoit accompagné le Roy Sebastien en son mal-heureux voiage d'Afrique; comme Ambassadeur de Philippes Second, & ainsi fort entendu aux affaires, est le vrai Auteur de l'ouvrage; mais pour de certains respects il le mit entre les mains de Conestaggio, & trouva bon qu'il le fist imprimer comme sien. Voilà jusques où a passé leur animosité contre ce Genois, pour ne les avoir pas contentez en son dernier travail; luy imputant la supposition d'un enfant spirituel, qui a esté trouvé si beau de tout le monde, que jamais ils ne feront croire qu'un vrai pere l'eust ainsi voulu abandonner à un autre. Mais ce n'est pas grande merveille que les Espagnols se plaignent de la plume des Italiens, qu'ils ont crû n'avoir pas esté assez passionnez

Avvert. sopra l'Hist. di Conest.

pour leurs interests, puisqu'ils ont bien esté si ingrats que de se plaindre de l'espée de leurs Generaux, & d'accuser de perfidie le Duc de Parme, mort à leur service, âgé de quarante-six ans seulement. Ce Prince, dit Herrera, suivoit comme Italien la raison d'Estat, & ne faisoit pas ce qu'il pouvoit contre les Hollandois, estant d'ailleurs porté à en user ainsi par le conseil de ses confidens peu affectionnez à la Couronne d'Espagne. Il n'y aura gueres de personnes qui lisent cela, sans tomber dans les soupçons qui furent grands à la mort de ce Prince, que quelque cause plus violente que les eaux de Spas, à qui Herrera attribuë sa mort, luy en avoit pû avancer l'heure. Quoiqu'il en soit, je reviens-là, que les Espagnols veulent estre seuls juges de leurs actions, & qu'en cela ils sont les plus injustes gens du monde, comme Sandoüal le plus ridicule, de vouloir donner l'avantage en toutes choses aux Espagnols, & de les décharger toûjours du blasme qu'ils peuvent meriter. En voici les preuves.

II. Tom. 2. l. 8. c. 7.

Quand ils ont eu la Fortune si favorable, que de faire un Roy de France prisonnier devant Pavie, ils ne peuvent souffrir que personne prenne part à leur gloire, & ils attribuent tout l'honneur de la Journée au Marquis de Pescare, à cause qu'il estoit de race Espagnole. Et bien que chacun sçache que Charles de Bourbon y estoit Lieutenant general de l'Empereur, & qu'aprés luy, qui fut plus que personne cause du succés, le

Viceroy de Naples Charles de Lanoy y eut le principal commandement, ils ne les considerent pas. Sandoüal fait comparoistre sur le champ de bataille un simple soldat Espagnol, qui presente au Roy François une bale d'or, dont il luy dit qu'il avoit eu dessein de le tuer. Bref, les Espagnols non contens des avantages qu'ils tirerent par force de ce prisonnier, triomphent insolemment de paroles, & nous font dire avec verité, que nous avons retiré plus humainement en toutes façons nos Rois des mains des Infideles, que des leurs. Si est-ce qu'on peut maintenir, ce me semble, qu'il y a plus d'honneur à François Premier d'avoir esté fait prisonnier de guerre combattant vaillamment comme il fit, qu'à Charles-Quint d'avoir obtenu cette victoire par ses Lieutenans, cependant qu'il trembloit les fiévres quartes dans Madrid, se servant d'un François dénaturé, & d'un Sujet revolté contre son Prince.

Lib. 12. cap. 31.

Mais lors qu'un peu aprés le mesme corps d'armée, conduit par le mesme Chef, va saccager Rome, profaner tout ce qu'elle a de plus sainct, & arrester prisonnier le Vicaire de Jesus-Christ en terre; ce Charles de Bourbon, qui n'estoit à leur dire qu'un Lieutenant de nom, & sans pouvoir à la Journée de Pavie, est le seul qui commande à la prise de Rome, les Espagnols ne le suivent & ne luy obeïssent que par force, & le Prince d'Orange qui luy succeda, permit à leur grand regret tous les desordres

qui arriverent. C'est ainsi qu'ils pensent II.
éloigner d'eux tout ce qu'il y a d'odieux,
donner le blâme aux autres, & se reserver
par preciput la gloire en partage. Mais chacun sçait comme cette action se passa, au
grand scandale de toute la Chrestienté; &
beaucoup de personnes ont crû que Bourbon
fut tué par les Espagnols mesmes, tant de
jalousie qu'ils avoient de luy, qu'afin que
rien ne les empeschast d'executer ce qu'ils
firent. Trois Cardinaux furent d'abord
mis à mort, Orsino, Cesis, & Santiquarto;
Clement Septiéme avec le reste du sacré
College se vit assiegé dans le chasteau Saint
Ange; & huit jours durant Rome souffrit
en toutes ses parties, sans distinguer le sacré du profane, plus qu'elle n'a jamais fait
en toutes ses prises. Si est-ce que Sandoüal
se contente de nommer cela, *obra no santa*,
quoiqu'il avouë le meurtre de cinq mille
citoiens Romains, confessant encore qu'il
se commit plus d'abominations qu'il n'en
peut écrire. Mais il rejette cela sur les Allemans, & sur les mauvaises & ambitieuses
conditions du Pape, car c'est ainsi qu'il parle, qui furent cause de tous ces mal-heurs.
Ce qui rend l'affaire plus noire, c'est que
le Viceroy de Naples l'avoit endormi par
une tresve de huit mois, qu'ils venoient de
signer, lors que sa Sainteté fut prise de la
sorte. Le Marquis de Guast, Ferrand
d'Alarcon, & le Viceroy ne laisserent pas
d'accourir de Naples à Rome, comme à des
nopces preparées. Ils firent paier d'abord

quatre cens mille ducats au Pape, pour la solde de l'armée. Ils le contraignirent en suite de leur mettre entre les mains les Chasteaux de Sainct Ange, d'Ostie, & de Civita Vecchia. Et finalement le mettant en la garde d'Alarcon, ils le tinrent sept mois prisonnier à Rome, & puis à Gaïette pour plus grande assurance; avec beaucoup d'honneur & de respect pourtant, si nous en

Hist.l.18. croions nostre Historien. Guichardin assure que Charles-Quint voulut faire transporter sa Sainteté en Espagne, comme il avoit fait François Premier, pour triompher du Ciel aussi bien que de la Terre. Mais il n'en faut rien croire puisque les Espagnols le nient, & qu'ils nous font voir là dessus cet Empereur en deuïl, Madrid plein de processions pour le bien de l'Eglise, & le son des cloches defendu pour un témoignage du déplaisir qu'on avoit de ce qui s'estoit passé. Et neantmoins, comme repartit le Roy François à l'Ambassadeur

Sandou. l.16. Granvelle, quelle apparence y a-t-il que l'Empereur ignorast, comme il vouloit faire croire, le traittement que faisoient ses gens à nostre Saint Pere pendant une si longue prison, n'aiant d'ailleurs jamais chastié aucune de leurs mauvaises actions? C'est bien se moquer de Dieu & des hommes, & nous faire voir que ce qu'on a toûjours dit des Espagnols est veritable, Qu'ils ont la voix de Jacob, & les mains d'Esaü, ou, selon leur façon de parler, *la cruz en los pechos, y el diablo en los hechos.*

Voions si Sandoüal est plus équitable vers ceux du nouveau Monde, & considerons sa description de la conqueste du Perou. Il se donne une peine si ridicule à justifier le droit des Espagnols, & à exalter leurs proüesses, que c'est peut-estre une des plus bouffonnes pieces qui se voie dans aucune Histoire. Quant au droit, à moins que d'estre bien austere, on ne s'empeschera pas de rire voiant la belle harangue qu'il fait prononcer à un Valverde Evesque Dominicain, pour persuader le pauvre Atabalipa de ceder son Royaume à ces nouveaux venus. Il luy parle en deux mots de la Trinité, de l'Incarnation du Verbe, de la Passion du Fils de Dieu, & de ce qu'il y a de plus mysterieux dans nostre Religion, pour venir à ce que le Pape, qui est Lieutenant de ce Dieu en terre, avoit fait present à l'Empereur leur maistre de tout le Perou, & partant qu'il faloit qu'il luy quittast son Estat, & qu'il se fist Chrestien. Atabalipa répond, qu'il tient son Empire de ses predecesseurs; qu'il n'a jamais reconnu de Superieur en terre; que le Pape dont on luy parle devoit estre un homme bien fol, *devia de ser loco*, de donner ce qui ne luy appartenoit pas; & qu'il n'est pas resolu de quitter sa Religion qu'il croit bonne, pour une autre, ni d'adorer un Dieu mort, au lieu du Soleil qui ne meurt jamais. Sur cela Valverde luy presente son Breviaire, l'assurant que ce Livre enseignoit la verité de tout ce qu'il luy avoit dit. Atabalipa le

II. Lib. 13. c. 30.

prend n'en aiant jamais veû ; & comme il reconnût que le Livre ne parloit point, se croiant moqué, le jette par terre. Il n'en faloit pas davantage, l'Evesque crie vengeance aux Espagnols qui n'attendoient que le signal, ils font main basse, tuent sans resistance tout ce qu'ils trouvent d'Indiens, & Pizarre fait de sa main prisonnier ce grand Monarque. Sandoüal trouve l'action si belle, que c'est le lieu de son Histoire où il paroist le plus pathetique, rapportant les propres paroles du Dominicain, *Los Evangelios por tierra Christianos, justicia de Dios, vengança, Christianos vengança, a ellos, a ellos, que menosprecian, y no quieren recebir nuestra ley, ny ser nuestros amigos.* Je reconnois que la réponse d'Atabalipa estoit pleine d'impieté envers Dieu, nostre Religion, & le Chef visible de l'Eglise. Mais que pouvoit-on attendre autre chose d'un pauvre Gentil, dépourveu de la grace divine, qui ne parloit que selon son sens naturel, & qui n'avoit jamais ouï les propos de l'Evangile, qu'à l'instant mesme qu'en les luy annonçant on luy tenoit le poignard sur la gorge ? Est-ce ainsi que les Apostres la publioient de leur temps ? gagnoient-ils les Paiens de la façon ? traittoient-ils de la sorte leurs Neophytes ? Car Sandoüal avouë, que ce miserable Inga aiant enfin receu le Baptesme, les Espagnols ne laisserent pas de le pendre publiquement, avec tant d'injustice & d'inhumanité, que tous ceux qui s'en meslerent

perirent depuis miserablement. Voilà neanmoins le droit des Espagnols estably ; & quant à l'action, voici comme il l'enlumine des plus belles couleurs de sa Rhetorique. *Acontecio esta admirable hazaña en el año de mil y quinientos y treinta y tres. Fue una de las mayores y mas importantes cosas que jamas Capitan hizo en el mundo, &c.* Il faut avouër que la resolution fut grande, de ceux qui firent les premieres descentes dans ce nouveau Monde. J'en donne mesme la gloire aux Espagnols, encore que Christophle Colomb, qui les y mena, fust de Genes; Americ Vespuce, qui donna le nom au païs, de Florence ; & que nos François mesmes aient droit de la partager avec eux. Mais je soustiens que cette expedition du Perou, dont parle nostre Historien, n'a rien de la grandeur qu'il luy donne, & qu'elle n'est pas plus admirable, comme il l'appelle, que nous l'avons fait voir juste. Qui considerera la nudité & l'estat d'innocence où furent trouvez ces Indiens ; qu'ils n'avoient jamais veu de Chevaux, ni de Centaures, tels que leur parurent les Espagnols ; qu'ils les croioient invulnerables dans leurs armes de fer ; & beaucoup d'autres telles circonstances dont parle cette Histoire : il ne s'estonnera pas beaucoup d'une conqueste si facile. C'est une chose certaine qu'ils pensoient que les pierres servissent de pasture, & le sang de boisson aux Espagnols, sur ce qu'ils mangeoient du biscuit, & beuvoient du vin clairet. On a mesme écrit qu'ils

furent pris pour des Dieux qui diſpoſoient du tonnerre, à cauſe de leurs canons; & que leur navire paſſa pour un grand oiſeau, dont ils s'eſtoient ſervis pour deſcendre du ciel en terre. Or pour monſtrer qu'il ne faloit qu'oſer & entreprendre en cela, voions quels eſtoient les Almagres & les Pizarres, ces grands Conquerans du Perou. Almagre portoit le nom de ſon village; il eſtoit de ſi bas lieu, que jamais on ne pût ſçavoir qui eſtoit ſon pere; &, ce qui n'eſt pas mal plaiſant, Sandoüal reconnoiſt qu'on le tenoit pour Preſtre, encore qu'il ne ſceuſt ni lire ni écrire. Avec ces bonnes qualitez il paſſa aux Indes où il amaſſa quelque argent, & cela luy donna moien de ſe joindre avec Pizarre, & un maiſtre d'Echole de Panama, pour l'entrepriſe du Perou. Quant à Pizarre, c'eſtoit un baſtard, expoſé par ſa mere à la porte de l'Egliſe, & qui gardoit les pourceaux au village de Truxillo, depuis que ſon pere le Capitaine Gonçàle Pizarre l'eut avoüé pour ſon fils naturel. Il luy arriva d'en égarer quelqu'un, & n'oſant pour ce ſujet retourner chez ſon pere, il s'enfuit à Seville, & de là aux Indes. Jamais il ne ſceut lire non plus que ſon compagnon; ce qui n'empeſcha pas qu'au dire de Sandoüal, il ne devint le plus riche homme particulier qui ait jamais eſté au monde. L'enqueſte en ſeroit difficile à faire, j'aime mieux l'en croire de courtoiſie, pourveu qu'il ne le faſſe point paſſer en ſuite pour le plus grand de tous les Capitaines, & les Eſpagnols qui le

Sand. l. 13. ch. dern.

ſuivirent pour les plus vaillans ſoldats qui furent jamais. Car c'eſt en cela que ſon Hiſtoire eſt vicieuſe, comme au reſte que nous allons voir. II.

Je ne m'accorde pas avec ceux qui ont voulu traitter ſi rigoureuſement les Hiſtoriens, que de ne leur permettre pas d'uſer d'aucune comparaiſon. Caſtelvetro me ſemble injuſte ſur cela entre les Italiens ; & pour moi qui voi avec plaiſir des comparaiſons dans Polybe, & dans d'autres Hiſtoriens de la premiere Claſſe comme luy, je m'empeſcherai bien de les condamner ſi abſolument. Mais comme Denis d'Halicarnaſſe reprend ces comparaiſons en Theopompe, pource qu'il s'en ſervoit hors de propos ; je blaſme noſtre Chroniqueur, tant de ce qu'il en a mal uſé comme Theopompe, que de ce qu'il en a fait les plus impertinentes qu'on ſe peut imaginer au ſujet dont nous parlons, je veux dire pour faire valoir les Eſpagnols plus que tout le reſte des hommes. J'en rapporterai quelques-unes des plus courtes, afin qu'on ne penſe pas que je luy impoſe, & je laiſſerai les plus longues comme trop ennuieuſes, & moins à noſtre propos. Parlant de la priſe de Duren par Charles-Quint, il fait qu'un Capitaine s'excuſe d'avoir tenu contre une ſi grande armée, ſur ce que ceux de la place penſoient n'avoir à faire qu'à des Allemans, qui ne l'euſſent pas priſe de deux ans, & avoient ignoré juſques-là ce que c'eſtoit de combattre contre des Eſpagnols. Il dit en

Lib. 25. cap. 37.

ſuite que la terreur qu'ils donnerent à tout le païs fut merveilleuſe, quand on les vid grimper contre les plus hauts murs, & les plus unis. Car on penſoit, dit-il, qu'ils euſſent des ongles à gravir comme des chats, & des dents comme des griffons, dont ils mettoient le monde en pieces. Ce n'eſt rien qui ne voit le texte. *Fue grande el miedo que aquellas gentes commençaron a tener a los Eſpañoles, porque como los veyan trepar por las paredes liſas, y por una delgada pica ponerſe en el muro alto, y hazer pedaços los hombres, penſavan que tenian uñas como gatos para ſubir las cercas, y dientes de Grifos con que deſtroçavan las gentes.* Le Capitan Matamoros n'en a gueres dit davantage ſur le

Lib. 31. Theatre. A la priſe de Teroüenne que les

cap. 40. Eſpagnols eſcaladerent pendant qu'on parlementoit, il dit qu'ils volerent ſur les murailles comme des oiſeaux, les plus viſtes & les plus forts d'aiſles qu'on voie, encore qu'il reconnoiſſe que ce fut avec des échelles, qui eſt une façon de voler bien nouvelle. Bref, en mille lieux de ſon Hiſtoire les Eſpagnols ſont des Lions, & tout y eſt plein de ſes comparaiſons chimeriques. Ho-

Il. 11. mere ſe contente de repreſenter dans ſon Iliade, l'opiniaſtreté d'Ajax Telamonien aux combats, par celle d'un aſne qu'on ne peut chaſſer d'un bled; mais Sandoüal ne trouve que les griffons, les aigles & les lions, à qui il puiſſe bien comparer ſes ſoldats Eſpagnols.

Encore ne luy eſt-ce pas aſſez de les avoir

avoir fait voler, & de les avoir rendus si terribles sur terre ; il leur fait executer à nage, comme à des Tritons, ce qui ne pouvoit estre imaginé que par luy. C'est où il décrit le combat des Imperiaux contre les Saxons au passage de l'Elbe, avant la bataille où l'Electeur de Saxe fut pris prisonnier, pour s'estre amusé à ouïr le Presche dans Mulberg, au lieu de donner ordre au combat. Il conte donc que l'Empereur se trouvant court de batteaux, pour dresser le pont où il vouloit faire passer son armée, dix Espagnols se jetterent à la nage l'épée au travers de la bouche, pour aller prendre les vaisseaux des ennemis, qui les faisoient descendre aiant rompu leur pont, par la crainte de ce qui arriva. Mais que nonobstant toute la mousqueterie des Saxons, qui bordoient un des costez de la riviere, & la resistance de ceux qui conduisoient les vaisseaux, ces dix Espagnols les tuerent tous, & amenerent en triomphe les batteaux à leur bord. La plus grande partie de cette narration est veritable, Sleidan avoüant que quelques Espagnols passerent, ainsi que nous venons de dire, nageans l'épée en bouche, vers des vaisseaux qui descendoient vuides au fil de l'eau, *secundo flumine*, porte son texte, le reste du pont Saxon aiant esté bruslé ; & qu'encore que les ennemis tirassent de terre ferme sur eux, ils ne laisserent pas de venir à bout de leur entreprise, arrestant ces vaisseaux flottans d'eux-mesmes, & les ame-

II. *Lib.* 20. *cap.* 15. *Lib.* 19. *comm.*

nant de leur costé, *Sistunt, & licèt multis peterentur telis, adducunt.* Cette action militaire est fort belle en soi, & je veux bien croire que Charles-Quint la recompensa, comme dit Sandoüal, d'un habit de veloux, avec trente escus à chacun de ces soldats; quoique j'aie bonne memoire que Badoare, Ambassadeur Venitien prés de luy, assure dans sa Relation, qu'ils n'eurent que quatre escus par teste, donnant cet exemple avec quelques autres pour prouver que ce Prince n'estoit nullement liberal. Tant y a que pour avoir voulu encherir sur ce qu'il y avoit de vrai, Sandoüal l'a renduë toute fabuleuse, n'y aiant personne qui ne juge bien, que le moindre garçon marinier est capable de defendre son vaisseau contre un homme à nage, & de noier avec son aviron le plus vaillant soldat du monde, qui ne tient son épée qu'avec les dents.

Lib. 29. cap. 27.

Il y a des pieces sans nombre de cette nature dans son Histoire. Lorsque Charles-Quint s'amusoit à faire la guerre au Duc de Gueldres en mil cinq cens quarante-trois, pource qu'il s'estoit allié des François, il luy vint nouvelle d'Italie, que Barberousse avoit cependant enlevé Nice; & de Hongrie, que les Turcs avoient pris ce qu'il nomme improprement les sept Eglises, au lieu de dire la ville appellée les cinq Eglises; avec celle de Gran ou Strigonie la plus importante place du païs. On adjoustoit qu'ils alloient mettre le siege

Lib. 25. cap. 43.

devant Albe Roiale. Mais l'Empereur, dit Sandoüal, estoit tout asseuré de cette ville là, il sçavoit bien que les Turcs n'avoient garde de la prendre, puisqu'il y avoit cinquante Espagnols dedans. Voilà en verité une merveilleuse confiance & tout-à-fait Espagnole, de ne rien craindre des armées de quatre & cinq cens mille hommes ; comme sont ordinairement celles du Grand Seigneur, pourveu qu'une grande & capitale ville comme est Albe Roiale, soit gardée par cinquante soldats Espagnols. II.

Si ce n'est que vous les preniez pour autant de Generaux, qui ne vont gueres que bien accompagnez. Car il me souvient que nostre bon Evesque fait cette belle remarque en un autre endroit, au sujet du Duc d'Albuquerque, qui fut emploié au service des Anglois, que comme l'Italie donne les bons Escuiers, l'Espagne fournit le monde de Generaux d'armée. *Lib. 26. cap. 6.*

C'est aussi pourquoi ils sont si respectez par tout, qu'en mil cinq cens quarante-quatre à la Diete de Spire, selon le mesme texte, les Allemans, quoique tres-superbes de leur naturel, saluoient le moindre Espagnol les premiers, & luy donnoient le haut du pavé, lors mesme que l'Espagnol estoit à cheval, & qu'il estoit rencontré par les plus grands Seigneurs, qui le laissoient ainsi passer par respect. Les paroles de l'Auteur sont encore plus ridicules que les miennes. *Si topavan con un Español de mediano talle, se desbonetavan quantos* *Cap. 10.*

le veyan; si bien fuessen Tudescos principales, y se apartavan para dar lugar que passasse, aunque el Español fuesse a cavallo. Ce sont de belles observations, bien vrai-semblables, & tres-importantes à l'Histoire.

Car encore que quand il parle de l'émotion de ceux de Siene contre les Espagnols en mil cinq cens cinquante-deux, il confesse qu'ils sont haïs de toutes les autres Nations, ce n'est, comme il dit, qu'une marque tres-certaine de leur eminente vertu. Il me semble avoir ouï dire au Capitan de la Comedie, selon la mesme pensée, que cette haine venoit du commandement qu'ils ont sur le reste des hommes. Ce qui n'empesche pas que leur vertu toute enviée qu'elle est, ne se fasse encore respecter.

Lib. 30. cap. 29.

Lib. 11. cap. 22.

Aussi voions-nous dans cette Histoire que le Capitaine Bayard blessé à mort par les Espagnols, à la défaite de l'Admiral Bonivet en mil cinq cens vingt-quatre, se console de l'avoir receuë par la main de la meilleure Nation du monde. Ce sont les propres mots de Sandoüal, que je ne m'amuserai pas à exagerer plus au long, non plus qu'à en rapporter davantage; pour prouver qu'il a parlé par tout avec trop de vanité & de partialité en faveur de ceux de son païs; craignant plûtost d'avoir esté excessif que defectueux aux preuves que j'en ai données. Mais je remarquerai bien ici comme une chose tres-importante, qu'il n'a pas dit tout ce qu'il devoit en parlant de la fin de ce Chevalier sans reproche;

ce qui est un defaut qui approche du crime en ceux qui se meslent d'écrire l'Histoire. C'est pourquoi Herodote est accusé de malignité par Plutarque, d'avoir parlé de Pittacus sans rapporter la plus belle de ses actions, lorsqu'il se battit en duel pour la gloire de son païs, contre un Capitaine Athenien, & que n'aiant pas la grandeur, ni les forces du corps de son costé, il eut recours à celle de l'esprit, embarassant son ennemi dans les filets, où il eut le moien de luy oster l'honneur & la vie. Et Plutarque veut encore que la mesme passion ait esté cause que cet Historien, qui parle bien du bassin dont Amasis se servoit à laver ses pieds, & qui s'amuse à quantité de choses aussi basses, supprime neantmoins les belles actions de Leonidas, & ne dise pas beaucoup d'exploits qui furent glorieusement executez par les Spartiates dans la valée des Thermopyles. Je sçai bien que nostre humanité nous excuse si nous ne sçavons pas tout, & que pour cela l'on ne trouve pas estrange de voir quelquefois des choses dans un Autheur, qui manquent dans un autre qui a traitté la mesme matiere. Il y a des obmissions de consequence dans Tite-Live, qui se peuvent fort bien suppléer par ce qu'écrit Appian sur le mesme sujet. Mais je soustiens que quand un Historien entame quelque action qu'il croit meriter d'avoir lieu dans son ouvrage, il ne luy est pas permis de la donner imparfaite, ni d'en retrancher une partie essen-

II. *Tr. contre Herod.*

tielle, que vrai-ſemblablement il n'a pas ignorée, ou qu'il a dû ſçavoir avant que de l'entreprendre. Cela s'appelle prevarication en termes de Jurisprudence, qui peuvent eſtre transportez ici, & je croi que celuy qui déguiſe alors la verité, en taiſant ce qui eſt à dire, ne fera pas grande difficulté d'avancer une autre fois le menſonge. Or Sandoüal n'a pû ſçavoir la fin genereuſe du Chevalier Bayard, qu'il a crû devoir inſerer dans ſa narration, ſans en avoir appris des particularitez plus conſiderables que celles qu'il met. Il ne l'a pû lire dans pas un Hiſtorien de conſideration, où il n'ait veû comme ſe ſentant bleſſé à mort il ſe fit mettre au pied d'un arbre, commandant qu'on luy tournaſt le viſage vers l'ennemi, à qui il n'avoit jamais monſtré le dos. Il n'a pû manquer d'y apprendre comme le Duc de Bourbon qui le trouva en cet eſtat, luy aiant dit qu'il luy faiſoit pitié, eut pour réponſe qu'il n'en faloit point avoir de celuy qui mouroit glorieuſement, & en homme de bien, mais bien de ceux qui combattoient honteuſement contre leur Roy, leur patrie, & leur ferment. Ces choſes eſtoient bien plus d'inſtruction, & plus dignes de l'Hiſtoire, que de luy faire prononcer, apparemment contre toute verité, qu'il mouroit content d'avoir eſté tué par la plus vaillante Nation du monde. C'eſt luy donner la mort une ſeconde fois, de luy faire tenir ce langage; c'eſt dédorer toute ſa vie, pour uſer du terme Eſpa-

Mem. du Bel. liv. 2. Bouchet Annal. d'Aqu. Serres hiſt. de Franc. &c.

gnol, de le faire si mal finir ; & c'est II.
trahir sa reputation, aussi bien que la fidelité de l'Histoire, de supprimer les dernieres paroles de ce grand Capitaine qui sont si remarquables, pour le faire parler avec indignité à l'honneur de ceux qu'il n'avoit jamais estimez. Mais quoi ? il n'y a rien de si difficile à un Historien Espagnol que de dire ce qui est à l'avantage des François ; & Sandoüal qui vouloit triompher de la mort de Bayard, n'a pû contraindre son genie jusques à ce poinct de rapporter l'action entiere, & d'écrire ce qui ne luy plaisoit pas. Il a mesme teû le proverbe de son païs, qui fut fait alors par une allusion gentille sur le nom de ce Chevalier sans peur, *Muchos grisones, y pocos bayardos*, tant il avoit peur de prejudicier à la gloire de Castille.

Je pourrois monstrer la mesme chose dans la pluspart des Auteurs Espagnols, comme quand Herrera conte la prise de Javarin en mil cinq cens quatre-vingts dix-huit sur les Turcs, sans dire un seul mot de M. de Vaube-court qui planta trois petards, dont les Turcs avoient jusques-là ignoré l'usage, & contribua plus que personne à cette belle execution. Mais la chose iroit à l'infini, & puisque nous n'avons entrepris d'examiner principalement que Sandoüal, contentons-nous de ce que nous avons dit des fautes que sa trop grande passion pour sa patrie luy a fait faire ; & en conside-

Tom. 3. l. 15. cap. 1. Matth. hist. d'Henri IV. l. 1.

rons quelques autres où il est tombé, pour avoir voulu mettre toûjours le bon droit du costé de Charles-Quint.

Beaucoup d'Auteurs tant anciens que modernes, ont esté mesestimez d'avoir si excessivement loüé des Princes, qu'ils sont tombez dans une lasche flatterie, & ont dressé des Panegyriques de ces Heros pretendus, au lieu de l'Histoire veritable de leur vie qu'on se promettoit. Ainsi Procope est toûjours sur les loüanges de Belisaire; Eusebe admire par tout son Constantin; Eginard témoigne la mesme passion pour Charlemagne; & Paul Iove a esté trouvé insupportable parlant de Cosme de Medicis. Je ne dis rien du Cyrus de Xenophon, ni de l'Apollonius de Philostrate, parce que ce sont des pieces qui ne trompent point le Lecteur, aiant esté faites exprés pour former des idées en l'air, & ne passant que pour des Romans, où personne ne pretend s'instruire de la verité. Didiore reproche à Callias Siracusain, qu'à cause des bien-faits qu'il avoit receus d'Agathocles, il vouloit justifier toutes ses actions; au contraire de Timée, qui pour avoir esté banni de Sicile par ce Prince, le condamnoit sur tout, dressant autant d'invectives mal à propos, que Callias d'apologies. Mais je ne pense pas qu'aucun Historien ait plus peché en cette partie que nostre Chroniqueur à l'égard de son Charles-Quint; ce que je vais faire voir par quel-

Excerp. Const. ex Diod. p. 159.

quelques obſervations, bien que tout ſon ouvrage ne montre autre choſe. II.

Je ſerois pourtant bien faſché qu'on creuſt que je n'eſtimaſſe autant que je dois la vertu de ce Monarque, & les rares qualitez tant naturelles qu'acquiſes, qui paroiſſoient en luy. Il eſtoit d'agreable preſence, vaillant de ſa perſonne, magnanime en ſes entrepriſes, & il avoit, comme je veux le croire, de fort bons mouvemens pour la Religion. Mais il peut eſtre arrivé quelquefois, que pour faire la fonction de grand Prince dont il eſtoit fort ambitieux, il ſe ſoit un peu diſpenſé des loix de la pieté; & que les intereſts de la Terre l'aient en quelque ſorte éloigné de ceux du Ciel, au grand prejudice ſans doute, de la Chreſtienté. C'eſt pourquoi perſonne n'euſt trouvé mauvais, que ſon Hiſtoire euſt parlé de luy comme d'un tres-grand Potentat, pourveu que d'un autre coſté elle euſt reconnu ſes petits defauts ainſi que la raiſon le vouloit; & que pour mettre toûjours l'equité de ſon coſté, elle n'euſt point ſi ſouvent intereſſé le bon droit de ſes parties adverſes. Car Sandoüal le pouvoit bien recommander de ce genereux courage qu'il a fait paroiſtre en tant d'expeditions militaires. Il l'a dû repreſenter en perſonne dans les hazards de la guerre, & notamment devant Tunis, *Lib. 22. cap. 37.* avancé juſques dans l'avant-garde, où portoit l'artillerie de Barbe-rouſſe. Et je trouve qu'il a bien fait de nous donner

ſa repartie au Marquis du Guaſt, qui le preſſoit de ſe retirer d'un lieu ſi perilleux que celuy-là, luy faiſant dire de fort bonne grace, en ſe retirant pourtant, que jamais Empereur n'avoit eſté tué de coup de canon. Mais je voudrois qu'il reconnuſt en ſuite, comme les paſſions de cet Empereur luy ont fait ſouvent occuper ſes forces & ſa valeur contre des Princes Chreſtiens, qu'il devoit plûtoſt emploier contre les Infideles. Je ſouhaitterois qu'il avoüaſt franchement combien eſtoit grande la jalouſie qu'il portoit à François Premier. Et qu'à l'exemple de Polybe, de Q. Curce, & de Plutarque, qui ont dit le bien & le mal des Ceſars, des Alexandres, & des Scipions, il touchaſt au moins legerement les vices, auſſi bien qu'il exaggere les vertus de ſon Heros. Du reſte, je ne conſidere jamais les belles actions de ſa vie, ſes grandes victoires, le grand nombre de ſes voiages, & cette merveilleuſe promptitude avec laquelle il executoit ſes deſſeins, que je ne tombe dans une ſinguliere admiration. Il fut neuf fois en la haute Allemagne, ſept en Eſpagne, comptant le dernier voiage qu'il y fit pour ſa retraitte, ſept autres en Italie, dix en Flandre, quatre en France, deux en Angleterre, & deux autres en Afrique. Il navigea huit fois ſur la mer Mediterranée, & quatre ſur l'Ocean, à la derniere deſquelles il avoit déja renoncé au gouvernement de ſes Eſtats. Ce fut à

l'imitation d'un Diocletian, & de quelques autres Souverains, qui chercherent le repos dans des ſolitudes moins à eſtimer que celle des Hieronymites de Saint Juſte, dont il fit élection; quoiqu'on ait dit que la mauvaiſe aſſiette où il laiſſoit les affaires de l'Empire aida beaucoup à luy faire prendre cette reſolution. Tant y a que pendant le temps de ſon adminiſtration il a toûjours eſté dans l'action, & ne s'eſt jamais relaſché de ſa vigilance ordinaire. Ce qui a d'autant plus d'éclat en ſa perſonne, que la vie ſedentaire de ſon fils déchargé de tout le ſoin de l'Empire, & par là plus obligé de pourvoir au reſte, fut la principale cauſe de la perte des Païs-Bas. Car pendant le temps que Philippes Second ſe promenoit dans les bois de Segovie, prenant ſes divertiſſemens en ſa belle maiſon de Valſaim, au milieu des jardins & des fontaines, comme Cabrera nous le décrit, ces belles Provinces de la Flandre, que la preſence de Charles-Quint avoit tant de fois conſervées, trouverent leur ruïne dans l'abſence de ſon ſucceſſeur. Pour s'eſtre contenté d'envoier des Lieutenans, & d'écrire auſſi fierement à des peuples libres, qu'il euſt pû faire à quelque reſte de Moriſques, au lieu de venir en perſonne pacifier les troubles dans leur principe, à l'exemple de ſon pere; le plus riche heritage de la maiſon de Bourgongne luy fut enlevé. Ceci ſoit dit pour monſtrer que je ne blaſme

II.

Thuan. hiſt. lib. 16.

Lib. 7. c. 3. & 4.

pas Sandoüal de nous avoir fait voir toutes les belles parties de ce Prince, dont j'honore la memoire, & la posterité, autant qu'un François tres-affectionné à son Prince, & à sa patrie, sçauroit faire : Mais que je le reprens seulement de ne le nous avoir pas donnné tout entier, & en son vrai naturel ; d'avoir perverti le sens qu'il estoit obligé de donner à beaucoup de ses actions, pour le vouloir trop justifier ; & de s'estre en ce faisant, éloigné de cette verité qui est l'ame de l'Histoire, nous exposant un cadavre au lieu d'un corps Historique. Venons aux preuves.

Une des choses qu'il tasche le plus d'obtenir sur la creance de son lecteur, c'est que Charles-Quint fut tres-religieux observateur de sa parole, & qu'il merita mieux que Marc Antonin le surnom de Verissime. Et certainement, selon le zele immoderé qu'il a pour celuy-là ; ce n'est pas sans raison qu'il se donne cette peine, n'y aiant rien qui puisse davantage recommander un Prince à la posterité. Les Souverains que nous respectons à bon droit comme les images de Dieu en terre, n'ont rien qui leur donne tant de cette ressemblance, que le credit de leur parole, quand ils la sçavent bien faire valoir. Car Dieu qui a fait le Monde & tout ce qu'il contient par sa seule parole, permet que ses Lieutenans le gouvernent par la leur, pourveu qu'ils en soient jaloux, & qu'ils la conservent inviolablement. Pour autoriser

Iulius Capito.

donc son dire il observe que le serment ordinaire de cet Empereur estoit Foy d'homme de bien, & qu'il avoit accoustumé de dire que cette qualité luy estoit bien plus chere que toutes celles dont sa grande naissance & ses Couronnes le faisoient joüir, parce que les hommes de bien estoient beaucoup plus rares que les Empereurs. C'estoit tres-vertueusement parlé, il ne restoit qu'à executer de mesme. Mais toutes les Puissances de la terre qui ont eu quelque communication avec la sienne, témoigneront que jamais Prince n'a fait moins d'estat que luy de sa foy, quand il a creu que ses interests ne s'accommodoient pas avec ce qu'il avoit promis. Nous avons veû ci-dessus comme il amusoit les Papes avec des Traittez signez par ses Vices-Rois, au mesme temps qu'il envoioit surprendre & saccager Rome. Les Venitiens furent si fort offensez, voiant que contre les termes de leur confederation, il retenoit pour luy Duras, qu'ils aimerent mieux faire une paix honteuse avec les Turcs, que de demeurer davantage en ligue avec luy. Ils avoient déja accusé de trahison son General André Dorie, à la Journée de la Previse l'an mil cinq cens trente-huit, comme n'aiant pas voulu combattre tout à bon contre Barbe-rousse, mais seulement les engager dans la guerre contre le Turc, selon les ordres & les interests de l'Empereur. Personne n'a ignoré combien de fois il a pi-

II.

Cabrera l. 9. c. 18.

Sand. l. 24. c. 15. pé de promesse le Roy François au sujet du Duché de Milan ; & toutes les excuses qu'y apporte son Chroniqueur, sont honteuses & pleines de supercheries. Ce grand Roy y procedoit bien autrement, lorsque refusant ceux de Gand qui le vouloient reconnoistre pour Souverain, il luy envoioit leurs lettres. Quant aux Allemans, il ne faut que se souvenir de la prison du Lantgrave de Hesse, & comme avec une diction captieuse il le retint tant qu'il pût prisonnier, pour faire avoüer aux plus passionnez pour l'Espagne, que les paroles de ce Prince si fidele, estoient des osselets d'enfans dont il amusoit les Allemans. Aussi Sandoüal s'est-il bien empéché de dire le moindre mot de cette tromperie grammaticale, qui est pourtant essentielle en l'affaire, & qu'aucun Historien n'a obmise. Enquoi il a commis deux fautes tres-dangereuses dans l'Histoire. La premiere, d'avoir écrit contre toute verité, que le Lantgrave se rendit à discretion pure & simple, & que Charles-Quint luy promit seulement, que sa prison ne seroit pas perpetuelle. Car il est certain qu'encore que pour sauver la Majesté de l'Empire, on eût convenu que le Lantgrave se soûmettroit verbalement à la discretion de l'Empereur, on avoit neantmoins traitté des seuretez de ce Prince ; & les Ducs Maurice de Saxe, & Albert de Brandebourg ses gendres, qui estoient garents des conventions accor-

Sleid. lib. 19. & Thuan. l. 4 hist. Lib. 29. cap 30.

Thuan. & Sleid. ibi.

dées, le firent bien ſçavoir depuis à l'Empereur, le forçant à relaſcher ce priſonnier. L'autre faute eſt, d'eſtre tombé dans cette vicieuſe defectuoſité, que nous remarquions, il n'y a gueres, eſtre tout-à-fait contre les loix de l'Hiſtoire. Mais jugeant cette chicanerie de lettres trop infame, il a mieux aimé la ſupprimer ſelon ſa bonne couſtume, que de ſe voir reduit à la mal defendre. En effet, j'aimerois autant voir ceux de Locres dans Polybe, cacher des teſtes d'oignons entre le pourpoint & l'eſpaule, & puis les jetter, croiant eſtre quittes de ce qu'ils avoient promis d'obſerver tant qu'ils auroient les teſtes ſur leurs eſpaules. Ces fineſſes ſont accompagnées de tant d'indignité, que je ne m'eſtonne pas ſi on les deſavouë. Mahomet aiant pris l'Iſle de Negrepont, fit ſcier par le milieu du corps Paolo Erizzo qui la defendoit pour ſa Republique, diſant qu'il luy avoit bien aſſuré la teſte, mais non pas la ceinture du corps. Je ne voi pas que le procedé de Charles-Quint fût beaucoup plus juſte que celuy de ce Turc, & s'il eſtoit plus ſubtil, je l'en eſtime d'autant plus Punique & plus honteux. Pour derniere preuve de l'eſtime que noſtre Empereur faiſoit de ſa foy, il ſuffit de rapporter comme s'entretenant des choſes paſſées avec le Prieur & les Moines de Saint Juſte, il leur dit franchement qu'il ſe repentoit d'avoir obſervé le ſauf-conduit qu'il avoit donné à Lu-

II.

Lib. 12. hiſt.

Vida en Iuſte c.9.

ther. Car encore que Sandoüal attribuë cela au zele qu'il avoit pour la cause de Dieu, les exemples de Saint Gregoire le Grand, qui a gardé la foy aux Heretiques, de Josué qui l'entretint aux Gabaonites idolatres, & de Saül qui fut puni de Dieu pour en avoir usé autrement, pouvoient bien mettre sa conscience en repos. Je n'entre point en cette grande question qui a tant fait écrire depuis nos guerres de Religion. Mais je dis bien que si Charles-Quint par tendresse de conscience se devoit repentir de quelque chose en cela, ce devoit plûtost estre d'avoir donné la foy à un heretique, que de la luy avoir conservée.

L'assassinat de Pierre Louïs Duc de Castres, & fils du Pape Paul Troisiéme, commis à la veuë de toute la Chrestienté, fut si generalement imputé à l'Empereur, que Sandoüal n'est pas peu empesché à l'en décharger. L'importance de cette action, & le rapport qu'il y a d'elle à la bonne foy dont nous venons de parler, m'oblige d'y faire quelque reflexion. Voici comment Sandoüal rapporte le fait. L'entreprise de Fiesques sur Genes aiant manqué, par la mort hazardeuse du chef de la famille qui cheut dans la mer; le Duc de Castres directeur principal, dit-il, de cette affaire en faveur du Roy Henri II. envoia le Comte de Lande à André Dorie se condouloir de la mort de son neveu Janetin, qui avoit esté tué dans ce tumulte, & l'as-

Lib. 29. cap. 26. & 27.

ſurer qu'il n'y avoit rien de ſon fait. André Dorie faiſant mine de ſe contenter, corrompt cet Ambaſſadeur, & par ſon moien fait aſſaſſiner le Duc dans ſa Citadelle de Plaiſance, cependant que Ferdinand Gonzague averti de toute la conjuration, attendoit cet evenement dans Cremone, d'où il fut au premier avis ſe ſaiſir de Plaiſance au nom de l'Empereur. Or déja c'eſt une maxime, qu'en matiere de crimes, la preſomption va contre ceux qui en profitent, comme firent les Eſpagnols de celui-ci, par l'uſurpation des biens du defunt. Mais outre les avis certains qu'on eut de la verité du fait, quelle apparence y a-t-il, à le prendre par le ſeul texte de noſtre Auteur, qui proteſte neantmoins de l'innocence de Charles-Quint, que Gonzague & les autres Chefs Eſpagnols oſaſſent participer à cette conſpiration ſans l'en avertir? entreprendre contre le fils du Pape, & le proche allié de ſa Majeſté Imperiale à ſon deſceu? & la meſler ſi avant dans cette action tragique, comme ils firent par la priſe de Plaiſance, ſans le luy avoir fait ſçavoir? Car de dire, comme Sandoüal l'aſſure, que le meurtre de Pierre Loüis déplut à l'Empereur, encore qu'il approuvaſt ce qu'avoit executé en ſuitte Ferdinand Gonzague, chacun peut bien juger du peu de vrai-ſemblance qu'il y a. D'ailleurs il avoüe lorſqu'il rapporte la mort du Pape Paul III. qu'il ne voulut jamais de bien à Charles-Quint, &

II.

Lib. 30. c. 9.

accuſe ſa Sainteté d'avoir eu la Fleur de lis dans le cœur, ce qui procedoit de la connoiſſance qu'elle avoit du veritable auteur de cet aſſaſſinat. Il ne nie pas non plus que le Duc Octavio Farneſe, fils de Pierre Louïs, ne creuſt certainement que l'Empereur avoit fait mourir ſon pere, attribuant à cette aſſurance qu'il en avoit, la reſolution qu'il prit de s'allier avec le Roy Henri II. & de recevoir dans ſes places garniſon Françoiſe. Et veritablement il faloit qu'il euſt une connoiſſance bien certaine de ce qui en eſtoit, pour ſe laiſſer tranſporter juſques-là par un juſte reſſentiment, veû qu'il avoit épouſé Marguerite d'Auſtriche, fille naturelle de Charles-Quint; qui fut contrainte là deſſus de quitter ſon mari, ſe retirant dans la ville d'Aquila de l'Abruzzo, pour complaire à ſon pere. Auſſi la recommande-t-il à Philippes Second, dans cette belle inſtruction qu'il luy laiſſa, comme celle qui luy avoit toûjours eſté obeïſſante, meſme contre l'intereſt de ſes propres enfans. Or qui pouvoit mieux ſçavoir toutes les circonſtances de ce parricide, que le pere & le fils du defunt? Si eſt-ce que noſtre bon Hiſtorien n'oppoſe à tout cela qu'une belle negative, & penſe avoir bien ſatisfait à Dieu & au monde, en diſant qu'il n'en eſt rien.

Cabrera l. 5. c. 2.

Sand. l. 30. c. 5.

Par ce que nous venons de dire de Paul Troiſiéme, & ce que nous avons

remarqué auparavant de Clement Septiéme, il seroit assez aisé de conjecturer quel pouvoit estre le respect de Charles-Quint envers le Saint Siege. Mais pource que c'est encore une des choses sur laquelle Sandoüal insiste le plus, pretendant en mille lieux de son Histoire que l'Eglise n'eut jamais un fils plus obeïssant que celuy-là, je m'arresterai aussi à examiner ce point un peu davantage. A la verité, quand il a eu des Papes à sa devotion, qu'un Adrian son Precepteur, & un Jules III. ont épousé tous ses interests, il a usé de fort grandes soûmissions. On l'a veû mesme lorsqu'il se voulut faire sacrer par Clement Septiéme, luy baiser les pieds comme les autres hommes, se presenter à tenir l'estrier d'un Cheval Turc que montoit sa Sainteté, & prendre en suitte la bride durant trois ou quatre pas. Si estoit-ce le mesme Pape qu'il venoit de tenir sept mois prisonnier, avec les indignitez que nous remarquions tantost, & qu'il avoit déja assiegé auparavant dans le Chasteau de Saint Ange, pour luy faire signer par violence une ligue contre la France. Car voiant que sa Sainteté en avoit fait une, que les Espagnols nommerent Clementine, qui alloit à les mettre à la raison, puisqu'ils estoient cause de la perte de la Chrestienté; comme les prises de Belgrade, & de Rhodes, déja arrivées, avec la perte du Roy de Hongrie & de

Bude qui ſuivirent, le monſtrerent aſſez. Fâché d'ailleurs contre le Pape, de ce qu'il avoit abſous le Roy François du ſerment forcé qu'on luy avoit fait faire à Madrid ; & jugé en ſuite avec les Venitiens, qu'on retenoit contre toute juſtice les oſtages de France en Eſpagne, & qu'ils devoient eſtre rendus. Il penſa qu'il eſtoit temps de faire connoiſtre dans Rome juſques où s'eſtendoit ſon obedience filiale, lorſqu'on luy donnoit du mécontentement. Pour cet effet il dépeſche ſes ordres ſecrets en Italie ; Hugues de Moncade ſon principal Miniſtre en ce lieu, le Duc de Seſa ſon Ambaſſadeur, le Vice-Roy de Naples Lanoi, & le Cardinal Pompée Colonne, qui feignoit exprés d'eſtre gouteux dans Freſcati, font tous leurs preparatifs. Enfin lorſque Clement Septiéme y penſoit le moins, eſtant en tréve avec les Colomnes, ſelon le dire de Paul Jove, quoïque Sandoüal le démente là-deſſus, les Eſpagnols entrent par ſurpriſe dans Rome, pillent le Bourg Vatican, le Palais ſacré, l'Egliſe de Saint Pierre, & inveſtiſſant le Pape dans ſon Chaſteau de Saint Ange, le contraignent au bout de trois jours de leur ſigner des conditions telles qu'ils voulurent. Cela ſe paſſa ſur la fin du mois d'Aouſt mil cinq cens vingt-ſix, & le ſac de Rome priſe par Charles de Bourbon l'année ſuivante. Voilà avec quel reſpect Charles-Quint traittoit le Saint Siege,

ſelon le propre texte de Sandoüal, qui excuſe neantmoins le tout ſur deux conſiderations. La premiere, que l'Empereur ne ſceut rien de cela qu'aprés l'evenement, dont il fut tres-faſché, avoüant pourtant qu'il ne laiſſa pas d'approuver ce qu'avoit fait Hugues de Moncade. C'eſt, comme nous avons déja veû, le ſtile ordinaire des Eſpagnols, d'uſer de ces negations abſoluës, pour ridicules qu'elles ſoient. La ſeconde, que Clement Septiéme avoit des obligations infinies à Charles-Quint, dont il fait une longue enumeration, ne s'appercevant pas, qu'outre que cette excuſe ne s'accorde pas avec la premiere, elle porte un témoignage tout contraire. Car il eſt fort vrai-ſemblable que ſi la conſcience & l'intereſt de la Religon n'euſſent forcé le Pape de s'oppoſer aux violences Eſpagnoles, & de reſiſter aux paſſions injuſtes de ſon bien-faicteur, il n'euſt pas commis une ſi grande ingratitude. Mais ce que je trouve le plus eſtrange, c'eſt qu'un Eveſque tel que Sandoüal ſe diſpenſe là deſſus de monſtrer que Clement Septiéme n'eſtoit pas legitime, aiant eſté créé Cardinal ſur une fauſſe information, contre les Conſtitutions de l'Egliſe, qui excluent les baſtards de cette dignité. Et, ce qui eſt bien plaiſant, qu'il mette entre les obligations qu'avoit ce Pape à l'Empereur, celle de l'avoir porté contre le Cardinal Soderin, qui faiſoit inſtance contre luy ſur ce defaut

II. Lib. 15. c. 4. &c. Cap. 23.

de naiſſance ; comme ſi, cela eſtant veritable, il n'y euſt pas eu de l'impieté en Charles-Quint, qu'il fait ſi conſcientieux, de tenir la main à une ſi vicieuſe promotion. C'eſt ainſi que tout eſt bon aux Eſpagnols, pourveu qu'ils ſe ſatisfacent. Que n'ont-ils point dit de Paul Troiſiéme, pource qu'il s'oppoſoit à leur ambition démeſurée ? que n'ont-ils point machiné contre luy, outre le meurtre de
Lib. 25. cap. 49. ſon fils, dont nous avons déja parlé ? Sandoïal veut qu'il fuſt d'intelligence avec Barberouſſe, lorſqu'en 1543. il couroit les coſtes d'Italie, & meſme qu'il luy euſt envoié des rafraichiſſemens par le Cardinal Trana de faction Françoiſe, qui les porta par mégarde à André Dorie, prenant l'armée Imperiale pour celle des Turcs ; en quoi il paroiſt beaucoup plus groſſier, faiſant un ſi mauvais conte, qu'il ne ſçauroit repreſenter ce Cardinal pour eſtre capable de commettre une ſi grande beveuë. Il luy reproche qu'il vouloit acheter Milan pour ſon neveu du ſang de JESUS-CHRIST ; & produit là deſſus une
Lib. 25. cap. 29. lettre de Dom Diego de Mendoçe Gouverneur de Siene, où il avertit l'Empereur que François Premier n'avoit rien fait contre luy, qu'à l'inſtance du Pape, qui avoit ſix Fleurs de lys dans ſes armes, & ſix mille dans le cœur. Dans la meſme lettre Mendoçe aſſure Charles-Quint que l'Eſtat Eccleſiaſtique eſt plus à luy & luy appartient mieux qu'au Saint Pe-

re ce qui n'empefche pas que ce Cavalier ne foit qualifié le plus fage & difcret de fon temps par Sandoüal. Il reconnoift en un autre endroit, que fa Sainteté ne s'eftant pas voulu liguer contre le Roy de France avec l'Empereur, il fit par dépit, & pour la braver, une Pragmatique, qui rendoit tout Eftranger incapable de tenir des Benefices en Efpagne, & de jouïr d'aucune penfion, enjoignant à ceux qui en devoient de n'en plus paier. Mais n'eft-ce pas une chofe eftrange, qu'au fujet du mécontentement que prit ce Pape de l'alliance contractée entre Henri Huitiéme Roy d'Angleterre, déja heretique, & Charles-Quint, il compare celuy-ci, qui fe moquoit de la colere du Pape, à un certain impie qui méprife le courroux des Dieux dans Juvenal, rapportant fes mêmes paroles, *Bibit, & fruitur Diis iratis*; & puis à cet Hercule de Seneque, qui profitoit des animofitez de Junon, dont il cite auffi le texte affez mal à propos, & comme ne l'entendant pas. Paul Quatriéme Napolitain de la famille des Caraffes, & ainfi né fujet de l'Empereur, ne fut pas traitté de luy avec plus de moderation, pendant le peu de temps qu'il fe mefla des affaires fous ce Pontificat. Et pource que Sandoüal fe contente de dire, que ce vieillard de quatre-vingts ans eftoit un hypocrite, qui trompoit tout le monde d'une apparence de fainteté; & que les Archives de Simancas gardent encore les

II. *Lib. 25. cap. 26.* *Sat. 1.* *Lib. 32. cap. 29.*

avis des plus grands Docteurs du monde, qui portent qu'on luy pouvoit justement faire la guerre; se remettant du reste de ses actions à celuy qui a écrit l'Histoire de Philippes Second : nous acheverons de voir dans Cabrera, auteur de ce travail, avec quel respect les Espagnols se comporterent en son endroit. Dés l'heure que sa Sainteté eust témoigné que son grand âge luy avoit laissé assez de connoissance pour discerner les interests du Saint Siege de ceux des Espagnols, & assez de vigueur pour s'opposer courageusement à leur ambition démesurée, on vit aussi-tost des attentats contre sa vie, un cuisinier fut
Lib. 2. cap. 3. pendu pour cause de poison, & Cabrera avoue franchement que les Espagnols furent fort soupçonnez de cela. La mauvaise intelligence croissant, & le Pape se voulant servir de ses armes spirituelles, le Conseil d'Espagne s'assemble, &, conformement aux resolutions de Melchior Canus, arreste qu'on se doit moquer des censures de Rome, n'y plus envoier, &
Ibid. c. 6. faire la guerre au Pape Paul IV. Sur cela le Duc d'Albe la luy commença, & pour l'outrager plus vivement, prit les places de l'Eglise au nom du Sacré College, & du Pontife futur. Mais je trouve sur tout remarquable les paroles que Cabrera rapporte du Duc d'Albe, lorsqu'il alloit pour escalader Rome en 1557. Car comme on luy eut rapporté que toutes

toutes choſes eſtoient fort bien ajuſtées ſelon ſes ordres, il ſe tourna vers Lope de Mardones, & Veſpaſian de Gonzague, leur diſant, *Bien encamina el diablo lo que es en deſervicio de Dios*, & ſur cela continua ſon chemin, taſchant d'executer ſon entrepriſe. C'eſtoit témoigner tout enſemble l'eſtat qu'il faiſoit du Pape, de Dieu, & de la Religion. Nous pourrions faire voir en ſuite dans le meſme Auteur, comme Pie Quatriéme ne fut pas mieux aux bonnes graces des Eſpagnols; & comme depuis l'execution des Acolti, aſſaſſins qui en vouloient à ſa vie & le devoient poignarder en une audience qu'ils pourſuivoient, il feignit d'eſtre ami de Philippes Second, mais qu'en effet il vécut & mourut ſon ennemi couvert. Nous monſtrerions auſſi le traittement indigne que fit le meſme Roy au Nonce de Gregoire XIII. pour avoir porté le Chapitre de Calahorra contre ſon Eveſque. Car ſur ce que ce Nonce ne voulut pas en une cauſe Eccleſiaſtique s'accommoder à toutes les volontez de Philippes, il luy dit de bouche, *que ſe fueſſe con Dios*, le fit mettre dans un de ſes caroſſes, & mener ſur l'heure dans Alcala par Dom Diego de Cardona, tout ſon bagage & le reſte de ſa famille eſtant tranſportez le meſme jour par les Alcades de Cour. Si nos Rois avoient fait quelque choſe approchant de cela, que ne diroit-on point? Celuy d'Eſpagne en eſt quitte pour mander à Rome qu'on

II.

Lib. 6. cap. 19. & l. 7. cap. 1.

Lib. 13. cap. 12.

luy envoie un autre Nonce, & il eſt obei. Il ſeroit aiſé d'adjoûter beaucoup d'exemples tant anciens que modernes, de ſemblables procedures Eſpagnoles vers les Papes. Mais puiſque noſtre diſcours ne regarde principalement que Charles-Quint & l'Hiſtoire de Sandoüal, je penſe que nous en avons aſſez dit, pour juſtifier par ſa propre narration, qu'il a eu tort de vouloir faire paſſer ce Prince pour le plus reſpectueux qui fut jamais vers le Sainct Siege, & qu'il a commis par là un grand crime contre la fidelité de l'Hiſtoire. Paſſons maintenant à un autre poinct, & voions le plus ſommairement qu'il ſe pourra, ſi cet Empereur a fait toûjours pour la Religion, & particulierement contre le Lutheraniſme tout ce qui eſtoit en ſon pouvoir, comme le maintient Sandoüal.

Toute la Chreſtienté ſouſpirá à ce premier coup mortel, que luy livra Soliman l'an mil cinq cens vingt-un, par la priſe de Belgrade ſon principal rempart, pendant que Charles-Quint, obligé à ſon ſecours par le deû de ſa charge, par l'intereſt du voiſinage, & par la conſideration de ſon beau-frere Louïs Roy de Hongrie, s'amuſoit à nous faire la guerre en Italie, & occupoit toutes les forces de l'Empire contre François Premier. Sandoüal avouë

Lib. 10. cap. 30. que l'entrepriſe du meſme Soliman ſur Rhodes l'année mil cinq cens vingt-deux, eut pour fondement, que la place ne ſeroit point ſecouruë pendant les guerres de

ces deux Princes Chrestiens. Et comme la verité est merveilleusement puissante à se faire reconnoistre, il avouë une chose au mesme lieu, qui sera eternellement honteuse aux Espagnols. C'est que le Pape Adrian VI. qui devoit sa promotion à l'Empereur son disciple, avoit alors trois mille Espagnols, qu'il pouvoit envoier à la defense de Rhodes. Mais que Loüis de Cardona Duc de Sessa, & en ce temps-là Ambassadeur dans Rome, secondé d'autres Capitaines & grands Seigneurs du mesme parti, luy dirent qu'il valoit bien mieux reserver ces soldats Espagnols contre les François dans la Lombardie, que de les envoier à Rhodes contre les Turcs, où il y avoit assez de forces pour leur resister. De sorte que le Pape s'excusa sur ce qu'il n'avoit pas assez d'argent pour soudoier cette milice; & Sandoüal parlant ailleurs de sa mort, remarque qu'on murmuroit contre sa memoire à cause de la perte de Rhodes. Il nous donne en suite la lettre du Roy de Hongrie à Charles-Quint, par laquelle nous voions que ce Roy a toûjours demandé en vain le secours qu'il devoit attendre d'un si proche parent, & si obligé à sa conservation. Elle est dattée du vingt-septiéme Aoust mil cinq cens vingt-six, c'est à dire de peu de temps avant l'infortunée bataille où perit ce Roy belliqueux faute de support, ce qui fut cause de la prise de Bude par Soliman en la mesme année. En mil cinq

II.

Lib. 11. cap. 20.

Lib. 15. cap. 30.

cens trente-deux, cette grande armée
Lib. 20. cap. 8. Chreſtienne composée de trois cens mil combattans, laiſſa emmener au meſme Soliman un nombre infini de Chreſtiens ſans le ſuivre, ni faire aucun exploit, nonobſtant les inſtances du Roy Ferdinand, pource que ſon aiſné vouloit retourner en Italie, dont les affaires luy touchoient plus au cœur. Le premier jour d'Avril mil
Lib. 20. cap. 22. cinq cens trente-quatre, les Eſpagnols qui eſtoient dans Coron, ville du Peloponeſe, & que Sandoüal nomme avec trop d'ignorance la chere patrie de Plutarque, s'embarquerent pour retourner en Italie ſelon les ordres de l'Empereur. Cette place ſe pouvoit fort bien garder, s'il n'euſt mieux aimé emploier ſes forces ailleurs; & le Pape Clement VII. les Venitiens, avec le reſte de la Chreſtienté la regreterent, comme une échelle tres-propre pour deſcendre à la conqueſte de la Morée, & de
Lib. 22. cap 45. toute la Grece. Aprés la priſe de Tunis en mil cinq cens trente-cinq, Sandoüal écrit qu'il ne faloit que ſe preſenter devant Argel pour s'en rendre le maiſtre, & meſme de ce fameux Corſaire Barbe-rouſſe; mais que Charles-Quint fut conſeillé de revenir, ſe contentant d'avoir eſtabli un Roy More dans l'ancienne Carthage. N'eſt-il pas vrai qu'au lieu d'aller ſecou-
Lib. 25. cap 27. rir Oran contre le Roy de Tremeçen, l'an mil cinq cens quarante-trois, il aima mieux paſſer en Italie, & de là en Allemagne, pour ſatisfaire à cette violente paſſion qu'il

avoit contre le Roy de France ; de sorte que sans la valeur de Dom Martin de Cordouë, Comte de Alcaudete, cette importante conqueste du Cardinal Ximenes retournoit entre les mains des Barbares ? Muley Hazem Roy de Tunis le vint alors trouver dans Naples, où il luy fit de grandes ouvertures contre les Turcs ; mais il eut pour toute réponse, qu'il pouvoit l'attendre au retour du voiage d'Allemagne, où il estoit resolu d'aller combattre le Duc de Cleves, dont le crime estoit l'alliance des François où il estoit entré. Quelques-uns ont dit mesme que l'Empereur alors pensa perdre Vienne, l'abandonnant aux Infideles, pour courir sus à ce Duc, qui fut de ses amis aussi-tost qu'il l'eut contraint de se declarer nostre ennemi. Finalement, l'animosité de Charles-Quint contre nous fut si prejudiciable à la Chrestienté, qu'abandonnant tout autre soin que celuy de nous nuire, il laissa prendre Tripoly de Barbarie en mil cinq cens cinquante-un à Sinam Bacha, que luy seul comme voisin pouvoit conserver aux Chevaliers de Malthe ; & à Salh Arraes la ville de Bugie en mil cinq cens cinquante-cinq, que les Espagnols avoient conservée trente-cinq ans, depuis que Pierre de Navarre y avoit arboré la Croix en mil cinq cens dix. Je sçai bien qu'il en voulut rejetter la faute sur le Gouverneur Alonso Peralte qui l'avoit renduë, le faisant executer à mort pour cela dans Valla-

II.

Lib. 25. cap. 49.

Lib. 32. cap. 32.

dolid. Mais il eſt vrai auſſi, que les guerres contre les Chreſtiens donnerent tous ces avantages aux ennemis de noſtre Religion, & par conſequent que de ce coſté-là Sandoüal a eu mauvaiſe grace de recommander comme il a fait cet Empereur ; meſmement ſi on defere tant ſoit peu aux plaintes des Venitiens que nous avons tantoſt entenduës.

Je ferai volontiers ici une obſervation qui regarde non ſeulement Charles-Quint, mais toute la Maiſon d'Auſtriche ſur ce ſujet de la Religion. C'eſt que tout le monde reconnut dés ce temps-là dont nous parlons, qu'il n'y avoit rien qui fut ſi contraire au Chriſtianiſme, que la continuation de l'Empire dans cette Maiſon. Sandoüal remarque luy-meſme, que Guillaume Duc de Bavieres proteſta de nullité lorſque Ferdinand Premier frere de Charles-Quint fut éleu Roy des Romains, non ſeulement pource que l'élection s'eſtoit faipar argent, & par force, mais encore pource qu'il eſtoit trop injuſte de perpetuer l'Empire dans une famille, dont quatre de ſuitte l'avoient déja poſſedé. Or ce meſcontentement des autres Princes d'Allemagne les rendoit deſlors non ſeulement mal affectionnez à ceux d'Auſtriche, mais encore peu ſoucieux des intereſts de l'Empire, n'y poſſedant plus la part qu'ils devoient, au grand prejudice de la Chreſtienté. Ce fut vraiſemblablement le principal motif du Pape

Lib. 10. cap. 2.

Paul Quatriéme, lorſqu'il refuſa d'admettre les Ambaſſadeurs du meſme Ferdinand ſe diſant Empereur; encore que Cabrera luy faſſe prendre d'autres pretextes, ſur ce que Charles-Quint n'avoit pû renoncer à l'Empire qu'entre les mains de luy Pape, ſur ce qu'il ne pouvoit ſe dire legitimement éleu par des Electeurs heretiques, & ſur ce que paiant trente mil eſcus par an de tribut au Turc, il eſtoit indigne de cette dignité. Mais pour bien reconnoiſtre l'intereſt du Saint Siege, & de la Religion en cette continuation d'Empire dans la Maiſon d'Auſtriche, je ne produirai point d'Auteur qui ne ſoit Eſpagnol, & par là irreprochable en ceci. Herrera rapporte qu'aprés la perte de Javarin en mil cinq cens nonante-quatre, l'Empereur Rodolphe fut conſeillé de faire en toute maniere la paix avec le Turc, ſur deux tres-importantes conſiderations. L'une, que l'alienation des eſprits jaloux de la grandeur de ſa Maiſon eſtoit ſi grande par toute l'Allemagne, qu'il ne ſe pouvoit rien promettre de bon de la Nation Germanique. L'autre, que les Italiens ne pouvans non plus ſouffrir que l'Empire de ſoi électif fuſt rendu hereditaire, & ſe perpetuaſt dans une ſeule famille, eſtoient reſolus de ne le plus ſecourir en ſes neceſſitez juſques à ce qu'il fuſt remis aux termes de la raiſon. Et pour monſtrer que ce n'eſt pas ſans ſujet que les Italiens, & tous les Princes Chreſtiens

II. *Lib.* 20. *cap.* 2.

Tom. 3. *l.* 10. *c.* 2.

prennent part en ceci, le mesme Auteur, ne pensant à rien moins, nous fournira dequoi former une preuve qui suffira seule entre une infinité d'autres. Il dit que le Pape Clement Huitiéme envoiant le Cardinal Cajetan en Pologne l'an mil cinq cens nonante-sept, pour y moienner une ligue des Princes Chrestiens contre le Turc, pria le Roy d'Espagne de le seconder en ce bon dessein, y envoiant aussi quelqu'un de sa part pour faciliter les affaires. Philippes Second dépesche là dessus François de Mendoçe Admiral d'Arragon, en apparence pour contribuer à cette croisade, en effet pour la traverser, & en empescher la conclusion, comme il fit. Ses ordres secrets portoient, comme l'avouë Herrera, non seulement de n'y point entrer, mais d'agir en sorte que le Pape reconnust qu'il y avoit plus de difficultez & d'inconveniens que d'utilité à esperer de cette ligue. Philippes craignoit que les Allemans s'occupans contre le Turc, la Flandre n'en souffrist par la perte de leur secours, & que pendant qu'on combattroit les Infideles, le feu Roy Henri le Grand, avec qui il estoit encore en guerre, ne receust quelque avantage de n'avoir plus rien à craindre du costé de l'Empire. En effet, ces considerations toutes particulieres à la Maison d'Austriche, où les Empereurs comme cadets reçoivent la loy des aisnez d'Espagne, ruinerent de sorte cette ligue, qu'il n'en fut plus parlé ; & toute la negociation de l'Admiral

Lib 13. cap. 5.

Ibid.

l'Admiral d'Arragon aboutit à mesnager simplement un secours du Roy de Pologne pour les Païs-bas. Voilà combien il importe à la Religion & à toute la Chrestienté que l'Empire n'arreste pas dans la seule Maison d'Austriche contre les loix fondamentales de cet Estat, afin qu'il ne demeure asservi par là aux interests de la Monarchie Espagnole. Or non seulement Charles-Quint se moqua de ces considerations d'équité, & de religion, mais il fit mesme ce qu'il pût pour establir son fils Philippes dans l'Empire ; & n'aiant pû gagner ce poinct, il tascha aussi inutilement de le faire declarer Roy des Romains, Ferdinand n'y aiant jamais voulu consentir. Sandoüal dit qu'il le fit sonder sur le premier chef par la Reine Marie leur sœur en une Diete tenuë à Ausbourg en mil cinq cens quarante-sept : mais que Ferdinand luy repartit si vertement, & avec tant de ressentiment de l'indigne proposition qu'on luy faisoit, que Charles-Quint n'osa pas le faire presser davantage. Et neantmoins en l'an mil cinq cens cinquante, il fit revenir exprés de Flandre cette Reine Marie en la mesme ville d'Ausbourg pour remettre Ferdinand sur ce propos, & luy faire trouver bon que Philippes fust nommé Roy des Romains ; ce qu'elle obtint aussi peu que la premiere demande. Cabrera, qui confirme le dire de Sandoüal, adjouste que Ferdinand ne voulut jamais recevoir la Couronne Impe-

II.

Lib. 29. cap. 35.

Lib. 30. cap. 14.

Lib. 1. c. 3. & 7. Sand. l. 32. cap. 39.

riale, avec cette condition de nommer ſon neveu Philippes Vicaire general de l'Empire en Italie. Cela monſtre bien que Charles-Quint uſant de toutes ces violences, ne mettoit en conſideration que les ſeuls intereſts d'Eſpagne, ſans ſe ſoucier ni de la Juſtice, qui ne vouloit pas qu'il abuſaſt ainſi de l'Empire d'Allemagne, ni de la Religion, qui eſtoit pour ſouffrir ce que nous venons de remarquer. Bon Dieu! que n'avons-nous point veû reuſſir des conjectures de ce temps-là, comme ſi c'euſſent eſté autant de propheties? Que n'ont point enduré l'Eſtat, & la Religion par une continuation non pas de quatre, mais de neuf Empereurs conſecutifs d'Auſtriche, ſans comprendre celuy à qui l'on diſpute aujourd'huy la meſme qualité? Et à qui pouvons-nous attribuer toutes les calamitez dont nous voions l'Europe miſerablement travaillée, qu'au pouvoir qu'ont eu les Eſpagnols de remuer le fer d'Allemagne à leur fantaiſie, depuis qu'ils ont perpetué l'Empire dans cette Maiſon, dont ils ſe diſent les aiſnez? Mais c'eſt peut-eſtre trop arreſter ſur la preuve d'une choſe qui eſt ſceuë & reſſentie de tout le monde plus qu'on ne voudroit. Voions à cette heure comment Charles-Quint s'eſt comporté à l'égard de l'hereſie née dans ſon temps parmi les Allemans, & qu'on a jugé qu'il devoit pour cela eſtouffer comme un monſtre dés le berceau.

Il n'y a rien de plus ſouvent repeté dans

l'Hiſtoire que nous examinons, que cette protestation, qu'on a eu tort de dire que Charles-Quint n'avoit pas empeſché le Lutheraniſme comme il euſt pû, s'il n'euſt voulu s'en ſervir avantageuſement contre les Princes Allemans, en les diviſant & ruïnant par cette diverſité de Religion. Diodore nous apprend qu'un Roy d'Egypte mit la diſcorde parmi ſes peuples, en leur donnant des Dieux differens, pour les empêcher de s'unir cõtre luy. Ce grand ſoin de Sandoüal à excuſer ſon Empereur nous apprend, quand tous les Livres du temps ne nous en inſtruiroiént pas, que tout le monde accuſa Charles-Quint de vouloir pratiquer à peu prés la meſme choſe en Allemagne ; & nous pouvons dire auſſi qu'une ſi commune opinion n'a pas manqué d'apparence. Premierement la guerre qu'il fit contre le Duc de Saxe Frideric, celuy qui refuſant l'Empire le luy avoit fait donner, aiant pour premier & principal fondement l'intereſt de la Religion ; chacun fut fort eſtonné quand aprés la priſon de ce Prince, on le vid mettre en liberté, avec des conditions tres-rigoureuſes à la verité à l'égard de ſes biens, & de ſon honneur, puiſqu'il perdoit ſon Electorat, mais qui d'ailleurs n'avoient pas un ſeul article en faveur de la conſcience. Noſtre bon Eveſque fait voir ce Traitté, & luy donne le plus de couleur qu'il peut pour décharger Charles-Quint de ce reproche. Mais en effet il s'en acquitte

II.

Lib. 2.

Lib. 29. cap. 23.

tres-mal, ne disant rien de plus essentiel, sinon que sa Majesté trouva à propos de ne point parler du tout de ce qui concernoit la Religion. Un peu de temps aprés il fit composer & publier le Livre de l'Interim, qui regloit la conscience des Allemans attendant le Concile, ce que les Catholiques prirent pour un attentat sur la Jurisdiction Ecclesiastique; & tout le monde jugea qu'il ne s'estoit porté à cela, que par le grand mépris qu'il faisoit du Pape Paul Troisiéme, & de la Cour Romaine. Aussi n'y eut-il personne qui ne conclût dés lors qu'il ne devoit pas estre si tendre de la conscience comme il en faisoit semblant. La Diete d'Ausbourg qui suivit en mil cinq cens cinquante-cinq, où ne pouvant aller il fit presider le Roy Ferdinand son frere, & arrester que ceux de la Confession d'Ausbourg vivroient en liberté de conscience avec les Catholiques, acheva de persuader qu'il sçavoit, aussi bien qu'aucun autre Souverain, accommoder les interests du Ciel à ceux de la Terre. Mais ce que les autres ont pû faire en cela avec excuse, & legitimement, manquoit de pretexte & de raison en celuy qui faisoit profession ouverte de persecuter les Heretiques comme tels, & de ne permettre aucun commerce avec les Lutheriens. Quand on eût douté de ses veritables sentimens, la ligue où il estoit entré avec Henri Huitiéme Roy d'Angleterre depuis qu'il eut esté declaré heretique, contre son grand

Lib. 30. cap. 2.

Lib. 32. cap. 3.

Lib. 25. cap. 27.

adverſaire François Premier, faiſoit aſſez voir ce qui en eſtoit. Mais rien ne découvrit ſi à nud ſon interieur à tous les Princes de l'Empire, que quand, pour obtenir la liberté de conſcience, il exigea d'eux dans Ratiſbonne, qu'ils ſe départiroient de l'alliance de France; aprés leur avoir refuſé cette meſme grace, lorſque pour l'acquerir ils luy avoient offert d'aller ſous ſes enſeignes combattre celles du Croiſſant. C'eſt ſur ces apparences qu'on a fondé le ſoupçon, que cet Empereur eſtoit beaucoup moins devotieux que ce qu'il vouloit que l'on creuſt. Je ne voudrois pourtant pas paſſer ſi avant que ceux qui en ont encore jugé plus ſiniſtrement, ſur ce qu'on bruſla dans Seville depuis ſa mort les os du Docteur Conſtantin ſon Confeſſeur, qui s'eſtoit tué d'un couſteau dans la priſon, aprés avoir eſté convaincu de Lutheraniſme, & d'avoir deux femmes tout Preſtre qu'il eſtoit. Les fautes ſont perſonnelles, & je tiens que c'eſt une grande temerité de tirer une ſi dangereuſe conſequence du Confeſſeur au penitent. Charles-Quint eſtoit ſans doute fort bon Catholique, mais il eſtoit homme auſſi, & Prince de plus, ce qui rend ſon Hiſtorien ſans excuſe de l'avoir voulu donner pour impeccable. Quel zele de Religion n'a point fait paroiſtre Philippes Second ſon fils? Cependant il laiſſa prendre Tunis & la Goulette à Sinam Bacha, pour entretenir les troubles de la Ligue en

II.

Thuan. L. Cabrer. l. 5. cap. 3.

Cabrera lib. 10. cap. 10.

France. Il donna Arzilla au Roy de Maroc infidele, pour opprimer Dom Antonio dans le Portugal, où il craignoit le secours d'Afrique. Et il protegea en Angleterre Elizabeth avant qu'elle fust Reine quoi qu'heretique, non pas pour bien qu'il luy voulust, mais seulement de peur que Marie Stuart affectionnée à la France ne vinst à la Couronne, bien qu'apparemment ce deust estre la ruïne de la Foy Catholique en ce païs-là; comme l'avouë franchement l'Ecrivain de sa vie. Ce sont des actions de Princes, qui n'empeschent pas que hors ces passions d'Estat ils n'aient de tres-bons & de tres-pieux sentimens; ce qu'un Historien exact doit prudemment distinguer, pour ne pas tomber dans les absurditez de Sandoüal, qui veut tant attribuer à son Charles-Quint, qu'on le peut convaincre de mensonge par son propre texte. Il eust bien plus fait à son advantage, ce me semble, puisqu'il ne songeoit qu'à l'obliger, de ne le point representer pleurant en pleins Estats, qu'il avoit assemblez à Bruxelles avant son partement pour se retirer en Espagne; & de ne luy point faire publier en un lieu si celebre la folie de sa mere, dont il se devoit au moins taire comme fils, s'il ne la pouvoit cacher. Car quant aux larmes, je sçai bien qu'il y en a de permises par les Philosophes mesmes, & qu'Homère aussi bien que Virgile ont fait pleurer leurs Heros. Mais cette assemblée n'estoit pas le

Cabrera lib. 1. c. 10.

Lib. 32. cap. 34.

lieu où il les faloit répandre, & la renonciation au gouvernement, qu'il y faisoit en faveur de son fils, devoit estre accompagnée de plus de fermeté, & de grandeur de courage. Pour le regard de la Reine Jeanne sa mere, encore que sa maladie ne puisse pas estre tirée à consequence, & que nous voions bien parmi nos Rois un Charles le Sage, qui engendre Charles le Phrenetique, & celuy-ci un autre Charles qui fut le restaurateur de l'Estat envahi par l'Anglois, tant la folie & la sagesse humaine sont choses voisines & qui se suivent: Si est-ce que rien n'obligeoit Charles-Quint à dire là avec tant d'indecence, que sa mere avoit esté si long-temps alienée d'esprit. Et Sandoüal avoit assez satisfait à la fidelité de l'Histoire, d'avoir remarqué en tant d'autres lieux la demence de cette infortunée Princesse, sans en rendre son propre fils le denonciateur, en une convocation d'Estats generaux. Je m'estonne qu'au jugement qu'il rendit long-temps auparavant entre les Dames de Vergas & de Brederode, qui contestoient sur leurs rangs, ordonnant que la plus folle iroit devant, Sandoüal ne luy fait adjouster que c'estoit pour conserver le rang à sa mere. Quant à moi, je ne puis croire que ce Prince ait parlé si peu judicieusement, me le persuadant d'autant moins, que Meteren & les autres Historiens ne rapportent point cette impertinence, le faisant haranguer beaucoup plus raison-

Lib. 26. cap. 28.

nablement que son Panegyriste. Alexandre avoit raison de ne vouloir estre pourtrait que par d'excellens ouvriers. Mais il est encore plus desavantageux à ses semblables, d'estre mal representez dans l'Histoire, & de tomber en de si mauvaises mains que celles de Sandoüal.

C'est assez parlé des erreurs Historiques qu'il a commises, pour avoir trop partialement favorisé tant les Espagnols en general, que Charles-Quint en particulier; remarquons maintenant les fautes qu'il a faites par une excessive animosité contre la France. L'amour de son païs, & la haine du nostre se devoient suivre immediatement, puisque ce sont des passions dereglées qui partent d'un mesme principe.

Il est si difficile de s'empescher en écrivant l'Histoire d'avoir la mesme aversion de nos ennemis, que nous leur avons témoignée en guerre ouverte; qu'il y a peu d'Historiens de l'antiquité qu'on ne puisse blasmer d'avoir en cela trop donné à leurs passions. En effet, je pense que si nous avions les guerres Puniques écrites de la main de quelque Auteur Africain, & telles qu'elles se pouvoient debiter dans Carthage avant sa destruction; nous y verrions des descriptions de combats bien differentes de celles que nous avons dans Tite-Live, & les autres Historiens Romains. Ceux-ci mettent quasi toûjours les victoires de leur costé avec le moindre

nombre de soldats, par la seule vertu des Chefs, & la bonne discipline de leur milice. Qui doute qu'ils ne fussent controllez en cela par ceux du parti contraire ? La mesme diversité se remarqueroit vrai-semblablement aux resolutions prises dans le Senat de Carthage, qui seroient accompagnées d'autant de raison & d'equité, qu'on verroit d'injustice en celuy de Rome. Et s'il nous restoit ce qui peut avoir esté écrit pour l'un & pour l'autre de ces deux grands partis, il est à croire que la bonne cause ne se trouveroit pas toûjours du costé de la bonne fortune, comme il est arrivé par le mal-heur des vaincus, dont on a supprimé les écrits avec la liberté & l'Empire. Car encore que les Historiens de l'une & de l'autre Republique convinssent par necessité des principaux evenemens, comme du siege & de la prise des villes, des batailles données, & de choses semblables; c'est sans doute que la raison des conseils, les moiens tenus en l'execution, & les circonstances de toutes ces choses, seroient representées bien differemment selon le genie particulier de chaque Ecrivain qui feroit son possible pour mettre le tort du costé de ses ennemis. Or bien que ce defaut soit ordinaire, si faut-il avouër que c'est un des plus grands vices dont un Historien puisse estre repris, & que par consequent ceux qui desirent que leurs ouvrages soient de quelque consideration à la posterité, ne sçauroient trop se tenir

dans la moderation, évitant jusques au moindre soupçon de faveur, ou de haine. C'est à quoi Sandoüal ne doit avoir jamais pensé, & comme nous avons veû qu'il a lasché la bride à toutes ses affections, quand il a voulu obliger ceux de son païs; nous monstrerons qu'il s'est donné encore plus de licence dans sa cholere, lorsqu'il a pû prendre occasion de mal-traitter la France, & de diffamer nostre Nation.

Dés le commencement de son œuvre parlant des ayeuls de Charles-Quint dans cette curieuse Genealogie qui nous a déja entretenus, il dit que le regne de Ferdinand & Isabelle fut illustre par quatre grandes victoires. L'une aux Indes, contre le Diable; l'autre au Roiaume de Naples, contre les François; la troisiéme en celuy de Navarre, contre les Heretiques; & la derniere à la conqueste de Grenade, contre les Mores. Cette belle partition a cela d'excellent qu'elle est naifve, & fait voir à nud l'esprit de l'Auteur. Ne nous voilà pas d'abord fort bien appariez avec les Diables, les Heretiques & les Mores? s'il eust pû nous mettre en meilleure compagnie, ne doutez pas qu'il ne l'eust fait. C'est à peu prés selon le mesme genie qu'il fait parler Antoine de Leva, lorsqu'il donne le conseil à l'Empereur d'entrer en France en mil cinq cens trente-six.

Lib. 23 cap. 7.

Car comme ce vain Espagnol mouroit d'envie d'y venir cueillir les lauriers qu'un Astrologue luy avoit promis, l'assurant de

sa sepulture dans Saint Denis, qui fut pourtant celuy de Milan; il luy fait dire qu'il faut aller trouver les bestes farouches jusques dans leurs cavernes, & qu'on ne les peut jamais mieux prendre que dans leurs repaires. Que s'il s'estoit contenté de ces petites invectives, quoique fort vicieuses dans une Histoire, il les faudroit endurer, aussi bien que d'avoir déguisé nos victoires, quand il est contraint d'en avouër quelqu'une, & fait en sorte qu'en tous combats nous aions toûjours eu la multitude d'hommes de nostre costé, & les Espagnols le courage & l'experience du leur. Car par exemple, il conte la bataille de Serisoles tout autrement que personne n'a fait, ne nommant pas seulement le lieu pour en esteindre la memoire s'il pouvoit. Il fait que les Espagnols victorieux se rendent enfin à la persuasion de François de Bourbon nostre General, & il est difficile de s'empécher de rire voiant ces mots en la marge, *los Españoles victoriosos se rinden*. Sur tout, il s'empesche bien de reconnoistre que leur armée estoit plus forte de dix mil hommes que la nostre; ce qui est neantmoins de la verité de l'Histoire, encore que le dénombrement qu'il fait aille tout au contraire. Je ne m'amuserai pas à examiner les autres combats qu'il décrit avec la mesme fidelité; j'adjousterai seulement qu'il a cela de commun avec quasi tous les Historiens de son païs. Mariana diminuë nostre victoire de Ra-

II.

Lib 26. cap. 14.

Lib. 30,

hist. c. 9. venne en mil cinq cens douze, autant qu'il luy eſt poſſible, & pour la rendre moins glorieuſe, il fait dire à Gaſton de Foix en ſa harangue aux ſoldats, qu'ils eſtoient deux fois autant que les ennemis. *Lib. 13. cap. 8.* Voiez dans Cabrera le combat naval des Terceres, il vous aſſurera que l'armée de Dom Antonio & de Philippes Strozzi eſtoit plus nombreuſe de moitié que celle *Tom. 3. l. 11. c. 3.* du Marquis de Sainte Croix. Et ſi vous croiez Herrera du combat de Fontaine-Françoiſe, tout s'y paſſa à l'avantage des Eſpagnols. Ces fauſſetez qui rendent une Hiſtoire mépriſable, ſont ſouffertes pourtant avec moins de reſſentiment par ceux à qui elles touchent, à cauſe qu'elles ſont ridicules, & qu'elles ſemblent de moin- *Sand. l. 25. c. 27.* dre importance. Mais c'eſt une choſe tout-à-fait intolerable de ſe voir charger de crimes horribles qu'on ne commit jamais, & que nous ſoions accuſez d'impieté, & de favoriſer les Infideles, par ceux qui ſont contraints, quand la verité leur échappe, de s'avouër nos redevables, pour leur avoir aidé à ſe delivrer de la captivi- *Lib. 22. c. 9. & 39.* té des Mores. S'ils en ſont creus, nous avertiſmes les Turcs du deſſein qu'avoit Charles-Quint ſur Tunis, & l'Ambaſſadeur la Foreſt que nous tenions auprés de luy pendant cette expedition, s'entendoit avec Barbe-rouſſe; bien qu'aprés la conqueſte, l'Empereur fiſt preſent à cet Ambaſſadeur de quatre-vingts & un pauvres captifs François; ce qui dément l'accuſa-

tion fausse d'elle-mesme, & rend Sandoüal ridicule de dire l'un & l'autre, sans considerer que ce sont choses contraires, & qui s'entre-détruisent. Si ce n'est qu'ils pretendent qu'un remords de conscience ait fait faire cette delivrance. Car, à la verité, la pluspart de ces captifs estoient des serviteurs de nostre Dauphin prisonnier, qui avoient esté envoiez en galeres par les Espagnols, avec plus de rigueur & d'injustice, que les Infideles ne les avoient faits esclaves depuis. Nous fusmes cause aussi, à leur dire, de la perte de Tripoli, que les Chrestiens possedoient depuis quarante ans; & nostre Historien nomme un certain Chamberin Gouverneur de la place, qui la defendit mal comme François, avec un autre Chaballon du mesme païs, qui la trahit à Sinam. Mais sur tous l'Ambassadeur de France, Aramont, venu là exprés, & non pas de passage seulement, en fit faire la reddition. Voilà comment ils nous accommodent. La verité est, que le Chevalier Gaspard de Vallier, ou de Valleri, Dauphinois, la rendit, forcé par les garnisons de Calabrois & d'Espagnols, à qui il reprocha mille fois leur lascheté; & que toute la Chrestienté imputa ce malheur à l'Empereur, qui pouvoit seul la conserver, comme nous avons dit, & qui y estoit obligé plus que personne, par la consideration de ses propres interests, si celle de nous faire la guerre n'eust preva-

II.

Ibid. c. 41.

Lib. 31. cap. 8.

lu dans son esprit. Ce fut le mesme Aramont, dit Sandoüal, qui mesnagea par les ordres de Henri Second à la Porte de Soliman, la descente de son armée navale en mil cinq cens cinquante-deux, au Royaume de Naples. Strozzi se devoit joindre à elle avec les galeres Françoises, dont l'inexecution fit fort murmurer les Turcs. Et les Cardinaux de faction Françoise luy fournirent à Terracine, & à Sermonete des rafraichissemens. Que de chimeres Espagnoles fondées sur l'imagination seule, & sur la mauvaise volonté qu'ont les Espagnols pour nous, qui leur firent voir ces rafraichissemens donnez à Sinam, comme ils avoient veû ceux dont nous avons déja parlé, que le Pape Paul Troisiéme fit porter à Barbe-rousse en mil cinq cens quarante-trois, par le Cardinal Trana. Il ne faut que la seule lecture d'un autre Traitté d'Aramont, & du Prince de Salerne avec Rustan Bacha, pour juger si Sandoüal a eu bonne grace de l'écrire sur la relation, comme il dit, de quelques prisonniers. C'est ainsi que Cabrera veut que l'armée de Piali qui prit Surrento en mil cinq cens cinquante-huit, fust de complot avec nous; & de mesme celle qui parut sur la coste d'Italie en mil cinq cens septante-quatre, lors du mouvement de Genes, qu'il veut avoir esté évoquée par Henri Troisiéme. Herrera suit à la piste, assurant que le Prince de Bearn, (il nomme ainsi Henri le Grand) & la Reine d'Angleterre solli-

Cap. 46. & 47.

Lib. 4. cap. 20.

Lib. 10. cap. 23.

Tôm. 3. l. 7. c. 9.

citoient ſans ceſſe le Turc de venir fondre ſur les Chreſtiens. Il pretend meſme qu'il y eut une lettre ſurpriſe, qu'écrivoit le feu Roy à un ſien Ambaſſadeur de la Fite, reſidant à Conſtantinople, pour faire continuer au Turc ſes entrepriſes ſur l'Italie. Bref, ils ſont juſques-là ridicules, que dans leurs Hiſtoires nous voions que ce fut Selim Second qui fit entrer les Huguenots en Flandre, aprés la perte de ſon armée aux Curzolares; & le meſme qui fit le mariage de la Reine Marguerite avec Henri Quatriéme. Je ne m'eſtonne pas ſi ce mariage fut ſi peu heureux, mais bien que cela n'ait point eſté allegué lors de ſa diſſolution. De nommer ces extravagances par leur nom, j'aime mieux qu'un autre le leur donne que moi, qui croirois faillir ſi je m'amuſois à y répondre, comme ſi elles avoient beſoin de refutation. Je dirai ſeulement que quelque intelligence que nous aions euë avec les Turcs, qui n'a jamais regardé que le commerce, & la conſervation des lieux Saints où ſe ſont paſſez les ſacrez myſteres de noſtre Redemption, on ne nous reprochera jamais avec verité, que nous aions mis de gaieté de cœur des places Chreſtiennes entre les mains des Infideles, pour opprimer des Princes de noſtre Religion, comme nous avons monſtré tantoſt que d'autres ont fait, au ſujet de Coron, d'Arzilla, & de Tunis. On ne lira point dans noſtre Hiſtoire qu'on ait fermé les Egliſes en France, & qu'il s'y

II. *Lib. 10. cap. 9.*

Cabrera. l 9. cap. 27.

soit fait une cessation des choses divines pendant quatre mois, comme il arriva en Espagne en mil cinq cens dix-neuf, à cause qu'on vouloit obliger les Ecclesiastiques de Castille à contribuer quelque decime, pour armer contre les ennemis de nostre Foy. Nos peuples se sont toûjours cottisez pour les Croisades avec autant de bonne volonté, que ceux d'Espagne y ont témoigné de dureté de cœur. Il ne faut que lire la tenuë des *Cortes* ou Estats de Valladolid en mil cinq cens vingt-sept, pour en bien juger. Ils commencerent par le service funebre de Louïs Roy de Hongrie, suffoqué dans un marais à la défaite de son armée par Soliman, qui venoit d'occuper en suite la meilleure partie de cette frontiere. L'assemblée se faisoit apparemment pour y trouver de l'aide à la resistance necessaire contre un si puissant ennemi, à qui Charles-Quint témoignoit de se vouloir opposer. Si est-ce que Sandoüal m'est garand, que jamais ni le Clergé, ni la Noblesse, ni le Tiers Estat ne voulurent offrir un sol pour une guerre si sainte, & en une si pressante occasion. Que diroient les Espagnols, si les Venitiens avec toute la Chrestienté nous pouvoient imputer comme à eux, d'estre cause de la prise de Chipre par les Turcs? En effet, Jean André Dorie qui avoit les ordres de Madrid, refusa d'obeïr à Marc-Antoine Colomne, General du Pape Pie Cinquiéme; sur cela Dom Jean d'Austri-

Sand. l. 3. cap. 35.

Lib. 16. cap. 2.

che

che & Dorie se retirerent de l'armée Chre- II.
stienne sans rien faire; & par ce moien Nicosie fut prise par les forces de Selim en mil cinq cens septante, & Famagouste avec le reste de l'Isle l'année suivante. Ce *Cabrera l.*
n'est point là une relation controuvée, ils *9. cap. 17.*
la peuvent lire dans leurs propres Auteurs. Mais j'admire sur tout de quel front ils peuvent accuser nos Rois d'avoir eu trop de communication avec les ennemis de nostre croiance, quand je considere leur Charles-Quint se liant solemnellement d'amitié perpetuelle avec Muley Hazem son tributaire. Sandoüal represente la *Lib. 22.*
ceremonie de cet acte solemnel, l'Empe- *cap. 44.*
reur jurant sur une croix de Sainct Jacques où il mit la main; & le Roy de Tunis sur son Alcoran, la portant en suite sur son alfange ou cymeterre comme les Scythes anciennement sur leur coutelas en leurs plus solemnels sermens. C'est bien mettre en parallele la Bible avec l'Alcoran, & les veritez de nostre Religion avec les impostures de Mahomet. Aussi n'y a-t-il personne qui puisse ignorer avec combien de soin & d'affection les Espagnols ont sollicité, & recherchent encore tous les jours l'alliance du Grand Seigneur, qu'ils veulent rendre si criminelle en nous; & qu'il n'y a que la seule jalousie de nous voir en possession de ce qu'ils n'ont jamais pû obtenir, qui les fasse crier si haut. Je ne repeterai point ce qui a déja esté écrit sur ce sujet. Mais puisque nous sommes

sur l'Histoire de Sandoüal, je rapporterai seulement quelques témoignages qu'on y voit de ce que je dis. Charles-Quint n'estant encore que Roy d'Espagne, envoia en mil cinq cens dix-huit, le Chevalier Loaisa en Ambassade vers Selim, prenant le pretexte de se réjoüir des victoires que sa Hautesse avoit obtenuës. Le Roy Ferdinand son frere aiant dépoüillé Jean Sepusius de son païs, se douta qu'il auroit recours au Turc. Pour luy oster cette protection, il dépescha vers le Grand Seigneur Jean Oberdansco en mil cinq cens trente-deux, & luy offrit amitié & tribut par cet Ambassadeur. Sandoüal accuse là dessus Soliman d'avoir esté si superbe, que de se moquer de Ferdinand, & de l'Empereur, qu'il défia tous deux conjointement, refusant les presens qui luy furent envoiez en une seconde Ambassade. Surquoi on peut remarquer en passant, que l'ambition & l'injustice de ceux de la Maison d'Austriche, furent cause que ce pauvre Vaivode se jetta entre les bras du Turc, qui sur cette occasion s'empara de la Transylvanie, & affligea miserablement une si importante partie de la Chrestienté. Mais qu'est-il besoin de mettre ici d'autres preuves du grand desir qu'avoit Charles-Quint de vivre en bonne intelligence avec le Turc, quand nous voions dans son instruction au Roy Philippes son fils, qu'il luy recommande sur tout par le 12. article, d'observer religieusement la tréve de cinq

Lib. 3. cap. 26.

Lib. 20. cap. 5. & 7.

Lib. 30. cap. 5.

ans, qu'il avoit ſignée un peu auparavant II.
avec Soliman? Les ſucceſſeurs de Charles-Quint ont toûjours travaillé au meſme deſſein, & pour ne rien rapporter de ce que d'autres Traittez en ont déja dit, le Vice-Roy de Naples ménageoit encore l'an paſſé mil ſix cens trente-ſix une tréve pour le Roy ſon maiſtre à la Porte du Grand Seigneur, par l'entremiſe de ceux de Ragouſe; celuy qu'il y avoit envoié exprés aiant renoncé à ſa commiſſion & à ſa Religion en meſme temps par la priſe du Turban. Loüé ſoit Dieu de ce que nos Princes ſont entrez dans l'alliance des Ottomans par des moiens plus hónneſtes, & pour des fins ſi utiles à nos Autels, qu'ils ont ſouvent receu avec les remerciemens des SS. Peres, des inſtances bien preſſantes de la continuer. Les Rois d'Eſpagne n'en peuvent pas dire autant de celle qu'ils ont avec tant de Rois des Indes, ſous le ſeul pretexte de pourvoir l'Europe d'un peu de poivre & de canelle. Et quand nous n'aurions que la lettre que produit Cabrera de Philippes II. au Cherif Muley Hamet, je m'eſtonne que les Eſpagnols n'aient honte de nous reprocher noſtre paix avec le Turc. Luy envoiant un tres-riche preſent par Pedro Venegas de Cardona ſon Ambaſſadeur, il l'exhorte à une mutuelle confederation, luy proteſtant qu'il luy ſouhaitte tout bien, honneur, & contentement. Il faut noter que ce Cherif eſt le Roy de Fez & de Maroc, qui ga-

Oſſat. l. 91.

Lib. 12. c. 28.

gna la bataille d'Alcacerquibir, que quelques-uns ont nommée des trois Rois, contre l'infortuné Dom Sebastien ; & avec qui Philippes dont nous parlons, estoit encore en bonne intelligence, au mesme temps qu'il luy tuoit son neveu. Or quand il seroit vrai que la necessité nous auroit reduits à nous prevaloir de l'alliance des Infideles, qu'y auroit-il en cela de contraire au droit divin & humain ? ni mesme à celuy de la nature, qui rend honnestes tous les moiens dont dépend nostre conservation ? Aurions-nous rien fait en cela que les Papes, les Venitiens, les Florentins, & tous les Souverains Catholiques n'aient pratiqué en semblable occasion ? Que les Espagnols lisent dans P. Jove le passage de nostre Roy Charles VIII. en Italie ; ou, s'ils font mine d'avoir pour suspect cet Historien, qu'ils voient la mesme chose dans leur Docteur Gonçalo de Illescas, qui a écrit la vie des Papes. Ils apprendront de tous deux ; comme Alphonse d'Arragon II. du nom, Roy de Naples, envoia son Ambassadeur vers Bajazeth II. un Camillo Pandonio, qui s'associa de celuy du Pape Alexandre VI. nommé Georges Bucchard, pour representer à sa Hautesse combien il importoit à ses Estats de Macedoine, & de la Morée, que les François ne se restablissent pas dans le Royaume de Naples, ni dans la Sicile, à quoi ils se preparoient. Et ils pourront remarquer sur tout, comme ces Am-

Lib. 2. hist.

Hist. Pōt. en la vida di Alex. VI.

baſſadeurs firent peur à Bajazeth du deſſein II.
que les François témoignoient avoir d'entreprendre contre luy, veu la grande inſtance qu'ils faiſoient qu'on leur miſt entre les mains le Prince Gemes ſon frere. Je ne m'eſtendrai pas davantage ſur une matiere qui pourroit toute ſeule nous entretenir trop long-temps, veu meſmement ce que nous en avons écrit ailleurs. Il me ſuffira de répondre à nos ennemis, qu'ici comme par tout ailleurs, ils veulent que l'on nous impute à crime les meſmes actions qu'ils pretendent leur devoir eſtre permiſes; & qu'on leur ſouffre contre toute ſorte de juſtice, ce qu'ils rendent capital & irremiſſible aux autres. Car quand ils font revolter des peuples contre leurs Souverains; qu'ils font égorger à une meſme heure dans un grand Royaume, tout ce qu'il y a de nom François; & qu'ils celebrent des Veſpres Siciliennes, dont tout le monde a horreur; ils trouvent quant à eux qu'elles ſont fort juſtes, que les Siciliens eſtoient trop mal-traittez de nous, & que ce chaſtiment eſtoit deû à l'inſolence de noſtre Nation. Mais ſi les Napolitains ſe plaignent tant ſoit peu du traittement tyrannique qu'ils reçoivent d'eux; ſi les Flamans ne peuvent ſouffrir le meſme joug que portent des Granadins; & ſi nous aſſiſtons les Hollandois nos Alliez, aprés meſme qu'ils ont eſté reconnus pour peuples libres par les Eſpagnols; ils demandent vengeance à

Dieu & aux hommes, crient que les Loix divines & humaines sont violées, & pour peu que ceux qui ont la foudre en main les en croient, nous serons frappez d'un coup d'excommunication majeure. Quand Charles de Bourbon sort de France à leur solicitation trahissant son Roy & sa patrie; qu'il est General d'armée contre celles de son Prince; & que sa felonnie est si odieuse chez eux-mesmes, qu'un Cavalier de Tolede proteste à l'Empereur qu'il abatra sa maison, si ce perfide y loge par son commandement: Sandoüal trouve que Bourbon avoit raison, il l'excuse comme aiant receu de grandes injures en France par la persecution de la Regente Louïse; & à son dire il a pû justement se retirer vers l'Empereur comme son parent, & luy demander justice comme au premier des Princes Chrestiens. Mais si le Conseil d'Espagne fait oster à Ferdinand frere de Charles-Quint le gouvernement de Castille & d'Arragon; si on le prive en suite des trois grandes Maistrises d'Espagne; & si le Cardinal Ximenes, aux premiers ordres de Charles-Quint chasse d'auprés de cet Infant son Gouverneur, son Cavalerice, & quasi tous ses serviteurs: il ne luy est pas permis seulement de se plaindre; on luy fait entendre que toutes ses richesses & tout son bon-heur, consistent aux bonnes graces de son aisné; & s'il eust fait du mauvais, nous verrions son procés dans les archives de Simancas, avec ceux qu'on

Sand. l. 13. c. 20. Lib. 11. cap. 16.

Lib. 1. cap. 60.

y a fait mettre pour servir en semblables occasions, de Charles Prince de Viana, fils de Jean II. Roy d'Arragon, & de Dom Carlos à qui Philippes II. son pere apprit si bien à estre sage. II. L.Cabrer. lib. 7. c. 9. & 22.

C'est ainsi que les Espagnols sont injustes envers nous, & que l'amour propre qu'ils se portent, joint au peu d'estime qu'ils font des autres, leur fait faire des jugemens temeraires & ridicules. Je ne pretens pas les guerir d'une maladie estimée incurable. Mais je pense bien avoir fait voir que Sandoüal a commis des fautes qui ne luy peuvent estre pardonnées, pour ne s'estre pas dépoüillé de cette grande animosité contre la France, comme il estoit obligé, puisqu'il vouloit passer pour Historien. Il me seroit aisé de la monstrer en assez d'autres choses, comme quand il accuse en plusieurs lieux la Reine Germaine, derniere femme du Roy Ferdinand, d'avoir introduit à la Françoise les excés de bouche en Espagne, dont ceux de ce païs-là n'ont jamais esté accusez chez eux.

Je pourrois aussi estendre bien plus loin mes petites censures, si je ne craignois d'avoir déja esté trop long. Car il y a eu autant de malice que de mauvaise grace, de rejetter l'empoisonnement du Dauphin François sur sa belle-sœur Catherine de Medicis, femme de Henri II. pour en décharger Antoine de Leva, le Marquis du Guast, & leur maistre. C'est mal ré- Lib. 23. c. 9. & 15.

pondre aux depositions du Comte de Montecuculli, tiré à quatre chevaux pour ce crime dans Lion, de dire que ce pauvre Cavalier confessa ce qu'il n'avoit pas fait, & que les Capitaines de Charles-Quint sçavoient assez combattre, mais non pas empoisonner. Ce sont des considerations generales qui ne justifient pas un faict particulier de la consequence de celui-ci ; que je ne voudrois pas pourtant assurer avoir esté
Lib. 25. cap. 1. entierement bien éclairci. Il desavouë aussi froidement le meurtre de nos Ambassadeurs Rincon & Fregose, assurant que le Marquis du Guast n'en eut aucune connoissance, & que des personnes masquées & inconnuës commirent ce bel exploit à l'embouchure du Tesin dans le Pau. Et neantmoins chacun sçait que le Sieur de Langey en fit une telle recherche, qu'il justifia comme tous les bateliers, tant des Ambassadeurs que des assassins avoient esté cachez dans les basses fosses du Chasteau de Pavie, d'où mesme il trouva moien de les faire sortir. Il ne faut plus parler de coupables, s'il suffit de nier resolument, comme fait Sandoüal, pour estre estimé innocent. C'est tout ce qu'on pourroit souffrir en un criminel qui répond devant ses Juges, & qui tâche d'éviter le supplice : Mais en un Historien, qui fait profession d'instruire le monde de la verité des choses dont il entreprend la narration, ces faussetez ne sont pas tolerables. N'en est-ce pas une merveilleuse, d'avoir donné des articles de

traitez contraires à leurs originaux ? C'est où il parle des tréves de Vaucelles en 1555. où il fait voir un article portant des deffenses generales aux François de passer aux Indes pour y negocier, ou pour y découvrir & conquerir de nouveaux païs, sans le consentement de l'Empereur, & du Roy son fils. Car le veritable texte que nous avons veû, defend simplement à ceux de nostre nation de trafiquer aux Indes qui appartiennent à ces deux Monarques, sans leur congé, nous laissant la liberté des voiages de mer par tout ailleurs, & comme par le passé (tant s'en faut que les découvertes & les conquestes nous fussent interdites) avec clauses expresses, que rien ne peust préjudicier aux Sujets du Roy Tres-Chrestien. Cependant cette fausse allegation de Sandoüal a esté suivie & citée par le Canoniste Freytas, dans son écrit contre la liberté de la mer, pour établir la proprieté des Espagnols aux Indes, & nous y donner l'exclusion; ce qui a déja esté observé par P. Bergeron en son traitté des navigations.

II. *Lib. 32. cap. 37.*

Pag. 169.

Si je voulois encore m'arrester à quelques erreurs qui concernent les sciences, & notamment la Geographie, en la description ou distance des lieux, je me rendrois peut-estre trop ennuieux. On peut juger combien il a failli en cette partie si necessaire à l'Histoire, par ce seul exemple tiré de l'entrée que fit Charles-Quint en France l'an 1544. où il dit qu'on ne compte que dix lieuës de Luxembourg à Paris. Mais quand il a

Lib. 26. cap. 18.

pris Coron ville de la Morée, ſcize ſur le Golfe Meſſeniaque ou Aſinée, pour la Cheronée de Plutarque, comme nous avons déja remarqué, il a commis une des plus grandes beveuës qu'il pouvoit faire; Cheronée n'eſtant point maritime, ni du Peloponeſe, mais ville Bœotique, & l'une des plus mediteranées de toute la Grece. Ce ſont des preuves ſuffiſantes, ce me ſemble, pour faire voir que noſtre Hiſtorien n'a ſceu ni la nouvelle, ni l'ancienne Geographie. Au ſurplus, ſi l'on trouve que j'aie apporté trop d'aigreur en ces obſervations, & s'il m'eſt arrivé de tomber dans l'excés que je reprens aux autres, d'avoir eu trop de paſſion pour mon païs, je ſuis tout preſt de reconnoiſtre mes manquemens; bien que je m'excuſe en quelque façon ſur la mauvaiſe intelligence où nous ſommes avec les Eſpagnols, qui ma fait prendre tant de liberté. Les fautes de la plume qui ſe font en cette petite guerre, ne ſont pas irreparables comme en l'autre; & pleuſt à Dieu que nos ennemis ne nous euſſent point obligez à prendre d'autres armes que celles que j'ai en main, ou qu'elles fuſſent auſſi-toſt quittées de toute parts, que je vai laiſſer les miennes. En tout cas, je ſuis aſſuré que les plus equitables ne trouveront pas mon procedé vers Sandoüal moins civil, ni moins raiſonnable, que celuy dont a uſé le grand Precepteur de Trajan en ſon rigoureux examen de l'Hiſtoire d'Herodote. Car il ne donne point d'autre cauſe de cette hardie entrepri-

ſe, contre un ouvrage de ſi grande eſtime parmi les anciens, qu'ils luy donnerent le nom des neuf Muſes; ſinon que les Bœotiens ſes anceſtres aiant eſté mal traittez par Herodote, il avoit creu qu'il y alloit de ſa reputation & de ſa conſcience d'entreprendre la defenſe de ceux de ſon païs, & d'écrire contre luy qui les avoit voulu diffamer. Or on ne peut pas dire que Plutarque comme citoien de Cheronée, fuſt plus obligé à maintenir l'honneur de la Bœotie, que je dois eſtre affectionné à celuy de la France; ni qu'une des moindres & des plus mépriſées parties de la Grece, principalement pour la trempe d'eſprit qu'elle ſembloit donner, meritaſt davantage d'amour, qu'une des plus renommées Provinces de l'Europe, que je reſpecte comme ma chere patrie. Que s'il y a de l'inégalité entre cet illuſtre Philoſophe & moi, qui reconnois franchement qu'elle eſt infinie; on ne trouvera pas moins de diſproportion, à mon avis, du miſerable travail Hiſtorique de Sandoüal, à ce noble chef-d'œuvre du Parnaſſe, qui eſt encore en veneration à tout le monde depuis deux-mil ans, nonobſtant les mécontentemens particuliers d'un ſi grand perſonnage.

FIN.





Digitized by Google